

JULES BOIS . 480243

LE
SATANISME
ET
la Magie

AVEC UNE ÉTUDE DE J.-K. HUYSMANS

ILLUSTRATIONS DE HENRY DE MALVOST



PARIS
LÉON CHAILLEY, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

—
1895

P. Sedis
1799

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

Les Noces de Sathan.
La Porte héroïque du Ciel.
Prière.

PROSE

Les Petites religions de Paris (chez Léon Chailley).
L'Eternelle Poupée (roman).
La Douleur d'aimer (roman).

A paraître :

**Le Commerce amoureux des Sages avec les Dames et
les Demoiselles des Éléments.**
Le Salut par la femme.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les
pays y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à l'éditeur LÉON CHAILLEY, 8, rue Saint-
Joseph, Paris.

PRÉFACE

PAR

J.-K. HUYSMANS

PRÉFACE

Pendant plusieurs siècles, les démonologues confondirent certains épisodes de la grande hystérie avec les phénomènes du Satanisme. Aujourd'hui, les médecins attribuent à la grande hystérie des accidents qui relèvent exclusivement du domaine des exorcistes.

On a jadis brûlé pas mal de gens qui n'étaient nullement possédés par l'Esprit du Mal ; maintenant, on noie sous les douches ceux qui le sont. Nous diagnostiquons au rebours du moyen âge ; tout était diabolique dans ce temps-là, maintenant tout est naturel.

La vérité semble surgir entre ces deux excès ; mais, il faut bien l'attester sans ambages, rien n'est plus malaisé que de tracer une ligne de démarcation entre les attaques variées de la grande névrose et les états différents du Satanisme.

Il est bien évident, en effet, que l'ignorance de la médecine et, disons-le aussi, du sacerdoce, en ces matières, n'est pas faite pour nous aider à résoudre l'em-

barrassant problème. Comment distinguer, comment trier, par exemple, dans le pêle-mêle d'une Salpêtrière ou d'une Sainte-Anne, des gens qui sont des hystéro-épileptiques ou des aliénés de ceux qui sont des énergumènes ou des possédés ? On traite ceux-là comme des fous ; au lieu de leur administrer des remèdes liturgiques, de les traiter par des adjurations et des prières, on les soumet au supplice glacé des bains ; on leur fait ingérer des potions préparées avec des extraits de solanées ou des vins d'opium ; puis, après que tous ces névrotropiques ont raté, on finit par ne plus s'occuper d'eux, par les reléguer dans les salles oubliées des incurables.

Une seule exception à cette règle s'est affirmée, il y a de cela deux ans. A Gif, une jeune fille, exilée de sa propre personne par le Démon, fut examinée par des aliénistes qui conclurent à son internement immédiat dans un asile. La famille refusa. Des prêtres, délégués par l'évêque de Versailles, scrutèrent la malade, à leur tour ; ils reconnurent les symptômes de l'emprise infernale, pratiquèrent les exorcismes et la guérèrent.

L'on peut citer ce cas, ainsi que l'un des cas très rares de la clairvoyance d'un prélat et de certains membres du clergé, à notre époque.

Mais ceci n'est que l'un des côtés de cette question complexe du Satanisme. En voici un autre :

Des gens qui ne sont nullement enfermés, nullement toqués, des gens qui se portent très bien, que l'on rencontre dans la rue, qui sont semblables à tout le

monde, en somme, se livrent en secret aux opérations de la Magie noire, se lient ou essaient du moins de se lier avec les Esprits de Ténèbres, pour assouvir leurs désirs d'ambition, de haine, d'amour, pour faire, en un mot, le Mal.

Et c'est à propos de ceux-là que tant de personnes inquiètes vous interrogent : mais êtes-vous sûr que ces actes soient possibles, croyez-vous que des associations diaboliques se réunissent, avez-vous des preuves que le Satanisme n'est pas un leurre ?

Avouons-le, tout d'abord, la question démoniale est actuellement une des plus emmêlées et des plus obscures qui soit, et cela se comprend.

Le Satanisme bénéficie de la difficulté très réelle où nous sommes de le montrer nettement au public. Et, en effet, si les accès démoniaques et les manigances de la sorcellerie ont été considérés pendant plusieurs siècles comme des crimes et traqués et poursuivis et clairement révélés par les débats de laborieux et de bruyants procès, il n'en est plus de même aujourd'hui.

La Magie ne constitue plus un crime et le sacrilège est rayé des codes ; les magistrats ne s'en occupent point et par conséquent la publicité des assises et de la presse manque.

Et cependant, si l'on suivait attentivement les discussions de certaines causes contemporaines, si l'on regardait de très près, par exemple, le procès d'Elodie Menétrey, connu sous le nom de crime de Villemomble, ou bien encore si l'on se reportait aux interrogatoires

de ce Mathias Hadelt qui assassina, en 1891, un trap-piste d'Aiguebelle, l'on discernerait, en se donnant la peine de lire entre les lignes des dépositions, l'influence, l'intercession même du Très-Bas, dans ces affaires.

Ajoutons que, dès qu'un stigmaté infernal parait, on l'étouffe ; il semble que, d'un commun accord, la magistrature et le clergé soufflent les lumières et se taisent quand le Démon passe ; dans ces conditions, la preuve à administrer du Satanisme devient presque impossible.

Il existe néanmoins des faits — que l'on n'a pu cacher, ceux-là — et qui mènent par les déductions que l'on en peut tirer à cette conséquence, que la réalité du Satanisme est indéniable.

C'est de ceux-là que je voudrais parler.

Je prends le plus connu de tous : le mardi de la semaine de Pâques de l'an dernier, à Notre-Dame de Paris, une vieille femme, tapie dans une chapelle placée sous le vocable de saint Georges et située, à droite du chœur, dans l'abside, profite d'un moment où les suisses sont égarés, où la cathédrale est quasi vide, pour se ruer sur le tabernacle et emporter deux ciboires contenant, chacun, 50 hosties consacrées, plus la custode des secours.

Cette femme avait certainement des complices, car elle devait tenir, caché sous un manteau, un ciboire dans chaque main et, à moins d'en déposer un sur le sol et de risquer ainsi d'être aperçue, elle ne pouvait, elle-même, ouvrir l'une des portes de sortie, pour s'échapper de l'église.

D'autre part, il est évident que cette femme a commis ce vol pour s'emparer des hosties, car les ciboires ne représentent plus maintenant, dans la plupart des grandes villes, une valeur suffisante pour tenter les gens. Chacun sait, en effet, qu'ils sont en bronze doré, en cuivre, en aluminium, que l'intérieur seul de la coupe est en vermeil. Disons encore que, pour les vendre, sans crainte d'être découvert, le recéleur qui les achète est obligé de les tordre ou de les fondre, de les solder au poids ; et alors, quelle somme peut-il bien offrir de ces matières mortes à des escarpes qui sont forcés de recourir à sa médiation et par conséquent d'être exploités par lui, pour s'en défaire ?

D'ailleurs, dans les vols effectués en province où parfois le trésor des églises a conservé d'anciennes pyxides et de vieux vases d'argent ciselé ou d'or, toujours le larron qui les déroba, pour leur métal, s'est débarrassé des hosties parce qu'elles le gênaient et pouvaient le trahir, en s'essaimant, le long du chemin, pendant sa fuite.

J'ai compulsé les récits d'un grand nombre de ces larcins, et toujours j'ai remarqué que le voleur qui ne s'attaquait qu'aux objets de prix versait le contenu des ciboires, soit sur la nappe de l'autel, soit sur le sol ; une seule fois, depuis plusieurs années, dans un rapt qui eut lieu, au mois de décembre 1894, à La Pacaudière, dans la Loire, le dévaliseur s'est avisé de jeter les saintes Oblates dans les latrines.

Or, aucune hostie ne fut laissée à Notre-Dame, ni

sur l'autel, ni dans les lieux, ni sur les dalles ; toutes furent enlevées ainsi que les récipients dont la valeur était nulle, mais qui pouvaient ajouter, par leur bénédiction, un piment sacrilège de plus au crime.

Et ce fait de Notre-Dame n'est pas un fait isolé. J'ai depuis longtemps déjà récolé dans les Semaines religieuses les dols Eucharistiques qui furent opérés, en France, dans les églises.

Ils ont atteint depuis quelques années un développement incroyable. L'an dernier, pour ne pas remonter plus haut, ils se sont multipliés dans tous les coins les plus éloignés du territoire. Dans la Nièvre, dans le Loiret, dans l'Yonne, les tabernacles sont forcés et les célestes Apparences prises. Treize églises sont spoliées dans le diocèse d'Orléans et les déprédations s'aggravent à un tel point dans le diocèse de Lyon, que l'archevêque invite, par un communiqué, les curés de ses paroisses à transformer les tabernacles en coffres-forts.

Et du sud au nord, les attentats se croisent. J'en relève à quelques mois de distance, dans l'Aude, dans l'Isère, dans le Tarn, dans le Gard, dans la Haute-Garonne, dans la Nièvre, dans la Somme, dans le Nord.

Quelques années auparavant, c'était le Dauphiné qui paraissait être la région spécialement choisie pour servir de foire d'empoigne à ces bourreaux d'un Dieu ; et cela fait rêver si l'on songe que cette ancienne province est celle où foisonnent le plus de sanctuaires voués à la Vierge. En sus de la Salette, on y trouve, en effet, Notre-Dame de Chalais, d'Esparron, de Casalibus, des

Croix-de-l'Isle, de la grotte du Mont, d'Embrun, de Laus, de Beauvoir, de Bon-Secours, de Grâce, de Lumière, des Anges, de Pitié, de Fontaine-Sainte de Voiron,... et j'en passe.

Il semble donc qu'il y ait eu une irruption diabolique dans ce fief de la Mère du Sauveur, un défi du Démon portant l'attaque dans les douaires mêmes de la Vierge.

Ajoutons que ces abominations ne sont pas particulières à la France. Cette année même, aux approches de la Semaine sainte qui est l'époque partout attendue par les Sataniques pour commettre les souverains méfaits, toutes les hosties du monastère de Notre-Dame des Sept Douleurs, à Rome, ont disparu ; et il en fut de même à l'église paroissiale de Varèse de Ligurie et au couvent des religieuses de Santa Maria delle Grazie, à Salerne.

Eh bien, a-t-on recherché, a-t-on découvert tous ces gens qui dévalisèrent les tabernacles ? — Nulle part je ne vois trace d'un jugement, d'une arrestation, d'une poursuite.

Au fond, ces larcins laissent la justice et le clergé presque inertes ; l'on récite en chaire une amende honorable, puis l'on fait une ou plusieurs cérémonies de réparation, comme celles que prescrivit M^{sr} Richard, à propos du sacrilège de Notre-Dame, et c'est une affaire enterrée, finie ; jamais plus l'on n'en parle.

Pour que l'Église, pour que la Justice, pour que la Presse consentent à s'émouvoir, il faut qu'elles se heurtent à des crimes monstrueux, tels que ceux-ci :

Il y a plusieurs années, à Port-Louis, un sieur Picot se lie par un pacte avec l'Enfer et mange le cœur encore chaud d'un enfant qu'il assassine.

L'an dernier, au mois de janvier, dans la même ville, un sorcier du nom de Diane cherche à acquérir les faveurs des Puissances infernales, en coupant le cou d'un garçon de sept ans, dont il suce, à même de la plaie, le sang¹.

Mais, je le répète, sauf pour ces cas de démonomanie furieuse, aucun indice n'est livré au public sur les sentes de plus en plus prolongées, sur les sapes de plus en plus profondes du Satanisme dans nos mœurs.

La question se pose maintenant de savoir pourquoi des gens dérobent les Espèces saintes.

Aucune réponse n'est possible, si l'on n'admet pas que les hosties sont emportées pour être employées à des stupres divins, à des œuvres de magie noire.

Que voulez-vous, en effet, qu'un libre-penseur fasse de ces oublies ? Ce sont des azymes sans valeur pour lui ; il n'achèterait pas vingt-cinq centimes le lot soustrait à Notre-Dame. Il faut donc que ceux qui les acquièrent croient que ces particules ne sont plus des rondelles de pain, mais la Chair même du Christ.

Or, comme cette Chair ne peut, dans ces conditions,

¹ L'île Maurice paraît, à l'heure actuelle, être devenue un véritable repaire de démoniaques. Une correspondance adressée de Port-Louis à Marseille et portant la date du 29 mars 1895, nous apprend qu'en une seule nuit, neuf églises ont été pillées. A Port-Louis même, les tabernacles ont été brisés, les hosties volées ou lacérées et empuanties par des ordures, les ciboires remplis avec le sang d'un chat égorgé sur l'autel.

être utilisée que pour des actes d'exécration, que pour des apprêts de cantermès et de philtres, que pour des cérémonies infernales, nous sommes forcément amenés, par ce seul fait qu'on La vole, à conclure à l'existence certaine du Satanisme.

Une autre question se présente encore. Sont-ce des gens isolés ou des associations démoniaques qui commandent ces forfaits ou en profitent ?

Avons-nous affaire à des Lucifériens ou à des Sataniques ?

Les présomptions seraient plutôt pour la première de ces sectes ; je m'explique :

Tout le monde sait que le domaine du Déchu, sur cette terre, se divise en deux camps :

L'un, celui du Palladisme, de la haute franc-maçonnerie, des Lucifériens qui englobe le vieux et le nouveau monde, qui possède un anti-pape, une curie, un collège de cardinaux, qui est, en quelque sorte, une parodie de la cour du Vatican.

Le général Pike fut, pendant quelques années, le vicaire du Très-Bas, le pontife installé dans la Rome infernale, à Charleston ; celui-là est mort ; maintenant c'est Adriano Lemmi, un filou condamné pour vols en France, qui est le Saint-Père noir. Il ne réside plus comme son prédécesseur en Amérique, mais bien à Rome.

De nombreux renseignements ont été fournis sur le Palladisme. Les plus sûrs, ceux auxquels on peut se reporter, sans crainte de se perdre dans des divaga-

tions singulièrement louches et dans des histoires à dormir debout, sont ceux qui nous ont été donnés par M^{re} Meurin, archevêque-évêque de Port-Louis, en un livre approuvé par Léon XIII et qui porte ce titre : « La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan. »

Ils ont été confirmés, tout récemment d'ailleurs, par le témoignage même des Lucifériens dont un groupe dissident aux accointances plus que suspectes, a fait paraître sous la direction de miss Diana Vaughan, une revue de propagande le « Palladium ».

L'on y trouvera, exposés tout au long, la profession de foi et le *credo* des Palladistes ; l'on y pourra subodorer aussi le plus fétide bouquet qui soit d'outrages à la Vierge, et de blasphèmes. Seul, le Leo Taxil de « A bas la Calotte » et des « Bouffe Jésus » a fait, dans ce genre, mieux.

L'autre camp se compose d'associations éparses ou de gens isolés, travaillant seuls ou avec l'aide de quelques voyantes, poursuivant un but personnel, ne s'occupant pas spécialement, ainsi que les groupes Lucifériens, d'abattre le Catholicisme partout où il fléchit et de préparer le règne attendu de l'Antechrist ; l'on pourrait dire d'eux, de même que de certains anarchistes, qu'ils sont des solitaires. En tout cas, il ne semble pas y avoir de relations entre l'armée des Lucifériens et les déicides esseulés ou les petits cénacles du Satanisme.

D'ailleurs, leurs idées diffèrent. Pour les Palladistes, Lucifer est l'égal d'Adonaï ; il est le Dieu de lumière, le Principe du bien, tandis qu'Adonaï est le Dieu de

ténèbres, le Principe du mal ; il est, en un mot, Satan même. Aussi est-ce pour eux une injure que d'appeler Lucifer par ce nom.

C'est donc le christianisme retourné, le catholicisme à rebours ; et cette religion à ses fervents et ses dévotés ; l'on peut en juger par la prière suivante ; je l'extrais de l'immonde revue dont j'ai parlé :

« O Dieu de bonté, ô Père le plus aimant des Pères, ô Lucifer très haut et plus haut, grand et plus grand, tout-puissant et plus puissant, nous nous prosternons devant ta divine majesté. Du fond de mon âme, je te crie : à toi, Seigneur, je suis à toi, toute à toi ! Qu'Adonaï soit conspué ! nous le rejetons, nous l'exécrons et que les baptisés par l'eau le renient ! Eclaire, éclaire, Saint des Saints, Flambeau qui porte la lumière, foyer de la vie des mondes, intelligence bénie, éclaire, éclaire, ô Lucifer Dieu bon ¹ ! »

En somme on peut définir aussi cette doctrine : un nouveau surgeon du vieux Manichéisme qui, après avoir rampé à travers les âges, repousse dans le fumier de ce temps, ses monstrueuses tiges.

Les Sataniques, au contraire, ont la même croyance que nous. Ils savent parfaitement que Lucifer, que Satan est l'Archange proscrit, le grand Tenancier du Mal ; et c'est en connaissance de cause qu'ils pactisent avec lui et qu'ils l'adorent.

Or, il est à remarquer que les Sataniques ne sont pas

¹ Le recueil officiel des prières Lucifériennes vient d'être publié ; il

réduits comme les Lucifériens à se procurer, par n'importe quel moyen, des hosties, car un prêtre est souvent affilié à chacun de leurs petits groupes et il peut consacrer, au fur et à mesure de leurs besoins ; je ne crois pas, en revanche, qu'il y ait beaucoup d'aumôniers dans les nombreux corps d'armée du Palladisme ; d'ailleurs, où et comment recruter assez de prêtres apostats pour desservir, en Europe et en Amérique, toutes les paroisses du Mal ?

Il semble donc que les vols se pratiquent de préférence au profit des Lucifériens qui ont, du reste, adopté l'emblème de l'Eucharistie transpercée et du calice renversé ; mais ce n'est là, il faut bien le dire, qu'une hypothèse, car il est très possible qu'un Satanique riche, qu'un solitaire, commande un vol, tel que celui de Notre-Dame ; il se peut aussi qu'un brocanteur tienne commerce d'Oublies saintes et possède une clientèle de scélérats qui les achète ; il se peut qu'il y ait un tarif, une mercuriale des Espèces dérobées, dans ce Paris où tout se vend. Peut-être, ferait-on de bien étranges découvertes, si l'on s'engageait dans cette voie.

Dans tous les cas, ce qui n'est plus une hypothèse, mais bien une certitude, ce sont ces larcins de la Chair divine dans les églises ; c'est là qu'est la véritable piste que l'on devrait suivre, si l'on voulait trouver les vrais sacrilèges, les vrais partisans du Diable, examiner les abominations qu'ils pratiquent, savoir, une bonne fois,

contient des formules d'évocations infernales et des séries de dithyrambes démoniaques d'une bêtise rare.

à quoi s'en tenir sur le pouvoir plus ou moins occulte dont ils disposent.

Et, je le répète, une fois encore, ceux qui devraient suivre ces pistes les négligent ; nous nous bornerions donc à soupeser des conjectures, si, çà et là, quelques renseignements exacts ne nous étaient donnés par des personnes mêlées à ces affaires ; si, par des vérifications, renouvelées, incessantes, sûres, nous ne savions qu'il existe, en effet, certains prêtres qui ont formé des cercles dans lesquels ils célèbrent la Messe noire.

Tel ce chanoine Docre dont le profil apparaît quelquefois dans la vitrine d'un photographe qui fait le coin de la rue de Sèvres et de la place de la Croix-Rouge. Celui-ci a constitué, en Belgique, un clan démoniaque de jeunes gens. Il les attire par la curiosité d'expériences qui ont pour but de rechercher « les forces ignorées de la nature » — car, c'est l'éternelle réponse des gens acculés, pris en flagrant délit de Satanisme ; puis il les retient par l'appât de femmes qu'il hypnotise et par l'attrait de plantureux repas ; et, peu à peu, il les corrompt et les perturbe avec des aphrodisiaques qu'ils absorbent, sous forme de noix confites, au dessert ; enfin quand le néophyte est mûr, lié et sali par de réciproques sévices, il le lance en plein sabbat, le mêle à la troupe de ses horribles ouailles.

Il faut croire pourtant que cette ignoble apostolat ne rend pas ceux qui le pratiquent heureux, car l'une des victimes de Docre me racontait l'affolement de ce prêtre tremblant d'angoisses, criant, certains soirs : J'ai peur,

j'ai peur ! ne parvenant à se rassurer, à se reprendre qu'en s'entourant de lumières, en vociférant des invocations diaboliques, en commettant avec l'Eucharistie des sacrilèges.

J'en cite un, et combien d'abbés Verbicides et de dévotes proditrices des choses saintes ! — Mais laissons cela. — Pour en revenir à la question du Satanisme, une étude d'ensemble, une étude sérieuse, documentée, sur ses origines, ses filiations, sa vie dans les temps reculés, son infiltration dans les campagnes, son expansion dans les villes, à notre époque, devenait nécessaire.

C'est cette étude que Jules Bois a tentée, dans ce volume qui est certainement le plus consciencieux, le plus complet, le mieux renseigné que l'on ait encore écrit sur l'au-delà du Mal.

Jules Bois qui, s'il ne professe pas les idées catholiques orthodoxes est, du moins, un spiritualiste ardent et un écrivain convaincu, a laissé aux explorateurs de l'Église le soin de reconnaître les contrées Lucifériennes, de frayer les pays découverts des Palladistes, et, se dirigeant d'un autre côté, il s'est résolument avancé sur les territoires à peine connus du Satanisme.

Il les a parcourus dans tous les sens, visitant leurs ruines, suivant leur histoire à travers les âges, la rejoignant à notre siècle et c'est le résultat de ces studieuses excursions, le produit de ces immenses lectures qu'il nous apporte, criblé en un fin tamis d'art, dans ce volume qu'il intitule : « Le Satanisme et la Magie. »

Toute la partie ancienne tant de fois traitée par les écrivains qui s'occupèrent d'occultisme est, en quelque sorte, rajeunie dans ce livre. Sans s'attarder sur des œuvres déjà dépouillées par d'autres, il a eu surtout recours aux liasses omises, aux textes inédits et il a tiré de curieuses notes des Archives de la Bastille, des manuscrits de la Bibliothèque nationale et surtout de ceux de l'Arsenal, si riche en grimoires, en documents sur la science spagyrique, sur la démonographie, sur les pratiques de la sorcellerie et de la nigremance.

Il a enfin, longuement, patiemment, étudié Cornélius Agrippa, le seul écrivain qui ait, en somme, consigné par écrit la vraie liturgie des cérémonies infernales, les hypocrites et les cauteleuses formules qui, lorsque Dieu le tolère, permettent à l'homme d'entrer en relations avec les Esprits du Mal.

Pour la première fois, il a traduit du latin et il a joint comme pièce justificative et comme appendice à son ouvrage, ce IV^e livre de la « Philosophie occulte », dans lequel les initiés peuvent trouver toute la technique du Satanisme.

Et, ce faisant, il a, selon moi, chrétiennement agi, car le vieil axiome de la Magie « Tout secret divulgué est perdu » demeure exact. Il en est de l'infâme goétie, de même de que cette flore qui se ramifie dans les tuyaux d'égout, qui pousse, qui se développe sous le pavé de nos rues, dans l'ombre des conduits de fonte ; c'est une sorte de végétation fongueuse, de champignon, d'éponge décomposée, de teigne qui tire ses sucs d'on ne sait

quel terreau, qui s'accroît dans l'humidité, s'épanouit dans la puanteur des limons et, finalement, s'étiolé, se dessèche et meurt quand on la transporte dans de la véritable terre, au plein jour. Tel l'Esprit de Ténèbres qui ne se meut que dans la boue et dans la nuit des âmes et qui se paralyse et perd son efficace, dès qu'on l'éclaire. En somme, la publicité, le grand air, sont un des antidotes les plus puissants du Satanisme.

L'on peut donc espérer qu'en ébruitant cet abominable opuscule, Jules Bois gênera singulièrement les adeptes de la Magie qui se gardent bien de parler de ce IV^e livre d'Agrippa dont ils se réservent les formules et les recettes pour opérer des conjurations et tenter des sorts.

Dans la partie toute moderne, Bois a nécessairement dû réunir et sérier une masse énorme de pièces. Celles qui lui ont le plus particulièrement servi proviennent de trois sources :

Du Folk-lore contemporain, des longues et patientes études de M. Tuchmann sur la « Fascination » publiées depuis cinq ou six ans dans la revue « la Mélusine » — puis des archives de Vintras qui abondent en documents sur le Satanisme, — enfin de celles de Christian père qui avait amassé les plus curieuses informations sur la magie, sur les vénéfices, sur les messes noires. Selon la méthode anglaise, Jules Bois a, en outre, fait appel au bon vouloir des gens qui possédaient des renseignements sur ces questions. Il a enfin utilisé le concours d'un des derniers sorciers de Paris qui fut, dès son enfance, initié à la pratique des sortilèges par les Bohé-

miens et profité d'un voyage pour s'aboucher avec la sorcière de Bretagne, avec la voyante d'Hulgoath qui lit l'avenir dans des fioles reposées d'urine.

Il a ainsi pu peindre, d'après nature, la physionomie du sorcier contemporain et de la sorcière, si facilement confondus par tout le monde avec les bateleurs et les somnambules, avec tout ce ramas d'ignorants filous qui pullulent dans le bas-fonds des villes.

De ces monceaux de rapports, de dossiers, de lettres, des extraits aussi des travaux sur les « Pactes » édités en Allemagne et qui sont les plus sérieux et les plus complets que l'on ait entrepris sur cette matière, Jules Bois a su bâtir un livre condensé et aussi un livre d'ensemble du haut duquel le lecteur peut embrasser d'un coup d'œil tout le panorama du Satanisme.

Il a élargi les échappées ouvertes sur l'au-delà du Mal, et écrit d'éloquents et de lyriques pages pour montrer les étapes successives des goéties, pour déceler et expliquer les opérations des charmes d'amour et de haine.

D'aucunes étonneront par les idées tout à la fois hétérodoxes et généreuses qu'elles soutiennent, celles, par exemple, où le poète des « Noces de Satan » exalte la femme jusqu'à vouloir lui faire jouer un rôle messianique dans l'avenir; celles encore où il témoigne d'une complaisante pitié pour la face de larmes qu'il prête à l'éternel Impénitent; celles enfin où l'offense de l'antique Gnose reparait, lorsqu'il parle de la Rédemption par le péché « du goût du ciel que laisse après lui l'assouvissement du Mal ».

Mais si ce volume n'est pas écrit par un auteur catholique, il combat, dans tous les cas et hardiment, la Magie noire et le Satanisme. C'est cela qui me séduit dans ce livre et aussi, je me hâte de le dire, l'art dont le poète a su enrober ses savantes gloses.

Je citerai, dans la première partie, à propos du jeu de Tarot, un passage de Bohémiens à travers le monde ; puis une page ardente, emballée sur la sorcière, sur la prise de possession de la femme par le Démon ; ensuite une superbe évocation du Diable avec tout l'arsenal des grimoires dans lequel figure « un bocal de sang humain où dansent sans pouvoir s'arrêter de petites poupées en terre de pipe, comme ivres de retenir dans leurs têtes des graines de pavots » ; enfin, un très original et très intéressant chapitre sur le Saint « sans autel », sur ce saint Jude qui, je l'avoue, me hante, car tout demeure mystérieux en lui.

On ne sait, en effet, ni quand, ni comment, Jude qui est également désigné dans la Bible sous les noms de Thaddée et de Lebée et dont le père fut Cléophas et la mère Marie, sœur de la sainte Vierge, devient l'un des apôtres du Fils. Tout en insistant pour qu'on ne le confonde pas avec Judas, — ce qui eut lieu du reste — les Évangiles se contentent de le citer comme à la cantonade et, lui-même, se tient silencieux, ne sort de son mutisme que pour poser, dans la réunion de la Cène, telle que nous la décrit saint Jean, une question au Christ. Et Jésus répond à côté, esquive sa demande, refuse de s'expliquer, en somme. Jude est aussi l'auteur

d'une Épître qui présente de singulières analogies avec la deuxième Missive de saint Pierre ; enfin saint Augustin raconte que ce fut lui qui inséra le dogme de la Résurrection de la chair dans le *Credo*.

Si nous consultons, d'autre part, le Bréviaire romain, nous y trouvons au 2^e Nocturne du 28 octobre, jour de sa fête, que saint Jude évangélisa la Mésopotamie et subit avec saint Simon le martyre en Perse. Si nous ouvrons les Bollandistes, nous y lisons que, d'après Dorothee et Nicéphore, il aurait également prêché dans l'Arabie, converti l'Idumée et qu'au moyen âge, saint Bernard, qui le révérait, porta toujours sur lui quelques-unes de ses reliques et voulut être entermé avec.

S'agit-il maintenant de relater, à l'aide d'autres documents, sa vie ? la légende intervient et les hagiographes bafouillent, le confondent aussitôt, comme Jacques de Voragine, avec un autre saint. L'iconographie ne divague pas moins, lorsqu'elle s'en occupe. Les tableaux d'autan, les estampes, lui concèdent les attributs les plus divers. Tantôt, ils le représentent tenant à la main une palme, un livre, une grande croix, tantôt une équerre, un bâton, une hache, une scie, une hallebarde ; et, dans les souvenirs populaires, il revient plus étrange encore.

Cet Élu qui fut avec saint Simon, auquel son nom est presque toujours accolé, le patron des tisserands et des mégissiers du moyen âge, est pris par tous les sorciers pour Judas et, dans les causes désespérées, les affligés l'implorent !

Jules Bois devait donc forcément s'en occuper, au

point de vue de la Magie, et il nous donne l'authentique prière que les sorciers adressent à cet apôtre défiguré du Christ.

Toute la seconde partie du livre devrait être, en détail, prônée : le Sabbat dont le poète résoud ingénieusement l'inquiétante énigme ; le chapitre où il avère la secrète constance des messes noires ; celui où il narre et explique une messe solitaire et nocturne, issue du terroir albigeois, l'office de la vaine observance ; puis des pages essentielles où il a pressé le suc vireux des grimoires, des pages sur les Succubes et les Incubes, sur les envoûtements et sur les Larves ; et ce volume se termine sur le remède réservé aux maux qu'il décrit, sur les exorcismes.

On peut le voir par cette brève énumération, cet ouvrage est, comme je l'ai annoncé plus haut, un itinéraire complet du Satanisme. J'ajouterai que son texte se renforce de portraits véridiques, tels que celui de ce médium fabricant d'hérésies en chambre, qui eut nom Vintras.

Ainsi s'affirme ce curieux livre. Il est utile de l'étudier, ne fût-ce que pour connaître les périls auxquels les gens épris de magie s'exposent, car l'on ne saurait trop le répéter, ceux-là se préparent la plus abominable existence qui se puisse voir. Ils ouvrent, en quelque sorte, les portes de leurs âtres au Mal ; c'est, à bref délai, la perte de la personnalité et de la volonté ; leurs âmes deviennent de véritables réservoirs de larves. J'en connais qui ont tout essayé, qui ont pratiqué le rituel

des maléfices, commis le sacrilège ; ils ont sans doute lassé l'indulgente pitié de Dieu, car l'expiation ne s'est pas fait attendre. Ils errent, désorbités, à moitié fous, dans la vie, ne s'appartenant plus, ne se sentant plus, eux-mêmes, que pour constater leur déchéance et pour souffrir. Ce sont de vrais possédés que manient des forces mauvaises auxquelles il leur faut, même quand ils ne le veulent plus, obéir.

Ah ! il y a pourtant assez à faire pour se défendre contre cet odieux Tentateur qui s'infond, malgré nos résistances et nos prières, en l'âme de chacun de nous. Il nous guette, il nous pénètre à chaque instant ; il nous sème de pensées mauvaises, nous laboure d'idées folles ; il moissonne et engrange nos péchés, se nourrit de nos offenses et de nos fautes ; il suce nos crimes, « *nostra crimina sugit*, » comme le dit, en sa langue énergique, l'abbesse Herrade. N'est-ce donc point suffisant d'être toujours aux écoutes avec soi-même, de rester constamment sur le qui-vive, pour repousser les attaques de l'Ennemi, sans vouloir encore pactiser et entrer en relations avec lui ?

Tel qu'il est montré dans ce livre, le misérable sort auquel, ici-bas, le sorcier se voue, est une avance d'hoirie sur les enfers. Je souhaite que la lecture de ce volume préserve les coquins ou les dupes qui rêveraient de pénétrer, eux aussi, dans l'au-delà du Mal.

PRÉAMBULE

LE SATANISME ET LA MAGIE

PRIÈRE POUR CONJURER SATAN

O Satan, toi qui es l'ombre de Dieu et de nous-mêmes, j'ai écrit ces pages d'angoisse pour ta gloire et pour ta honte.

Toi le Doute et la Révolte, toi le Sophisme et l'Impuissance, toi le Désespoir, — tu revis en nous et autour de nous, aussi réel qu'aux troubles siècles du moyen âge, quand tu régnas, éclaboussé de tortures, pareil à un obscène martyr, sur ta chaire de ténèbres, agitant, dans ta senestre, le sceptre abominable d'un lingham sanglant.

Aujourd'hui, tes fils dégénérés et épars célèbrent en leurs solitudes ton culte. Tes pontifes traditionnels sont des bergers à front aveugle, de viles drôlesses, des mages outrecuidants et empoisonneurs, et quelques mélancoliques parias.

Mais ton peuple a grandi, ô Satan, tu peux t'enorgueillir de la multitude de tes fidèles, aussi médiocres,

aussi vides, aussi perfides que ta volonté le rêva. Le monde moderne qui te nie, tu y habites, tu t'y vautres comme sur les roses pourries d'un fumier aux fades senteurs.

Tu l'emportes, ô Satan, anonyme et obscur encore pour quelques années ; mais le siècle qui vient proclamera ta revanche. Tu renaîtras en l'Antechrist. Les sciences des mystères, jaillies tout à coup en onde noire du roc de nos dégoûts, abreuvent déjà les inquiétudes curieuses : les jeunes gens et les femmes se mirent en ces flots d'illusion enivrante et d'insanité.

Laisse celui qui a dédaigné ton piège en aimant ta douleur, dire à ces foules abusées le mystère de lie sur quoi coule, bondissant, ton fleuve de félicité mensongère où les lèvres assoiffées n'ont jamais gagné qu'une plus inexorable soif.

O Satan charmant ! j'ai arraché ton masque de goulue volupté, et je me suis épris de ta face de larmes, belle comme une rancune éternelle et vaincue.

O Satan hideux ! j'ai découvert ton ignominie et je révèle ton vertige. Si ton involontaire tourment s'orne de la noblesse d'être irrévocable et s'illumine à l'honneur de devenir une rédemption, ô Bouc Emissaire du monde, ton cœur palpitant de mort convoite l'immense et définitive bassesse ; tu sanglotes comme un Messie, mais tu corromps et dégrades comme une Damnation.

Donc, je dirai ton infamie et ton attrait, je chanterai ta plainte infinie en maudissant tes crimes. Tu es l'idéal



LE BANQUET DE SATAN ET DE SES FIDÈLES

(Planche du Sabbat.)

dernier de l'homme déchu; mais si tes ailes de cheroub semblent imprégnées de ciel, si ton sein de femme dégoutte d'une ensommeillante miséricorde, ton ventre squameux et tes jambes de bête suent l'infecte paresse, l'oubli du courage et le consentement à l'abjection.

Je connais ton rôle et ton destin dans le plan des Providences; je n'ai point désiré, te frappant, susciter l'extermination des tiens, mais leur éveil et leur purification. Que ta déroute, sous l'insolence même de ton triomphe, fasse, en t'écrasant, s'élancer hors de toi le flambeau que tu es! Alors, Toi transformé par une mort sublime, il ne demeurera plus de ta dépouille que la claire expérience dont se fleurit l'infortune, et l'irrésistible goût du ciel que laisse l'assouvissement du mal.

O Satan saint et impie, symbole de l'univers dégénéré, toi qui sais et toi qui souffres, deviens, selon le verbe des divines promesses, le génie propitiatoire des Expiations!

LE

ROLE FADITIQUE DE LA FEMME

I

C'est le Dieu-ûn, le Dieu-mâle qui créa la Sorcière, et, la chassant de son église, donna cette reine enthousiaste à la satanique magie.

Pas de sophisme. Il faut choisir : ou le Dieu unique ou les Dieux. Le Dieu unique n'admet que lui; ses Anges sont ses missionnaires, les Satans ses lointains esclaves, les Lucifers ses prisonniers. En somme, il est maître; que dis-je, seul, bien seul. Il ne supporte pas même les esprits. Avec Zoroastre, avec Manès, avec la Kabbale, avec l'idée du Dieu Double, Bien et Mal, Androgyne, Père-Mère, le paganisme se rue par la brèche faite à cet éternel et grandiose isolement. Du coup les morts deviennent eux aussi des Dieux, les éléments s'animent d'invisibles rayonnants, les mondes regorgent de divinités, les Astres sont des Daimons, les grands hommes des Eons, les enfers vomissent des cohortes de Puissances. Choisissez

entre le despotisme de Iaveh et l'anarchie de Satan. Le catholicisme, intermédiaire, plus conciliant que la Bible, affirmant l'immortalité des âmes, le Dieu fait homme, le Satan efficace, Marie presque divine, les saints dignes d'autels, craque de vouloir créer une hiérarchie républicaine avec le Père de Moïse comme président. De lui jaillit le spiritisme, de lui le satanisme ; de lui renait le paganisme, ce phénix que strangula, puis brûla le juif rigide. Dieu ou les Dieux ? il faut que le monde n'hésite pas ; s'il transige, il renonce à son unité, roule aux grandes houles des orientales idoles se balançant avec la majesté des vagues informes sur l'océan du nirvana.

Nul n'a découvert ce fait évident, n'a compris que la Femme se vengeait d'être chassée du Temple. Elle est cependant toute la religion. Comment ne serait-elle pas la superstition aussi, cette religion passée qui agonise prête à enfanter les cultes nouveaux ? Iaveh, le Dieu triste, cruel, qui veut une intelligence mâle, penchée sur ses arcanes, Iaveh expert en irrévocables châtiments, nie les profondeurs vivantes du sépulchre¹, jalouse jusqu'au cadavre², — Iaveh suscite la révolte de la faible, de la rêveuse, de l'apitoyée qui communique avec les âmes éternelles et garde les destinées des peuples. Moïse créa le Dieu misogyne, jaloux de l'Égypte tendre et isiaque, violent suprême, rechignant au doux caprice, à ces intuitions charmantes qui eussent pu détourner un peuple trop crédule de sa formidable et droite voie. Avant lui, pas de sorcière. Tant que l'homme n'accapara point l'orthodoxie,

¹ Le vrai Juif est matérialiste.

² La loi de Moïse défend l'évocation des morts.

laissa dans le ciel le Père et la Mère immenses régner dans la même étreinte, la sorcière habita le temple, chanta le cantique de l'Au-delà, fut la sublime prêtresse, conseil-
lère de l'époux, instigatrice des rois et des guerriers, consolatrice ! Elle était la promesse et la miséricorde ; elle pleurait devant le génie qui se lève, elle pleurait devant le criminel, comme devant sa victime, elle pleurait devant la geôle, tout près de celui qui est châtié pour trop d'héroïsme ou trop d'ignominie. Isis, elle cueillait les enfants qui naissent et les hommes mourant ; elle pleurait, et ses larmes furent le véhicule des âmes.

Le Christ libéra la femme, mais en la maîtrisant ; l'initiation lui avait ordonné la méfiance. Cependant il laissa les pécheresses l'aimer, il ne voulut pas qu'on tuât l'adultère, jamais il ne prononça le mot brutal : « Femme qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » il supporta qu'au pied de la croix sa mère reçût contre son sein, afin d'y compléter la révélation du Verbe — le disciple le mieux aimé, l'apôtre des avenir ; il apparut à la courtisane, il voulut que saint Paul voyageât chez des filles perdues, et qu'elles lui fussent des protectrices et des hôtes. Jésus plaçait un de ses pieds divins dans la religion qui suivrait la sienne. Jésus faisait mieux encore, il était femme, de cette habileté du sentiment dont la puissance intarissable d'Eve est tissée¹.

¹ M. Louis Ménard traduit très judicieusement et beaucoup plus exactement : λέγει αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς τί μοι καὶ σοὶ γύναι par - Jésus lui dit : Femme qu'est-ce que cela nous fait à toi et à moi ? - C'était aux noces de Cana, Marie voulait qu'on eut du vin. Mais, pour des intelligences mystiques, que peut être un peu de vin ?

² L'apôtre des Gentils, celui qui répandit la loi chrétienne avec le plus d'enthousiasme et d'acharnement, saint Paul, je le répète, fut sans cesse secondé par des femmes : tantôt Thécla, tantôt Lyda, tantôt Chloé la pale

Mais les Conciles conspuèrent les Madeleines et les Maries; on les chassa de l'autel, on leur défendit de consacrer, d'apporter Dieu dans l'hostie, elles qui le livrent au bout de leurs lèvres, jailli de leur grand cœur. Elles ne purent même plus être les enfants du sacrifice, les servantes du sanctuaire; on les refoula dans la foule, leur laissant le seul attrait d'être humiliées, la seule force d'obéir.

La haine du sacerdoce grandit et les grandit. Elles deviennent le Diable : débiles, timorées, vaillantes à des heures exceptionnelles, sanglantes sans cesse, lacrymantes, caressantes, avec des bras qui ignorent les lois, des pitiés qui rompent les châtiments, des instincts qui raillent la majestueuse et dogmatique bêtise. Fi ! Fi ! Elles ne valent

et tantôt Phébé la brillante; à peine nommées dans les écrits qui nous restent, on les sent cependant ouvrières infatigables, exécutant docilement (avec la docilité de l'amour) les volontés du maître, et plus d'une tint le calame pendant que l'inspiration débordait des lèvres de Paul.

Jusqu'en 379, dans l'Eglise grecque orientale, l'Eglise mère, la femme a été prêtre, elle était sacrée solennellement, recevait le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Quand elle officiait, une sorte de terreur environnait sa consécration; au moment où un Dieu descendait à sa parole, sous sa main délicate, un frisson de trop d'amour secouait l'assistance. On finit par craindre la contagion d'un attendrissement inévitable; les évêques lui prescrivirent de ne plus dire la messe qu'à huis clos, mais les profanes violèrent trop souvent la chasteté du mystère; peu à peu les conciles s'énurent, lui interdirent le sacerdoce, puis lui défendirent de catéchiser, de baptiser, d'étudier même, sans son mari. En Occident, la femme ne fut jamais chargée que du diaconat, des soins matériels de l'église, et au ve siècle elle en fut exclue entièrement.

Le mouvement messianique, le mouvement de foi, de martyre se ralentissent à cette époque; c'est que le rôle de la femme faiblit.

Elle se recroqueville; elle, la propagatrice de cette religion qui maintenant l'écrase, elle se sent destinée à l'œuvre sourde des conspirations. La voilà qui s'humilie dans le menu des choses, elle avait vu par-dessus nos fronts, elle avait baisé l'Invisible, elle s'enfouit dans des détails obscurs, et la Sibylle qu'elle porte en elle fait semblant de dormir, s'éveillant parfois en ce grand empire romain, selon la curiosité d'un empereur inquiet ou d'un prétendant impatient, — persécutée. (Voir encore p. 27, note 3.)

rien, elles sont faites d'une côte, d'un os courbe¹, d'une dissimulation rentrée, d'une lâcheté qui communie avec la Nature, cette maudite — d'une intrépidité qui brave tous les pouvoirs. Elles baisent le serpent qui leur enseigne l'art de s'enfouir, puis de saillir tout à coup dardantes et sifflantes. La Femme est le péché du premier soir, elle corrompt l'amant, l'époux, l'homme qui cependant est son père. Horreur des cultes mâles : l'homme le premier, l'homme l'unique, l'homme, une statue d'argile où souffle un Daimon magnétiseur, l'Homme qui n'a pas été l'Enfant ! L'Adam biblique n'est pas un être, il est un monstre artificiel, non un homme, mais un « Homunculus ». Il n'y a pas d'homme sans la mère, sans la femme. Notre père le plus lointain sort de la boue marine, selon les naturalistes ; et les naturalistes ont cette fois presque raison ; car la boue c'est la matrice, c'est la molle passivité, la creuse origine où dort le germe, le germe, qui avant de féconder les entrailles en sort. Mais elle est si bonne cette source de toutes les existences, qu'elle permet qu'on la blaspème. Au défi de toute religion profonde, de toute science calme, sa puissance est niée, sa douceur soupçonnée de trahison, son pardon inépuisable qualifié de révolte, sa charité appelée péché et damnation.

II

L'ardente et dédaigneuse Circé experte aux rites de Proserpine, la brutale Médée, qui cueille aux heures harmonieuses avec les étoiles, des simples qui effraient

Voir Sprenger, Nider, etc.

tant ils se nourrissent de douleurs et tant ils ruissellent de poisons, Canidie qui boit les entrailles fumantes des petits, toutes les Thessaliennes — le paganisme les enveloppait de je ne sais quoi de sacré en les proclamant prêtresses d'Hécate et de Cottyto. Temple souterrain, temple cependant. Elles embrouillent de perfides écheveaux, fils d'Ariane qui, au lieu de conduire, égarent; elles envoûtent, virevoltent poétiquement, cuisinent des potions abominables, triturent des os de mort, égorgent aussi... Nulle d'entre leurs victimes n'oserait porter sur elles une main vengeresse, et les apostrophes d'Horace contre la sorcière s'agenouillent bien vite en supplications. Elles symbolisent l'Instinct-Dieu, tel que le christianisme l'abolit dans le cloître, le combat partout. Elles sont fatales, belles, — même lorsqu'elles sont laides! — divines surtout si elles sont infernales. Elles recèlent le mystère, gardent l'Hades, apprivoisent Cerbère, conduisent chez les morts; on les dirait, ces décriées, plus sacerdotales que les autres, car seules elles approchent les Mânes, elles ont le droit de faire mourir, ô terreur! elles ont le pouvoir de faire revivre, ô douceur! Elles sont incomparables; ne méprisent-elles pas la Pythie inaccessible sur son trépied, jouet du clergé, médium pétri par un magnétisme despotique, ambiguë aussi parce qu'elle n'est pas indépendante, étant l'oracle du grossier Apollon, et irresponsable de ses prophéties? Leur dieu à elles, les libres inspirées, leur guide, noble comme ce qui est invisible, leur dieu, c'est au contraire le soleil d'en bas, pasteur d'âmes, l'Ammon-Ra des bagnes du Léthé, le Dionysos des Ombres, le Pluton aux yeux impassibles qui ne voient plus : — tout ce qui impose aux hommes étant irrévocable et au delà de la

mort. Et elles préconisent et confèrent la plus sordide, la plus impunie, la plus fervente volupté; entrelaçant de cyprès les thyrses des Bacchantes, elles donnent au plaisir l'excuse d'être criminel! à l'assassinat le ragout d'être religieux! Qui songerait à mépriser ces courtières et ces courtisanes, qui, consacrées par la Lune, sont les gardiennes de l'esprit des ancêtres?

La triple et noire Hécate, la veuve qui parcourt le ciel, les tient pour des filles bien-aimées, Hécate, souple aux évocations de celles et de ceux comme elle délaissés et désespérants, veufs de cette lumière personnelle, solaire, la Joie. Ces atroces prêtresses, le peuple à l'impitoyable bon sens les condamne si peu, qu'elles deviennent les fées, les enchanteresses, ces puissances des éléments qui apportent à toutes destinées, même étroites et positives, leur rayonnement mystique, un baptême surnaturel de nature passionnée. Elles remplissent les légendes, elles remplissent aussi les clairières et les imaginations; elles sont les Vivianes qui donnent la paix, le sommeil de plusieurs siècles dans le palais de cristal; elles sont les Melusines bienfaites dont le corps finit toujours en serpent (c'est ce terrible catholicisme qui veut cette anomalie : la femme même bonne, toujours maudite). — Mais leur temple est bien solide, quoique de fragile aspect; c'est le cerveau malléable et naïf de l'enfant dont les premières années s'idéalisent de leur vol grêle. L'enfant! elles le massacraient aux soirs lointains, et avec lui elles forgeaient leur invincible sortilège, maintenant elles regrettent... Et elle le vengent en lui apportant par la voix de la grand'mère ce régal de poésie que le père positif bientôt bousculera. La vieille fée, la méchante, est vaincue par sa jeune et bien-

faisante sœur. Revanche des temps, la Thessalienne d'autrefois, respectée quoique humble, gagne, à la persécution du culte nouveau, de dévêtir sa gaine de démon et de s'envoler ange autour des berceaux.

Le peuple têtue ne cessa point d'espérer en la femme ; les poètes aussi, ces frivoles joueurs de violes, plus sérieux qu'on ne croit — et qui, trouvères ou troubadours, préparèrent sa divinité, en lui faisant avec une rose son auréole.

Ah ! le sacerdoce y met ordre bien vite. Il flaire l'hérésie, pressent Manès avec ses croyances au Dieu Double. « La femme c'est le mal, c'est la passion, le trouble, la mère des hérésies, la sorcière et le sabbat, — c'est Satan. »

Et la guerre commence, effrénée. Les Albigeois, les « Parfaits », les « Croyants », les « Bons-Hommes » sont noyés dans le sang, les Albigeois qui reçurent une initiation filtrée du Temple ; le Midi amoureux, fébrile, bruyant, sensuel, voit dans l'Ève nouvelle : l'Amour, le Saint-Esprit — la Béatrice révélant le ciel. Simon de Montfort répond en brute égorgeuse : « elle révèle l'enfer », et il meurt d'une pierre lancée par une femme. Les Templiers se taisent, tristes et méfiants. Ils sentent bien que cette haine, qui massacre des frères, les menace, inconsciente. Eux, ils dédaignent l'Occident chrétien. N'ont-ils touché les Chamites, là-bas, au Saint-Sépulcre, qui ne leur a appris que la mort du Christ et non pas sa résurrection ? Le Christ nous défend mal, — croisades vaincues toujours, même victorieuses. Le Christ est mort, crachons sur le Christ ; et ils crachent sur le Christ. Le Christ est humble, le Templier est orgueilleux. Il se rend à lui-même le culte que le Christ, homme suprême, rend cependant à son père. L'horrible baiser au dos du Baphomet,

symbolise cette abnégation criminelle, non plus offerte à Dieu, mais au Templier lui-même, voluptueux et brutal¹. Combien plus beau pour ce Templier, le Dieu fort et vraiment mâle, dédaignant si peu la femme, qu'il rêve l'union miraculeuse des deux sexes, l'amour créant l'éternelle union même dans les corps, — Androgyne, Baphomet, Bouc ennemi de l'Agneau, vieux sphinx à mamelles et à griffes, puissance et luxure ! Le sabre, recourbé comme un ctéis s'entrelace au rigide spectre du lingham. Le Vieux de la Montagne aussi a parlé, enseignant les prestiges, initiant par les délices des paradis de Mahomet à la conquête guerrière du monde. Et les Templiers se regardent entre eux avec des yeux virils en quête de fémininité ; la femme est dans leur vice¹ n'exilant la femme que parce que ce vice la crée en eux. Les Templiers nourrissent l'Orient dans leur cœur sombre : le torrent de l'antiquité révélatrice leur apporte, défigurée par leur corruption, l'idole jouisseuse et équivoque qu'ils opposent au Christ pur et souffrant.

Cependant qu'elle fut noble, dans l'esprit des chefs, malgré la tache d'égoïsme satanique, l'idée de ce temple de Salomon, reconstruit selon la tradition éternelle avec les pierres de l'Église plus récente ! Si féconde cette idée qu'elle se perpétua, ne put mourir dans le massacre, connut le miracle de ressusciter en les Rose-Croix, en les premiers francs-maçons, pas encore dégénérés, et mieux, en cette glorification du Saint-Esprit, dont nous sommes tous exaltés, positivistes ou mystiques, sous des formes adverses, selon d'autres méthodes.

¹ Ce détail est affirmé dans presque toutes les dispositions des innombrables procès des Templiers.

Le motif secret de cette coalition en faveur de la Troisième Personne mystérieuse, c'est que le Paraclet* n'est pas seulement l'Esprit, c'est la Mère universelle, toujours refoulée par l'Église, la Mère étouffée par la Vierge, la femme vraie sans fausse honte de sa nature et de ses dons.

III

La femme, la femme ! la femme arrive.

La vengeresse s'est levée.

La voilà : c'est la sorcière du moyen âge, de la Renaissance. Celle que les bûchers et les tortures glorifieront ; trouble certes, abstruse comme la vraie femme, tantôt la Jeanne de Domrémy, tantôt l'abominable Nécato. Elle recueille entre ses bras, contre sa bouche, au fond d'elle-même depuis les dieux lares, jusqu'au bouc émissaire de Moïse, l'Androgyne des Templiers, aussi bien que le Sphinx d'Égypte, le Satan aussi des exorcistes, qui n'est que le cri pourchassé de l'impure joie. Elle est reine au sabbat, traquée et tourmentée, reine qui n'ose avouer sa royauté, la prend quand même, alors que le sorcier, louche, timide, s'enfonce dans ses tanières¹.

Les derniers Albigeois sourient ; ils lèvent la tête, éparpillés et craintifs. Tiens, la « Bice » (Béatrice, la secte du sud), quoique vierge, a fait des petits. « L'Église coquette » se réveillerait-elle ? Le Pape, « le vieux de l'Ida », a du fil

¹ Toutes les professions se mêlent, tous les surnoms, depuis les grandes dames altières jusqu'à celles d'en bas, celles de la glèbe ou du petit commerce, « la Grosse Bossue », « l'Amoureuse », « la Gardienne du Pont », « la Vieille Charcutière », les plus jolies filles entraînant avec elles le jeune étudiant, toutes, jusqu'aux enfants de dix ans.



LES FEMMES RENDANT HOMMAGE A SATAN

(Planche du Sabbat.)

à retordre, du fil de fée et de nécromancienne. « Les arbres morts », « les durs cailloux » (les orthodoxes) appréhendent que « les vivants », les hérétiques ne renaissent, les flots de la science dissidente si bien terriblement nommée « la Mer », va frapper l'autel catholique d'un remous nouveau. Et les voilà qui déjà se chuchotent à travers les roches nues du Midi l'ancien mot de passe : « Altri¹ ».

Les juges, les bourreaux, les soldats, les prêtres, se ruent sur cette révolte décriée. Serait-elle vaincue ? Et comment résister à toutes ces forces liguées ? Le sang païen s'anémie dans les campagnes. Jésus est d'ailleurs un redoutable magicien ; l'exorciste a secoué son eau bénite et son latin sur l'arbre, le chien, la mare. Où le pauvre Satan va-t-il se nicher ? Il n'a même plus de doctrine ; s'il avait un livre à lui, un vrai, qui ne soit pas seulement le missel à rebours ? il attend sa Bible, son Évangile, le récit de sa passion et de sa gloire afin qu'à l'instar des autres Messies, il soit immortel même au tombeau. Quel livre, pour des adeptes qui ne sauraient lire ? parbleu, mais un livre d'images, un livre discret, qui ne compromettra pas, un livre à jouer...

Ce livre, un miracle l'apporte. Il semble que le morne Orient se soit attendri, qu'il ait eu pitié de ce Satan son fils... Puisque le pauvre hère n'a plus même la force de retourner dans sa patrie, sa patrie lui envoie des auxiliaires, une armée fraîche avec ces armes incomparables, l'arsenal

¹ Lettres combinées, initiales d'une formule demeurée encore dans les traditions populaires du Midi, dont la clef reste à découvrir : *Arrego Lucembourg Templaro, Romana, Imperator*.

J'y distingue, mais bien faiblement, le navire Argo, le Temple et peut-être Henri VII, mais qui exactement saura ?

pacifique de ces cartes par lesquelles s'édifient les châteaux fragiles de l'avenir, — le Tarot.

Ils arrivèrent à la rescousse, haillonneux, bas et insolents, ces messagers de la Bonne-Aventure, sur leurs allègres chevaux, en horde caracolante, avec leurs figures basanées leurs cheveux gras, leurs carrioles de bois peint heurtant les cailloux des rues. Ils demandèrent les échevins, qui s'ébrouèrent. « Qui êtes-vous? — Je suis, dit le premier, duc de la haute Egypte, et ceux-ci en sont les comtes et les barons ; nous venons demander à la France l'hospitalité. » Les échevins se regardèrent : Quoi ! ceux-ci des ducs, des barons, des comtes ? des pouilleux, ou des voleurs... en tout cas des troupes de païens, dont il faut prendre garde. Le rayonnement du diable obscurcit l'insupportable lueur de leurs yeux. « Et qui vous amène, quel ordre avez-vous reçu ? » Le duc se cambre : « Nous obéissons à Celle que précède notre cortège, qui, réfugiée dans son palanquin, étudie dans les livres d'Hermès la destinée du monde ; c'est notre Reine, notre Duchesse, la Sublime Maitresse du Feu et du Métal ! » Ah ! front ténébreux que scelle une couronne de sequins, cheveux crespelés de négresse, manteau assyrien où l'or chante parmi de sourdes pierrieres, Toi que précède un hérault porteur d'un rameau d'églantier, Mendiante, Papesse !

Non, non, ces bourgeois d'échevins ont trop la crainte du Seigneur, des deux Seigneurs, celui de la terre comme celui du ciel, pour ne pas écarter ces penailleux qui s'enorgueillissent. « Hors Paris, hors Paris ! Allez au diable, d'où vous venez sans doute. (Le bon échevin ne s'imaginait pas dire si vrai !) Allez. » Mais le lendemain toute la

ville s'éveille avec une curiosité charmante d'angoisse. « Des gens inconnus qui se disent venus d'Egypte... le pays où Notre-Seigneur se réfugia sur son âne avec ses parents... Ma chère, on dit qu'ils lisent dans les mains. » Les comères papotent. Dans le fond des campagnes, le sorcier terré lève l'oreille au vent qui souffle d'Orient; la sorcière, dans la chambre des tortures, sourit; elle a entendu arriver ses maîtres, sinon ses sauveurs.

Et ce livre égyptique, distraction du roi Charles VII qu'un philtre d'amour consumait, comme il se plia au rêve de cette sorcière, idéalisant les martyrs de la secte, tous les larbins d'amour, les valets, les Lahire, ces « fidèles » de la langue d'Oc qui aux cours galantes dissimulèrent l'enseignement du Temple sous des fadeurs. Ne reconnaissez-vous pas dans le Chariot (lame 7) le char des Bohémiens, dans l'Ermite (lame 9) le Vieux de la Montagne, dans le Diable (lame 15) le Baphomet, dans l'Amoureux (lame 6) le charme aveugle que sait diriger le sorcier vers le cœur rebelle, dans le Feu du Ciel (lame 16) (tour fracassée par le tonnerre) la fatalité frappant le Temple qui se venge en écrasant sous ses ruines le Pape et le Roi?... Henri VII, le patron de la secte, celui qui assiégea Rome et qu'une hostie orthodoxe empoisonna, c'est l'Empereur du tarot (lame 4) ayant à ses pieds l'aigle, attribut héraldique, oiseau de saint Jean, — saint Jean le patron des Templiers. L'Impératrice (lame 3) c'est la Secte elle-même, la « Bice », l'épouse mystique de l'empereur Henri VII. Qui ne découvrirait dans la Papesse (lame 2) la Sublime Maîtresse du Feu et du Métal, la Duchesse d'Egypte? Le Pape (lame 5), c'est le pape d'Avignon, le bon pontife Albigeois, peut-être l'anti-pape Cadulus, l'auteur du célèbre

grimoire signé Honorius. Quant à la lame 1, le Bateleur, mais il faudrait être aveugle pour ne pas y voir le Bohémien, lui-même, ou le vieux sorcier d'Albi, réduit à faire des tours de gobelet, le rebouteur, le montreur d'ours.

Satan est désormais tranquille ; on pourra brûler les grimoires où il n'est pas. Son histoire et jusqu'à son avenir — lame suprême « le Triomphe des Mages » — sont écrits en inoffensives peintures où les femmes solitaires se complairont, dont les hommes se délassent, s'énervent, cartes de réussite, cartes pour l'amour, cartes pour le jeu, cartes vraiment de la Femme et du Diable !

IV

Cependant il semble que devant l'insistance des bûchers un conciliabule se soit tenu entre le sorcier et la sorcière. Moi, dit l'un, je garderai la terre des ancêtres. — Moi, dit l'autre, je serai plus maligne, j'irai au couvent, je détraquerai le prêtre, je démantibulerai l'Église, je mettrai Satan à la place du Crucifié, sur le maître-autel.

En effet, selon les procès plus modernes, on sent dans l'Église le souffle de la chassée ; elle y apporte sa crise, ses miracles, ces flambées de passions dont les pâles nonnes s'effarent d'abord, puis sont gagnées. Quelques-unes firent tout tomber sur le prêtre, dirent comme en certaines dépositions : « C'est lui le confesseur, qui pervertit par ses questions, incite, lubrique, à d'abominables sacrilèges. » Non, la sorcière est surtout cause de tout, expie tout d'ailleurs le plus souvent. Elle tente : sa beauté, — yeux d'enfer, bouche dévoratrice, avec dans ce corps noir les sursauts qui, — rend fou ; et son sein stigmatisé suggère à

l'homme de Jésus l'impure hérésie. « Le corps a sa splendeur, le corps est divin, si l'âme y apporte Dieu ; il faut marcher nu (se rappeler les Adamites), tout est chaste pour qui croit ; s'il reste encore du péché dans la chair, que cette chair l'extermine en se ruant au péché... » Doctrines albigeoises, principe de Manès et du Temple qui se retrouvent tout à coup aux lèvres de Gaufridy, de Grandier, et surtout de Girard, de Picard et de Boullé... Madeleine Bavent est le meilleur exemple de la sorcière dans l'Église. Elle dégage, inconsciente peut-être, autour d'elle une atmosphère de sabbat qui corrompt tout.

Mais la victoire ne peut plus tarder.

A la fin du xvii^e siècle la sorcière règne, elle asservit le clergé, terrorise la cour, manque tuer le roi. (Procès de la Brinvilliers.)

Le xviii^e siècle la voit rayonnante, installée enfin avec le diadème et la tiare promis par le Tarot, impératrice et papesse, épouse du grand Cophle Cagliostro, prêtresse d'Isis. — Elle foment la révolution, elle construit l'échafaud, qui revanche son bûcher.

V

Aujourd'hui, son empire grandit encore ; elle se révolte sur tous les points, rêve toutes les conquêtes, erre parfois voulant trop avoir, comme un enfant à qui on aurait longtemps trop refusé. En Amérique, en Angleterre, elle triomphe ; au nord de l'Europe elle s'agite ; en France on commence à l'écouter. C'est elle encore qui gère et conduit le nouveau mouvement religieux.

Elle semble s'être réconciliée avec le Christ ou du moins l'enrôler sous sa bannière.

Son apostolat étend sur l'Occident cette renaissance « spiritualiste » dont bouillonne le Nouveau-Monde ; elle ne profite de sa liberté, cette sacrifiée qui veut toujours l'être, que pour la lier aux inspirations invisibles. Elle grandit même dans le catholicisme qui l'a tant dédaignée. Il n'y a plus de prophètes mais il nous reste des voyantes. L'hérésie et l'orthodoxie la glorifient également. Marie Alacocque, apercevant le Christ, y découvre son cœur, justement ce qu'il y a en le verbe de plus féminin, de plus passionné. Et le catholicisme s'oriente vers une ère nouvelle. Une des plus neuves et des plus étranges hérésies modernes, le vintrasisme débute en demandant l'immaculée conception de la Vierge Marie. Ce privilège inouï est accordé à la Femme par le Pape. Et Bernadette, la divine Pastoure, par ses entretiens avec la Déesse nouvelle, inaugure dans une humble grotte les miracles de la Suprême Bonté. Les sanctuaires de Marie envahissent les sommets et elle seule accomplit encore des prodiges. Est-ce bien la Marie de l'Évangile, toute seule qui monte et s'affirme ainsi ? Ne s'allie-t-elle pas cette Mère de Jésus, à la « Virgo paritura » des Druides¹, à l'éternelle épouse d'Osiris dont les images remplissent le monde ?

Par d'étranges destinées, émissaires d'un règne meilleur, deux femmes proclament le mystère en ce siècle, au milieu des colères et d'un incomparable étonnement.

Katie King, le plus beau des êtres humains, un fantôme

¹ La crypte de la cathédrale de Chartres est l'ancienne grotte dans laquelle les Druides célébraient le culte, en quelque sorte prophétique, de la Vierge qui devait enfanter.

de chair, sous les yeux du plus respecté des savants, William Crookes, pendant trois ans raconte sa mission d'Orientale et colporte en Europe la merveille des Temples du Très Loin ¹.

L'autre une vivante de notre terre vivante, c'est la générale des Théosophes, M^{me} H. P. Blavatsky, l'Occidentale qui rallume parmi les brouillards d'une vie tumultueuse les flambeaux védique, brahmanique et bouddhique, comme afin de contrôler Katie King, et d'affirmer la Grande Doctrine.

J'ai parcouru Paris en quête des petites religions qu'il renferme, je l'ai trouvée partout la sectaire levant un front indomptable. Les femmes mènent le mysticisme, non plus cette fois secrètement, mais au grand jour, avec orgueil. L'élan est donné. Des âmes plus limpides communient secrètement avec l'au-delà, tentent, davantage encore, le mariage de l'Invisible et de l'Humain. Nobles femmes, je les vois Précurseurs méconnus de l'ère nouvelle, qu'elles portent déjà dans leurs yeux fiers.

Si tu te purifies, sœur du Christ, antique Sorcière régénérée par la Douleur, Vierge Marie ou Isis, impératrice du Cœur, prêtresse de l'Esprit, quel téméraire ne reconnaîtra pas ta douce et lucide puissance ? qui donc ne tombera point à genoux devant ta grâce et ton infaillibilité ² ?

¹ Un oriental aussi, Adullah apparaît à Londres et à Saint-Petersbourg par les soins d'Aksakoff, mais il n'a ni la même autorité morale, ni une consécration aussi scientifique que Katie King.

² Je tiens à revenir sur le rôle de la femme dans la primitive Église ; prêtresse elle y est l'égale du prêtre. La quatrième œcuménique du concile de Calchédoine lui permet d'être consacrée. Tertullien et Athanase s'en indignent assez. En 369, le concile de Laodicée lui enleva ce droit. (Collection de Denys le Petit, Mayence, 1525, cap. xii.) En 391, le concile de Carthage l'exclut tout à fait. Aussi quoi d'extraordinaire si un prophète moderne (hérésiarque on n'est pas très sûr), Vintras, lui rend le droit d'officier, la proclame prêtresse de Marie, comme elle le fut dans le secte des Callydiciens ?

LIVRE PREMIER

SATAN ET SES DISCIPLES

CHAPITRE PREMIER

LES TROIS SATANS

Historique, positif, j'ai dit le mystère inconnu de l'éternelle Église dissidente; je me suis confiné à l'Occident, ne voulant retenir de l'Orient que les lueurs, volcaniques parfois, qu'il verse sur l'Europe. Tâche énorme ! nul ne me garda, sauf une tradition orale tronquée, les lueurs du dernier des Albigeois, anxieux de toujours trop dire; l'histoire avec ses mille plis et replis en trompe-l'œil, ses événements de premier plan, démesurément grossis, dissimule la foule de ces menus faits, qui, semblables aux jeux de la physionomie, trahissent l'âme beaucoup mieux que les grands gestes préparés d'avance. J'ai étudié la providence de l'ensemble; maintenant il faut sonder le mystère de l'individu. L'individu est le plus souvent, égoïste, criminel pitoyable, suggéré par le serpent, et le baisant avec des lèvres goulues, pour son horreur, son froid de reptile, sa cauteleuse grâce aussi, sa puissance à mordre, à fuir, à se cacher, à être courbe et aigu.

En regardant le mal, ses causes, ses conséquences éloignées, on aperçoit Dieu le plier à ses desseins ; mais le Mal reste le mal, surtout dans la volonté, dans l'individualité néfastes, qui le conçoivent et l'accomplissent. Impossible de louer Satan, d'en faire un exemple de dévotion, malgré ses incontestables et inconscients services d'instrument divin. Son cas passionne et rebute ; il est l'Homme à ses extrêmes limites de défaillance avec cette terrifiante inclination à pécher pour la saveur triste du péché.

La véritable Divinité peut faire son Temple harmonieux avec des pierres inégales et noires ; mais ces rocs monstrueux, cet infâme ciment, vus de près, c'est la consternation, le danger, la turpitude.

Les cathédrales gothiques donnent un peu cette impression avec leur apparence de forêt, élancée vers Dieu, mais dont les plus basses branches subissent le chevauchement des moustres.

Ou bien encore, paysage large, tourmenté à la Salvator Rosa, presque sublime : l'ignominie a ses montagnes, l'enfer a ses fleuves, le désespoir sa houlante mer ; les fronces du terrain âpre échappèrent tout d'abord en l'harmonie farouche du tableau ; puis, peu à peu se trahirent, gluances, égorgements, la boue qui se colle, sang et crachat, sous le bleu rictus de la lune.

Comme le monde, comme l'homme, comme Dieu, Satan est trois :

Le Satan des déshérités et des pauvres, le Satan des dépravés et des riches, le Satan de l'ambitieux dilettante, du fou mystique et athée.

Ils se justifient ensemble par le premier ; le Satan de la souffrance ténébreuse, de l'abandon. Celui-là reste vil, mais son enfer remplit de larmes les yeux des saintes et des Messies, qu'il hait comme un amant jaloux et bassement sensuel, insatisfait d'une maîtresse de pureté et de rêve. Angèle de Foligno écrivit ce mot sublime, qu'il lui arriva dans les moments suprêmes de l'extase, d' « aimer les démons ». Magnifique révélation qui explique pour le salut du monde la descente, sans cesse, dans la chair, des âmes délivrées se vouant à la carrière maudite des Boudhas et des Christs. Certains siècles, l'humanité tombe si bas dans le désespoir, pour s'être librement déshonorée, que son cri démoniaque évoque Dieu ! Là gît l'éternelle puissance de Satan : il souffre. Écoutez Baudelaire chantant les litanies du Monstre, le glorifiant de sauvegarder les vieux os de l'ivrogne, de préserver du précipice le somnambule, d'apprendre l'amour au paria, de savoir, car les larmes apprennent ! de guérir, car il n'y a que le malade éternel pour connaître le secret de l'apaisement ! Huÿsmans le proclame par la bouche de son chanoine Docre, « le suzerain des mépris, le cordial des vaincus, le fertilisateur des cerveaux, le soutien du pauvre, l'incitateur au meurtre ! » En somme, ce premier Satan c'est le plus désolé des Anarchistes.

Il règne sur le sorcier, le bandit, le traître incurable et fatal, le miséreux hors toutes lois, le révolté. C'est Satan-Verbe, le Christ des fanges, le Reptile Émissaire du monde, l'éternel porte-croix des infamies, le persécuté à qui nul ne pardonnera. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous, » a dit Jésus. Il voulait dire que tant qu'il y aura un monde, le Verbe des ténèbres créera la douleur dans l'incompré-

hensible châtement. La renaissance des âmes qui ont démérité en d'autres vies, sur d'autres terres, apporte ce ferment de larmes au monde qui, sans elle, s'endormirait dans un égoïsme aveugle, dénué de sursaut. Ils s'indignent, les nouveaux venus, si mal situés, et avec raison et sincérité apparentes, puisqu'ils ont oublié leur antique vilenie et ne voient que leur moderne abaissement. Ils poussent de justes cris contre de justes injustices. Leur plainte n'est pas inutile, leur tourment non plus. Leur légion, qui est le corps de Satan-Verbe, blasphème pieusement et expie avec désespoir.

Satan se subtilise en sa troisième face, la face future de cette trinité réverbératrice de l'Autre, troisième face contrefaisant le Saint-Esprit. Le plus subtil certes, et le plus dangereux des tentateurs, pour les artistes, les savants, les philosophes. Non pas la première personne de souffrance, mendiant grossier qu'il dédaigne, ni la deuxième hypostase, le sensuel éperdu dont le faux ascète sourit comme d'un sot. Adultérant Platon, il est nourri de la sophistique d'Hegel et de Hartmann, qu'il inspira. Renan est en France son précurseur, et la mauvaise doctrine Sankhya a vu ces yeux ironiques palpiter au-dessus de ses abîmes.

C'est un passionné métaphysique.

En son cerveau — il n'est plus guère que cela, un cerveau ! — l'univers matériel s'éclaire de conscience et les nuages de l'orgueil forment la couronne de ce front crépusculaire et auroral. Il raisonne, alors que de ses deux frères l'un pleure et massacre, l'autre se pâme et croupit.

Il raisonne, et à peu près de la sorte :

« Il y a eu jusqu'à ce jour deux dieux pour les hommes.

Les esprits obscurément positifs ont adoré la matière, source des forces et des formes. Les stupides et doux rêveurs se sont agenouillés au contraire vers un dieu impalpable, redouté, gracieux, fait de fumée et d'espoir, vers un idéal chimérique, vers un illusoire juge.

« Je concilierai ces ennemis en mon implacable sagesse.

« Ils ne se sont pas entièrement trompés, les positifs. La matière a bien été jusqu'ici l'unique divinité. Elle seule *est* profondément ; je la proclame la mère inconsciente, ténébreuse, le ventre dont je jaillis, moi le Dieu futur, allègre et savant, dompteur des brutes et dominateur des énergies. Mais je dédaigne si peu les lois de l'esprit et ses mystères que je les adapte à mon triomphe. Donc les rêveurs aussi n'ont pas eu tort ; ils ont prédit mon règne ; leur Dieu vague et chétif, je l'incarne, je le deviens. Je suis l'intelligence lucide, ne croyant qu'à elle-même, le moi athée, divin et victorieux. »

Ce Satan n'est plus Satan, il est Lucifer. Ses prophètes sont les Antéchrists. Parbleu ! il est si peu Satan, ou plutôt il est tellement pire qu'il a trouvé ce stratagème imprévu, de se nier lui-même, de nier Satan comme il nie Dieu. Il esquisse des sourires supérieurs de savant et de logicien, lorsque vous lui parlez du Diable. De la supersaturation que tout cela, bonnes gens ! La science a vaincu ce fantôme des obscurantismes et des mysticismes. C'est le suprême effort du Diable, a dit lumineusement un mystique contemporain, que d'être arrivé à cette hypocrisie parfaite de proclamer que le Diable n'est pas.

Il ne manque pas d'entregent et surtout de succès en notre époque, ce Diable-là. M. Barrès lui doit les frères ressources de son intelligence. Nos bons positivistes si sereins,

tant impassibles devant les plus tourmentants problèmes de l'humanité, si imperméables et rassis, représentent le bras aveugle et obstiné de ce Satan, dont le cerveau loge quelques mystiques raffinés, ivres d'intellectualisme personnel.

D'ailleurs nul être supérieur à lui, croit-il ; et voilà bien le sophiste allemand ou égotiste, l'homme d'action américain. A sa science d'occultiste noir et de savant matérialiste, aucune force subtile n'échappe ; il comprend la réalité du monde astral, pratique la suggestion et même la prière comme coagulateur d'énergies, mais il ne prie que lui. Profitant de cet amour inconsidéré pour l'idéal, dont tout cœur d'homme turbule, lui, infiniment sceptique, exploitera cette croyance innée et perennelle, mais au profit de lui seul ; car lui seul existant, l'Idéal, s'il est, c'est encore lui.

Sa doctrine impie achèvera la synthèse des connaissances. Bientôt il étonnera le monde en prouvant le complexe pouvoir de son esprit. Mais il sera vaincu obligatoirement.

Il croit que son « moi » indigent est l'unique vérité, il crie que l'univers est la proie « du moi », le reflet pâle du « moi » alors que l'univers se dresse devant le « moi » en splendide mystère ; il affirme que Dieu est le mensonge ancien, le vague et fuyant idéal, l'entité scholastique. Pédant puéril, ce Satan n'aura été qu'un jouet de l'illusion devant l'immuable réalité qui le raille. Il ne se sera enivré que du vin frelaté de son orgueil.

En face du Paraclet, source de vie pour les trois mondes, lui l'Infernal Esprit sera terrifié par l'inanité de ses propres

efforts ; ah ! la vie supérieure n'est pas le gain des habiles, la défaite des simples et des dupes ! Il faut compter avec l'Idéal, la Sagesse, l'Amour et la Justice, même quand on n'y croit pas, parce qu'ils sont plus réels que le Soleil.

Je parlerai peu de ce troisième Satan, le dieu d'un Avenir où il n'y aura plus de Dieu. Il dépasse ce livre ; il veut et vaut une enquête à lui seul, que, plus tard, je tenterai.

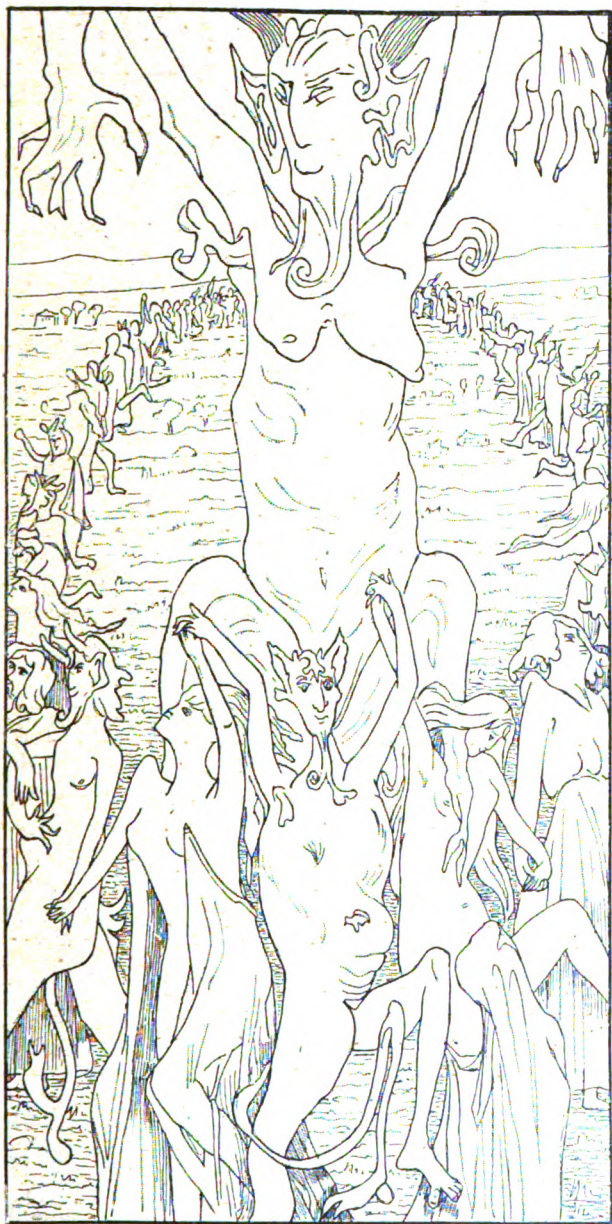
Quant au second Satan, origine des deux autres, racine de l'Anarchiste et du Sophiste, de l'Infortuné et du Dominateur, il est l'universel mal, le grondement de ce moi néfaste dont tous, à de certaines heures, même les meilleurs, même les plus purs, nous grimaçons et hurlons — le propriétaire de ce monde, le pervers et le pervertisseur, le prince corrompateur et corrompu des Instincts fauves, la panthère éperdue qui, dans la cage de l'âme, se poulrèche, en arrêt, afin de bondir, pour jouir et dévaster.

Ce Satan, c'est la Volupté, mère des désastres ; le ferment de paresse et de violence, l'ennui féroce, l'abaissement par la veulerie et la colère, la Bêtise vorace et sans yeux, tellement les joues porcines ont bouché de leur masse le dernier interstice de cils, par quoi peut transpirer dans l'âme une mince lueur du ciel.

Il tenta Job, il tenta Jésus, il tenta le Bouddha. C'est le calomniateur, le menteur et aussi la nature véridique ; c'est le Dieu Pan qui joue de sa flûte nerveuse dans tout notre organisme, comme au fond de la complaisante immensité des forêts. Son épouse est l'Illusion, la Maya immense contre qui s'acharnèrent les ascètes d'Orient et d'Occident, la Maya qui se joue aux roses artificielles du teint

des femmes flétries déjà, qui rit aussi aux jeunes lèvres, flétries bientôt ; car l'illusoire s'accommode d'un peu de réel ! Satan le hideux, d'avoir baisé l'épouse magnifique, en a gardé une fraîcheur de santé et d'allégresse. C'est que la nature, à l'encontre des premières colères catholiques, est belle et douce, si elle reste simple et endiamantée des rosées de la vie. Nous verrons au Sabbat l'étrange mêlée de Satan et du Dieu Pan, nous distinguerons le trompeur et le pervers, du grand besoin de vivre et d'être heureux dont déborde le monde. Le Dieu Pan oscille ; tantôt il est la terre fertile, le bienfait des moissons, le flot de sève, la poésie d'une chair saine, d'un paysage pur ; tantôt il se coagule en brute au tréfonds de l'homme. Alors il est le ventre aux appétits exagérés détrônant le cerveau ; la gourmandise et la luxure, la fureur sensuelle faisant sombrer la barque timide de l'âme sur les flots déchaînés. Pêché originel, comme dit l'Église, péché qui sommeille dans nos plus chères joies, dans les consolations, au recoin même du repos, de la fierté et de l'amour. Nul ne découvrit encore plus divine émotion que celle du Baiser ; Satan Père se l'est acquise, et des lèvres enthousiastes et éperdues s'appuyèrent au dos purulent du Mopse !

Sacrilège contre la nature, sacrilège annonciateur de tous les autres ! Si la « nature matérielle » n'est pas en nous sans cesse obéissante aux lois d'une judicieuse volonté, lavée par les grands vents de la grâce, régénérée à l'immersion de la « spirituelle nature », — la corruption y descend, ou plutôt y naît tout à coup comme en l'onde assoupie. La perversité est naturelle à l'homme, comme la pourriture aux étangs. Alors ce qui était fleur devient fumier, le flot rafraîchissant ensièvre et empoisonne,



LE SATAN DE LA VOLUPTÉ ET DES INSTINCTS

(Planche du Sabbat : *La Danse.*)

chargé de miasmes ; et le pied qui se risque en cette boue, y risque l'engloutissement.

Satan Père, c'est donc le Satan des profanations, des envoûtements, des messes noires, des sortilèges, du honteux amour, des sacrilèges assassinats, le Seigneur des larves empoisonnées, le Maître des nécromancies abjectes reniflant la semence et le sang, — le dieu de Gille de Rais, des prêtres infâmes, des tristes vicieux, des débauchés interlopes, des femmes déjà damnées par l'ennui et l'absence de toute foi, — Celui que de plus près ce livre analysera.

Satan Père — toi qui es en nous les déchus, et autour de nous dans les replis de là Bête universelle — ô instigateur des adversités, et Adversaire des adversaires ! — sois enchaîné ! car devant toi que réhabilite en vain ton fils douloureux va se dresser ta propre image assez épouvantable pour t'épouvanter.

CHAPITRE II

LA SORCIÈRE

I

LA FEMME, MÈRE, ÉPOUSE ET FILLE DE SATAN

La femme impie ou même seulement indécise n'a pas besoin d'évoquer Satan, rituellement ; l'homme s'entête dans les cercles consacrés, sur les grimoires. Elle l'a sous la main, à son service, à son amour. Quand le père veut persuader le fils, il lui est nécessaire ou de le prier ou de le gronder en forçant sa voix ; la mère, elle, n'a qu'à pleurer. La sorcière pleure et Satan est là. La sorcière — toute femme — ne saurait rester seule dans les larmes sans que l'Autre n'accourre, entraîné par sa grâce, captivé par sa faiblesse, ivre de cette sexualité où il espère se reposer, se reproduire, s'éjouir. La femme triomphante, à l'aurore du monde, créa les Dieux ; Fabre d'Olivet l'explique. La femme, souffrante et vidée de religion par l'ambient scepticisme des hommes, enfanta le Diable. J'entends son corps, sa vie terrestre, comme Marie mit au monde

l'homme, où le Verbe s'enveloppa. La femme règne dans l'empire de la chair, parce que l'Esprit la dévaste sans cesse, s'y blottit, profite de ses entrailles pour y devenir vivant. — Dans le décor ladre, exaltée par la gêne et son tétu espoir, elle crée lentement, sûrement, sous l'œil du père ou du mari, qui trop occupé, ne s'indigne guère, songe, pour excuser sa femme, à cette délicate impressivité, n'ose user d'énergie; il la casserait. Elle parle la nuit, se lève, écrit d'étranges pages, qui semblent ne jaillir ni de ses souvenirs, ni de ses lectures, ni de ses conversations. D'où alors? Autour d'elle on s'inquiète; comment croire à des fraudes, on se récrie, on résiste; puis, d'épouvante, on accepte tout. C'est que l'Invisible devient visible de plus en plus, il commande, il conseille, il investit la maison de sa présence outreucidante, utile cependant. Il gère les affaires, prophétise, allonge dans la famille moderne l'ombre des vieux dieux. Le mari vient-il à mourir, l'Esprit le remplace, s'installe dans la chambre à coucher qui devient son sanctuaire, se sert même de l'âme du défunt; tout lui est bon. Désormais, elle a beau être veuve, délaissée, sans âme parente; Lui est autour d'elle, soufflant dans sa nuque, parlant dans ses meubles, délaçant par jeu autour de son bras le bracelet, posant un baiser à ses yeux qui se ferment, chantant comme un grillon menu dans le foyer où cuit le repas, ou bien, dans le poêle, ronflant un somme vigilant dont elle est bercée. Parfois elle le voit presque complètement, surtout à l'heure de s'endormir, quand les ombres se groupent dans la chambre où la bougie s'éteignit. Ses yeux émergent d'abord, vagues lueurs sur un fond sombre, douloureux, d'un rose morne où chatoie l'enfer. Elle dilate ses paupières,

cherche à comprendre, curieuse, inquiète, amoureuse. La face flotte; elle danse, se déplace, se délimite enfin; mais toujours les yeux s'érigent très hauts, semblables à ceux d'un qui magnétise. Il parle. Comment? Elle ne sait l'expliquer. Dans son épigastre des paroles qui sont des vagues d'ombre rose frappent, oppressent, sont entendues par son cœur. Mystère! Il grandit. Sa poitrine de noble garçon, au cou svelte, la tente comme celle de quelque mythique héros. Elle halète, ni extatique, ni endormie, à peine hypnotisée; mais son fluide vital lui échappe, tiré hors d'elle par l'apparition. Le fantôme la vide. Elle distille de ses nerfs, de ses os ce rejeton, le nourrit avec elle ne sait quelle essence de soi. Vraiment sa mère à cet esprit, vraiment sa matérielle origine. Et lorsque le matin elle s'éveille à la lumière du jour, elle est plus brisée qu'après le plus surhumain effort; si blême qu'on dirait une accouchée. Son âme en effet enfanta.

Le drame s'accroît. Nous voici au deuxième acte. L'Esprit — le Diable en effet — ne se contente plus de son rôle de fils, il veut des étreintes plus étroites, des baisers plus libres, une sorte de communion où tout sans restriction lui soit accordé; il ambitionne non plus son royaume de l'éther aux flammes ternes, mais ce sein d'où il jaillit et où il voudrait retourner, robuste et fécondateur. Elle se rétracte de stupeur, tend des mains qui traversent, sans l'atteindre, le fantôme; lui se baisse, monstrueux, quitte à crisper mortellement cet organisme. Et son baiser sur les lèvres vaincues sonne jusqu'au ventre; elle se sent inondée d'une impalpable, mais réelle, pressante, lassante pesée sur tout elle-même, à en pâmer de désespoir !

Ah ! elle se souvient. Ce n'est point vainement, sans motif, que le Diable acquit cette puissance inextricable d'où elle n'échappera pas. Elle épie ses souvenirs. Oui, le visage du Démon revêt l'aspect de son premier péché, de son crime inavoué toujours, de cette défaillance dont fut bouleversée sa vie. Symbole du pacte inconscient qu'elle trama, il ressemble à l'amant devastateur de ses devoirs, à celui dont irrémédiablement s'affola son avenir ; il ressemble à tous les péchés d'au delà cette vie et de cette vie, il ressemble à ce karma ¹ noir et souffrant qui domine ses présents jours ; il ressemble à son mauvais génie, il est sa douleur, son remords ; il est sa perversité depuis les premiers jardins édéniques. Ce fils, cet époux, est aussi le père de sa mission, l'origine de sa mésaventure, l'ancêtre de son mélancolique et solitaire destin.

Désormais, initiée par l'époux-fils-père, elle promène en l'agitation des heures son hystérie hallucinée ; elle porte l'uniforme de Satan, cette robe sans âge, sans mode, défratchie et rutilante, encombrée de breloques, de faux bijoux, de strass. Elle colporte, trafique, vend, achète, guignant les soldes, les fortunes qui s'effritent, les désespérés qui ne savent, pour une bouchée de pain, comment liquider les débris de leur avoir. Eprise surtout des prêtres, elle est ravie de les tenter, de les gâter, de les pourrir jusqu'à l'abjection d'un sacrilège auquel elle coopérera de ses nerfs éperdus. Elle irruë dans les chapelles des moines, au soleil levée, dès l'office de cinq heures, pénètre dans le parloir,

¹ Selon les doctrines ésotériques, le Karma est la somme de tous les actes du passé et des précédentes incarnations. On peut admettre deux Karmas, le noir et le blanc, celui des péchés et des vies mauvaises, celui des bonnes actions et des existences pures. De là sortirait la conception des deux anges, de l'Ange gardien et du Démon gardien.

propice quoique âgée, sorcière mais chaude. Et toujours l'accompagne, passé à son bras convulsif, le Cabas inséparable où s'entassent des échantillons de fard, des denrées compatissantes, la sabine et la rue, des emménagogues, un Martial (« c'est l'eucologe que je lis à l'Eglise », dit-elle), des houpes, de la parfumerie, des rosaires et des instruments plus bizarres encore, la trousse maudite et luisante de l'amour.

II

LES SORCIÈRES DES CAMPAGNES

Nous venons de pénétrer en la magicienne de tous les temps, du nôtre surtout; or il faut parmi cette coterie distinguer les sorts divers, nuancer Celle des villes d'avec Celle des champs. Pareilles en fait, ces femmes, mais différentes par le milieu, la race, le ciel étroit, embué des cités ou le firmament large et rayonnant de l'air libre. Le même mystère les sacre, — sacrement à rebours; la face docile reflète le Démon, selon le tempérament de chacune, tempérament façonné par de longs atavismes et coloré de la sève des terreaux, où, plantes misérables et ardentes, elles naquirent, les sorcières, avec une même âme, une même tige courbe, mais une fleur qui ressemble au climat.

La paysanne solitaire, sans autre contact avec les hommes ou les femmes que pour ses nécessaires travaux, blanchisseuse, repasseuse, lingère, faiseuse de fagots, sarcleuse et glaneuse comme la Ruth d'antan... Toute petite elle sut les magnétiques secrets et payait d'un mignon miracle son pain de mendicante. L'initiation s'accomplit

par les ouï-dire, les hasards des rencontres avec les bohémiens. Elle grandit, sèche et plate, se coulant partout, en couleuvre. Les premières réunions ont lieu dans l'île ou au milieu de l'étang... Elle glisse au fond du vieil esquif dont l'amarre d'elle-même se détache; et elle va vers la terre enchantée où sonnent les éclats de joie, sans rame, portée par le courant, par les fées, les nymphes, par le cantique qui s'essore de sa poitrine, oppressée longtemps. Chez elle, la statuette de la Vierge s'enguirlande de roses mortes, elle s'assied sous la lithographie d'un cœur vulgaire transpercé de flammes ou de glaives, — envoûtement divin de Jésus où s'enfoncent tous les péchés humains ! Ses bandeaux calmes, déjà grisonnants, ses yeux baissés et blessés vers la pelote, ses doigts laborieux déliant le fil — ô Circé, elle revit ta magique quenouille, — ne laissent pas deviner au passant, lorsqu'il s'écarte, au hurlement rauque, hagard, d'un invisible dogue derrière la haie drue, que c'est elle l'inférieure aboyeuse, la chienne intarissable mordant les reflets des fantômes, projetant l'agonie vers les berceaux ¹.

Son roman — son histoire, devrais-je dire — il est de toute époque, perpétuel depuis la pythonisse vénérable et persécutée, la fuyante éryge ² du sanglant moyen âge jusqu'à la somnambule d'aujourd'hui, à l'œil mauvais, mais aux cartes compatissantes qui apportent avec leurs figures diaprées, raidies, comme cadavéreuses, momies peinturlurées, la promesse d'une surprise — on ne sait quelle, — sans cesse convoitée. Voyante à table convulsive et élo-

¹ L'ancienne sorcière aboyait comme la moderne hystérique.

² Eryge-Erinnye ? C'est l'avis des démonographes ; mais ils ont le sens étymologique si biscornu !

quente; faiseuse de cercles, girouettant pour l'amoureux dédaigné, avec des syllabes maugrées dans le vent vers la maltresse qui l'a lâché, mais reviendra férue de passion, prise au lazzo de l'incantatrice.

D'où lui vient ce pouvoir? Qui lui a transmis ce désolant privilège d'être en dehors des femmes? Qui la mit au banc de ses semblables, — si près du diable?

Parfois elle se remémore l'époque tragique où la posséda le don des dons... Nuit du dimanche; rien n'est à faire, les bêtes malfaisantes n'obéissent pas, la « haute-chasse » même se tait... Est-ce bien de son passé à elle ou de l'initiation des mères ancestrales, dont elle se souvient nettement tout à coup?

... Il y a des années, elle était presque jeune encore et pas veuve; elle se fâcha de ce que son mari ne voulait pas lui bailler un hocqueton¹. La voilà qui passe dans

¹ C'est la coquetterie, au moins autant que l'ennui et la souffrance, qui livre la femme à Satan. Goëthe en a écrit la légende de Marguerite; mais Satan choisit ses disciples. Celles qui s'offrent à lui, vaincues et toutes faibles, s'il ne sait comment les utiliser à son service, il se contente de leur confisquer leur petite âme frivole. Il ne conserve que les fortement trempées, celles qui serviront à son apostolat. Témoin l'histoire suivante à laquelle il convient de laisser son caractère de vétusté.

Histoire miraculeuse et admirable de la comtesse de Hornoc Flamande, qui a esté estranglée par le Diable dans la ville d'Anuers pour n'avoir trouué sô rabat bien goderonné le quinziesme Décembre 1615.

Le luxe a esté de tous temps si dépraué par dedans les femmes principalement, qui semble qu'elles se soyent estudiées le plus à ce sujet qu'à autre chose quelle qu'elle soit. Ceste latriue Egyptienne Cléopatre ne se contentoit de porter sur soy à plus d'un million d'or vaillant, des plus belles perles que produise l'Orient. Mais en un festin elle en faisoit dissoudre & manger à plus de vingt mille escus à ce pauvre abusé de Marc Anthoine, à qui à la fin elle coustat et l'honneur et la vie.

Je laisse une infinité d'histoires qui serviront à ce sujet pour raconter ceste très veritable modernement arriuée à Anuers, ville renommée et principale de la Flandre.

La comtesse de Hornoc, fille unique de ceste illustre maison, estoit

les grands prés solitaires au crépuscule, ruminant sa jalousie, détestant le compagnon trop avare, grinçant des dents contre la paysanne sa belle-sœur, plus jeune qu'elle et si éclatante sous son fichu.

Maintenant que l'atmosphère est devenue moins propice au miracle, ce n'est plus le diable qu'elle rencontre, mais le sorcier. A qui se fier puisque son homme l'abandonne ? — Tout homme trahit lorsqu'il tient ce qu'il désire, et cette peau à sa volonté ne lui arrache plus la promesse de quelque don. Acquérir un mâle nouveau, différent ? c'est marcher vers semblable et sûre désillusion... Et la hante la confuse idée de l'Autre, de celui dont le nom mystérieux est chu-

demeurée riche de plus de deux cent mille escus de rente, mais elle estoit fort colérique, & lorsqu'elle estoit en colère, elle iuroit & se donnoit au diable, & outre elle estoit fort ambitieuse & sujette au Luxe, n'espargnant rien de ses moyens pour ce faire paroistre la plus pompeuse de la ville d'Anuers.

Au mois de Decembre dernier elle fut enuoyée en vn festin qui ce faisoit en l'une des principales maisons d'Anuers, où pour paroistre des plus releuées, elle ne manquoit à ce sujet de ce faire des plus riches habits, & de plus belles façons qu'elle se pouuoit aduiser.

Entre autre des plus belle & des lie toille, dont la Flandre, sur toutes les prouinces de l'Europe, est la mieux fournie pour se faire des rabats des mieux goderone, à ces fins elle auoit mandé quérir vne empeseuse de la ville pour luy en accomoder vne couple, & qui fussent bien empesez, ceste empeseuse y met toute son industrie, les luy apporte, mais aueugle du Luxe, elle ne les trouue point à sa fantaisie, iurant & se donnant au Diable qu'elle ne les porteroit point.

Mande quérir vne autre empeseuse, fit marché d'une pistole avec soy pour luy empeser vn couple, à la charge de n'y rien espargner. Ceste y faict son possible, les ayant accommodez au mieux qu'elle auoit peu, les apporte à ceste Comtesse, laquelle possédée du malin esprit, ne les trouue point à sa fantaisie. Elle se met en colère, depitant, iurant et maugréant, disant qu'elle se donnoit au Diable corps & âme auant qu'elle portasse des colets ou rabats de la sorte, rétirant ces paroles par plusieurs et diuerses fois.

Le Diable, ennemy capital du genre humain, qui est tousiours aux escoules pour pouoir nous surprendre s'apparut à ceste Comtesse en figure d'homme de haute stature, habillé de noir. Ayant faict vn tour par la salle, s'accoste de la Comtesse, luy disant, & quoy, madame, vous estes en colere, qu'est-ce que vous auez, y peuz ie mettre remede, ie le

choté par certaines qui s'en trouvent si bien, si l'on en juge à l'irrésistible et pétillant éclat de leurs yeux... Celles-là, elles ont tout à foison... insolentes elles étalent une fiévreuse coquetterie sous des colifichets neufs et vibrants... Si elle consentait, elle aussi, certes l'Autre ne la dédaignerait point; sans lui elle est déjà si belle, si ruisselante de désir... qui sait cependant? s'il n'en voulait plus! Non, impossible. Qu'il vienne et d'un sourire elle est sûre de cueillir le Robin... Ah! ce n'est pas ce gentil compère qui lui refuserait ce hocqueton avec quoi elle éclipserait sa belle-sœur...

feray pour vous, c'est un grand cas dit la Comtesse, que ie ne puisse trouver en ceste ville vne femme qui me puisse accommoder vn rabat bien goderonné a ma fantaisie en voila que l'on me vient d'apporter, puis les iettant en terre, les foulant des pieds, dit ces mots, ie me donne au diable corps et ame; & iamais ie les porte.

En ayant proféré ce detestable mot plusieurs fois, le diable sort vn rabat de dessous son manteau, luy disant : Madame, celuy-là vous agreez il point, ouy, dit-elle, voila bien comme ie les demande. Le vous prie mettez le moy, et iésuis toute à vous de corps & d'ame, le diable le luy présente au col, & le luy tordit, en sorte qu'elle tomba morte à terre, au grand épouvantement de ces serviteurs. Le Diable s'esuanouyt faisant vn si gros pet comme si l'on eust tiré vn coup de canon, & rompit toutes les verrines de la salle.

Les parens de la dicte Comtesse, voulant cacher le faict, firent entendre qu'elle estoit morte d'vn catarre qui l'auoit estranglé, & firent faire une bière, & firent préparer pour faire les obseques à la grandeur, comme la qualité de celle dame portoit, les cloches sonnent, les Prestres uinrent, quatre veulent porter la bière, ils ne peuvent remuer la bière, ils s'y mettent six autant que deuant, bref toutes les forces de tant qui sont ne peuvent remuer la bière, en sorte qu'on est contraint d'ateler des cheueux, mais pour cela elle ne peut bouger, tellement que ce que l'on vouloit tenir caché fut descouvert, toute la ville en est abreuee, le peuple y accourut; de l'auis des Magistrats, on ouure la bière, il ne se trouue rien qu'un chat noir qui court & s'esuanouyt par dedans le peuple, voilà la fin de ceste miserable Comtesse, qui a perdu & corps & ame par son trop de Luxe.

Cecy doit seruir de miroir exemplaire à tant de pouppines, qui ne desirrent que de paroistre de mieux goderonnez, mieux fardez, avec des faux cheueux, & dix mil fastras pour orner ce miserable corps, qui n'est à la fin que carcasse, pourriture, pasture des vers, & des plus vils animaux. Dieu leur doint la grace ceste histoire leur profite & les conuie à amender leurs fautes. Ainsi soit il.

Aie ! aie ! elle pousse un double cri ! là devant elle... qui ? L'émotion étouffe dans sa gorge toutes questions. Jamais elle n'eut si peur ni si espoir à la fois. L'Inconnu — roux et velu comme un renard — la salue avec politesse : « Je suis le Renard Rouget, tu es jolie, colère, que te faut-il ? — Un peu de drap seulement, sire Rouget, rien qu'un peu de drap, l'étoffe d'un hocqueton pour ne point faire honte à mon mari quand je vais avec lui à la messe le dimanche. — Tu auras ton drap si tu me rends hommage comme il se doit, et si tu me promets à l'Église de ne plus prier et de penser à ton nouveau Maître. — Et que faut-il faire encore, Renard Rouget ? — Te donner à moi entièrement et après ne t'en pas repentir. — Voici mon corps, messire, il est à ton commandement. »

Et la paysanne s'agenouille devant le Renard Rouget, qui se retourne ; obéissante à l'ordre silencieux, elle l'embrasse sous sa longue queue de bête et grommèle avec soumission : « C'est bien froid... bien froid. »

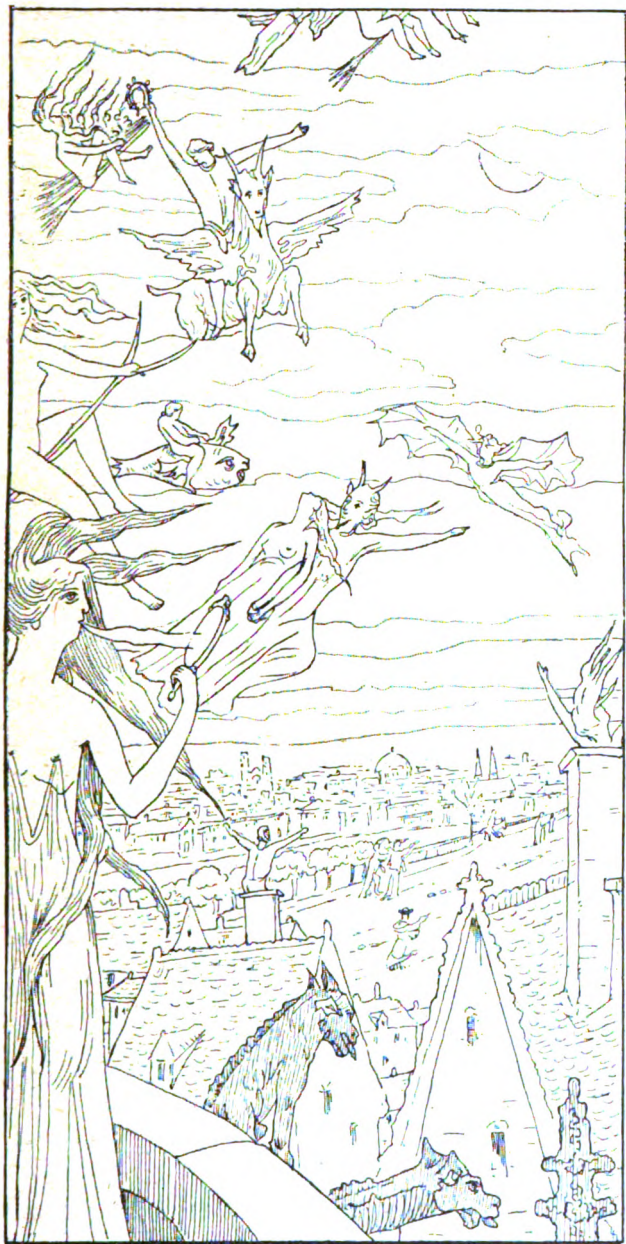
Se donner ! il se peut aisément, mais ne pas s'en repentir ? difficile. Le Diable a préjugé des forces de la femme. En rentrant elle raconte tout au mari, qui, lassé d'elle, semble soulagé de la voir moins groggonne, presque assouplie..... « Bien, bien, bougonne-t-il ; si bien tu as fait, bien tu trouveras... » Elle le trouvera et le trouve en effet, la Bête rousse reparait sous l'orme des fées à l'heure où elle va prendre de l'eau fraîche à la fontaine.

« Traitons, dit-il, donne-moi de tes cheveux, voici un morceau de pain noir. » Elle arrache une mèche de sa bondissante chevelure brune ; la patte crochue l'enlève et l'enfouit dans son épaisse toison. En revanche ses lèvres à

elle grimacent au goût de la miche étrange, amère comme du peyret. « N'es-tu pas le Diable, Beau Renard ? » Mais le voilà tout à fait semblable à un homme qui lui dit : « Je me nomme Morguet; je serai, si tu veux, ton véritable époux. — Je veux bien, » dit-elle... Aussitôt après, plus puissant d'être satisfait, le regard en étincelles comme un feu de Saint-Jean : « Vois-tu ce bâton ? explique-t-il ; quand tu me voudras, tu le chevaucheras, et il te portera à la Synagogue. — Mais comment pourra-t-il me transporter, messire ? — Tu n'auras qu'à t'écrier : « Bâton blanc, Bâton noir, porte-moi là où tu dois... »

Brusquement elle sursaute ; que s'est-il passé sous l'orme des fées ? Il lui semble qu'elle se réveille... mais entre ses mains reste le petit bâton blanc. D'où lui vient cette branche taillée ?...

En tout cas, comment résisterait-elle à sa curiosité de femme, chatouillée par l'Incube ? La nuit même, tandis que sommeille la brute à qui la lia le prêtre, elle saute par la fenêtre, va dans un buisson, sous les lueurs d'Hécate, ramasser le cadeau de Morguet. Un trouble étrange lui vient de la lune, de se sentir presque nue parmi la nature complice qui la frôle de brindilles concupiscentes ; un vertige l'entraîne tandis qu'elle prononce la brève conjuration, que le bâton magnétique froidit ses jambes. Qu'est-ce qui la fouette et la soulève ? partirait-elle en effet ? Le paysage tourne devant ses yeux qui se ferment à demi, et elle ressent la volupté d'une fuite involontaire sur un mince cheval qui aurait pris le mors. Tout à coup une brutalité la renverse... elle ouvre les paupières ; autour d'elle des hommes, des femmes, boivent et mangent, on lui rit au nez, on lui souffle au visage, on la fait boire...



LE DÉPART POUR LE SABBAT

(Planche du Sabbat.)

« Tu as froid, tu auras chaud. » Mais il lui semble qu'elle boit les froids rayons d'Hécate, diminuante, comme rongée chaque fois qu'elle boit un peu plus. Elle reconnaît le Rousset, mais avec un visage de bouc cette fois; et comme elle en a terreur : « Tu m'avais demandé mon nom, dit-il; mon vrai nom, c'est « Le Laid ». Fais du mal aux gens et aux bêtes, tu me donneras satisfaction. »

Deux mois après, au contact de cette chair parfumée des odeurs de la lande, mouillée par la rosée des fleurs sauvages, transformée par l'épousaille du rustique satan, — son mari, que gagne le maléfice la harcèle : « Où vas-tu de la sorte certains soirs ? — Je vais à la Synagogue. — J'irai bien avec toi. — Soit dit. » Ils chevauchèrent ensemble le bâton blanc, l'homme disant : « Bâton blanc, bâton noir, mène-nous là où tu dois de par le Diable »; et se trouvèrent transportés au milieu des prés, proche un buisson où était le Diable et sa compagnie mangeant et sautant lascivement. Le Laid lui donna à elle un autre bâton, mais plus court, qu'elle cacha dans une haie près le pollier et nul ne l'eût pu trouver sinon quelqu'un de sa secte¹. « Tu te fâches toujours, dit le Laid, tu me plais. — Je me fâche et je pleure aujourd'hui à cause d'un jument au poil rouge qui m'a baillé un coup de pied au bras. — Prends ton bâton caché, continua le Maître, et frappes-en jument ou être humain qui te nuirait, tu verras ce qui s'en suivra. » Elle toucha de son bâton la jument, qui mourut. Tous ceux qu'elle touchait de la sorte moururent aussi. Une ivresse lui vint de sa puissance à nuire. Ses

¹ Secte de Bohémiens, d'Albigéois, de Templiers, de Vaudois, de Turlupins... secte, certainement culte religieux de Satan, franc-maçonnerie de toute époque.

sens d'ailleurs s'aiguisaient à ces corruptrices agapes ; elle s'embellissait de perversité. Ayant mis un peu de poudre sur la tête de son fils le plus petit qui crie sans cesse, il languit trois ou quatre jours, puis mourut sans baptême. Alors elle se sentit l'adepte vraiment de Morguet, ayant été amplement criminelle. Adepte et apôtre. Un autre enfant à elle, les fils à son mari, son frère, elle mène tout le monde au sabbat, poussant à la grande faute incestueuse... Le moulin voit de nuit la famille maléficiée, gagnée par la gangrène satanique, apaisant une brûlure furieuse... et tandis qu'elle baise le Diable au genou, — obéissance prêtée à celui qui ne voulut pas obéir — lui la mord au front pour y tuer le baptême, la lumière, le souvenir d'un Dieu.

III

LA SONNAMBULE DES VILLES

Elle n'émigre pas de son village, de sa forêt, de sa fontaine, l'épouse du Dieu Pan, saoule des effluves de la grossière Isis. Affiliée aux sectes vagabondes, elle regarde la ville, Paris surtout, comme une sorte de piège, où s'étiole-rait sa puissance, où son charme tomberait à ses pieds comme un noir oiseau sans ailes ; car dans les cités Satan n'a pas besoin de magie pour régner. Toutes les maisons lui sont vouées, les temples eux-mêmes regorgent de luxure, d'orgueil, de coquetterie et de l'abominable médiocrité, blandices du plus laid des Démon. La nuit sainte de Noël n'est-elle pas choisie à Notre-Dame par les lubriques vieillards pour les antinaturelles chasses ? Satan ne fait pas de vrais prodiges ; il se contente de ses messes noires, offi-

cielles, discrètes, en les principaux quartiers. Il se paie cependant quelques nécromanciennes, mais pas pour de vrai, vaudevillesques singes de ses suprêmes velléas, pour qui il n'est qu'un maître Gonin, un prestidigitateur, l'archifaiseur de tours.

La plupart des officines diaboliques s'affadissent, vénales et piètres. A peine si, çà et là, quelque agitée respire et aspire l'haleine du vieux Pithon. D'ordinaire c'est bien la somnambule, dans le sens scientifique de ce mot, la femme qui marche dans son sommeil, jacasse, rêve, esclave d'un nerveux malaise. Elle n'est rien par soi ; non la fauve prêtresse, mais la dégénérée, l'hallucinée, l'ensorcelée, la possédée. Elle n'apparaît pas maîtresse d'occultes courants ; à la dérive elle est poussée par eux. Seulement une domestique de larves. Lucide parfois, — je parle ici des deux ou trois rares qui ne truquent point — elle débute par l'inconsciente découverte d'un crime, d'un vol. La police s'en empare aussitôt, la surveille, la lance, lui fait sa clientèle, en fait sa cliente. Celles qui ne sombrent pas dans les envoûtements de pacotille et les pharmaceutiques charmes, se contentent, — endormies par une main choisie, — de révéler, selon un contact d'objet ou de personne, les visions passant et repassant devant leurs yeux baissés. Elles peuvent, restant à peu près pures, être utiles quelquefois, et le plus souvent apaiser les banales inquiétudes de malades et de filles, de spleenétiques et d'oisifs.

La sorcière — celle-là comme les autres — est âgée ; c'est un fait ¹. Jules Michelet soutient que la sorcière est jeune,

¹ Il y a en effet une sorcière jeune et belle, c'est celle qui ne l'est pas, sorcière, mais que le peuple prend pour telle parce qu'elle se distingue,

jolie souvent. Il se méprend. Non, les poètes ne trompèrent pas. Il faut au Diable une proie coriace, fourbie, fourbue, durcie, tannée aux épreuves, recuite aux rebuffades. La sorcière est âgée, belle peut-être, pour des yeux sadiques, (non sans difformité) malfaisante presque toujours (la bonne sorcière n'a guère existé que dans l'imagination de Michelet), attifée avec un goût affreux, maniaque de la drogue. Elle n'a point de patrie, elle est nomade, propulsée de toutes parts par cette malédiction du Juif-Errant : ne pouvoir rester en place. Elle fuit toujours quelqu'un, le juge, le gendarme, le savant, le bon prêtre, le grand jour, fuit aussi quelqu'un en elle, le remords, le fantôme du crime initial qui la lie à l'invisible et universel mal-faire, tourne autour de la jeune fille crédule, des receleurs, des charlatans, redoute la moquerie et la clarté, plie avec un dos de chienne sous l'insulte, joue cette comédie

plus svelte de mysticisme, parfois instrument de divins miracles. Wilhelm Meinhold, dans *Marie Schweidler*, créa une semblable héroïne. C'est une jeune fille poursuivie pour sorcellerie et condamnée injustement. Pendant la guerre de Trente ans, la contrée a été ravagée par les amis et les ennemis ; famine et maladies déciment le bétail et les habitants. On croit à des possessions diaboliques. Une seule vierge dans le village a été épargnée par les soldats ; elle est la fille du pasteur. Et la légende dit qu'une innocente est nécessaire pour rompre les maléfices. Une vache est malade ; on cherche la jeune Marie pour qu'elle enterre sous le porche de l'écurie trois poils de sa queue. La vache guérit. Des pores tombent malades, des hommes sont tourmentés par le diable. Poussée par la population, la jeune fille devient un thaumaturge vénéré ; par malheur, elle ne réussit pas toujours ; alors elle est dénoncée à l'inquisition, emprisonnée, mise à la question, interrogée selon le *Malleus*. Affolée, elle avoue des rapports avec le diable, va devenir la proie du bûcher, lorsqu'un chevalier amoureux d'elle, témoigne en sa faveur et la sauve.

Le livre de Meinhold, écrit en allemand du xiii^e siècle, a ravi Swinburne ; à vrai dire, il nous révèle de combien d'erreurs furent coupables des tribunaux superstitieux et il désigne comme victime la tendre innocente, la vierge aimable et inspirée, celle que le bûcher menace aussi bien que l'abominable vieille. Cette prétendue sorcière-là, c'est la sainte, la salvatrice, la Jeanne d'Arc.

de la consolatrice à laquelle Michelet se pipa : « Votre mère est morte, pauvre petite... Mais je vous la montrerai ce soir en la crypte... nous sommes quelques personnes à peine... nul ne saura... on paie si peu... » Ou bien : « Il est parti, loin de vous, il avait promis cependant d'être fidèle... d'épouser peut-être... venez me voir, avec mes chapelets, mes prières, mes chandelles... il reviendra. » Plus bas encore : « Le mari vieux, sale... avare... oui... il y a le breuvage, le philtre... le cœur de mouton... le philtre est plus sûr... dans le café du matin. »

Basses et perfides manœuvres pas aussi éteintes qu'on voudrait le croire ; car l'ignorance est profonde, le vice aveugle et profond aussi. J'ai vu dans l'antichambre d'une somnambule (demi-sorcière seulement puisqu'elle se contente de raconter au consultant la vision qu'elle a de lui) un monde lunatique, cossu, pittoresque où d'illustres perverses coudoient des épouses de ministres ; des agents d'affaires accostent des fils d'empereurs et de rois angoissés de leur décadence — et les actrices de la Comédie-Française. La femme a besoin de l'oracle. L'officine de ces voyantes inférieures recueille celles qui ne s'agenouillent pas au temple. Le vieux Satan, anonyme parfois, rassemble toujours les hérétiques, les séparés, les dissidents. La femme ne se passera jamais, trompeuse ou trompée, du mystère.

Et même celles qui croient et pratiquent les cultes orthodoxes s'exaltent volontiers jusqu'à la superstition, n'osant, quand elles déraillent de la norme, s'adresser au confesseur pour le cas ambigu, louche : — afin de savoir s'il faut quitter cet amant pour un autre ou le garder... il répondrait : « il ne faut pas d'amant », — afin de connaître où placer tel argent soustrait ou frauduleusement gagné... il

répondrait : « il faut le rendre. » Et tous les secrets qu'on n'ose avouer au mari : comment sauver le fils de ses dettes ? où trouver la soubrette modèle ? comment gagner le gros lot ? A qui se fieront-elles pour les mille minuties de leur vie, pour tout ce qui exige un conseil dégagé de leur milieu, réclame une confiance solennelle ? Mais à la sorcière. Elle a de plus que les autres le prestige sinon du divin, au moins de l'inferral.

Seulement, je le répète : quelles lueurs jailliraient de ces pythonisses vénales, usées (si elles furent douées de quelques instincts divinatoires), à d'idiotes prophéties, détraquées, si elles « dorment » vraiment, par les suggestions des consultantes, pressées aussi, afin de satisfaire, pressées de promettre, d'illusionner, de parler, quand même elles ne verraient rien, ne sentiraient rien, n'entendraient rien ? Au hasard, elles touchent juste, en profitent ; et comme l'oracle tatillonne, vague, ambigu, devant l'événement précis il a toujours les chances d'être interprété dans le sens d'un accomplissement.

Cependant, au milieu du torrent des mensonges et des menteuses, des vérités surnagent comme d'abruptes îles, d'intuitives voyageuses s'y dressent hésitantes parmi les rocs glissants d'erreurs. Dernières preuves de l'immortel don en la femme de communier avec la mort : et ce qui ressemble tant à la mort, ce qui encore n'est pas. Néanmoins souvenez-vous de cet axiome caché, ô vous frénétiques d'une curiosité périlleuse ; le néant, la vulgarité, la sottise n'excitent point la prophétie ; il ne peut être prévu amplement que la prouesse, le succès inouï, ou le désastre :

LES PORTES DE L'AVENIR NE S'ENTRE-BAILLENT QUE POUR
LES PRÉDESTINÉS

IV

LES PRODIGES ET LES CRIMES DES SORCIÈRES

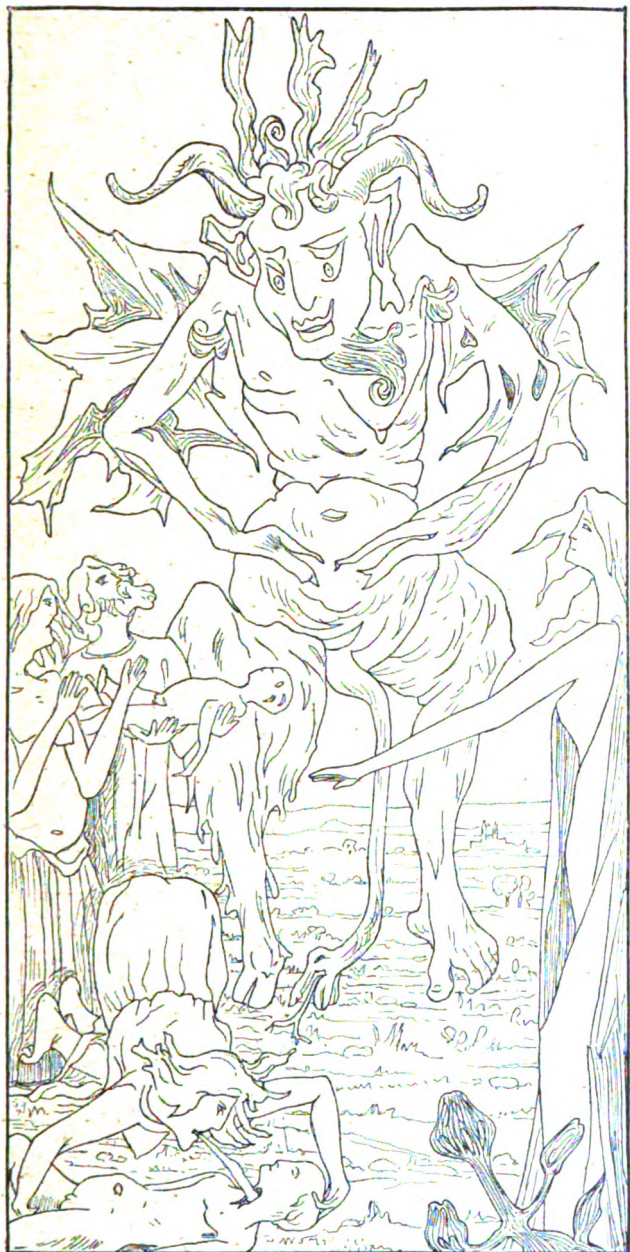
En somme nous touchons à une niaise déchéance ; nos magiciennes s'accordent à la vulgarité de nos mœurs démagogiques. Nous avons perdu, en nos pourritures, jusqu'au bel éclat de ces pourritures, leur coruscation, leur sourd flamboiement, cette merveilleuse scintillation qui est la lèpre de l'art sur la plaie suppurente des âmes. Ce sont aujourd'hui, à côté des exploits somptueux de Gilles de Rais, de médiocres commerces en de trop peu pittoresques repaires ; nos recueilleuses d'enfants pour le trafic de leurs souillures ne vaudront jamais la vieille mémorable, cette ogresse, Perrine Martin, la meffraye, faisant sa retape d'innocents, avec sur le visage une étamine noire.

La chasse à l'enfant fut autrefois la plus monstrueuse hantise des vieilles habitées par le démon du massacre, Horace nous a décrit les supplices inventés par Canidie. Elle dépouille l'enfant ; et devant cette chair impolluée ses cheveux se dressent comme les soies du sanglier traqué par une meute. Dans un trou, creusé par un lourd hoyau, l'enfant est englouti jusqu'à la tête, et il mourra de faim devant les viandes étalées autour de lui et qu'il ne peut atteindre. Cette haine de l'enfant s'explique de la part de la damnée parce qu'il est plus céleste ; se souvenant des linges des anges, c'est déjà la pure hostie, le corps du Christ. Plus tard, avec les Eryges du moyen âge, cette persécution s'accrut. Elles volaient les enfants non bap-

tisés, encore dans le délicat et blanc vagissement des berceaux. Alors, marmottant les syllabes fatales, elles s'enfonçaient dans les cimetières. Là, elles élevaient en l'air, sur les tombes des païens, les frêles proies gémissantes; puis les ayant laissé choir sur la pierre sans croix, avec un soin maternel, elles dirigeaient, sur ces crânes mous, une très longue épingle qui du haut de la tête jusqu'au menton pénétrait avec une petite bavure grise autour du mince fer; joignant le cadavre chaud à des cadavres en décrépitude que leurs ongles recourbés avaient arrachés à la terre du repos, elles les faisaient bouillir jusqu'à ce que dans la marmite, dont les sorcières de Macbeth elles-mêmes auraient eu horreur, une gélatine se formât épaisse et beurrante au-dessous d'un infect liquide écumant de la moelle des tendres os.

Encore d'autres jeux: arracher la chevelure de ces petits; pousser les uns dans l'eau jusqu'à ce que, quelques bulles claquant à la surface, l'indice de la noyade soit certain; précipiter les autres dans les fosses d'aisance ou dans des fours embrasés en écoutant l'affreux glouglou de dessous la soupape ou le pétilllement sanglant de la flamme; — ou bien, les ayant étouffés en comprimant leur face effarée entre les plis de la robe ou sous la robe: — « Enfant, disaient-elles, retourne d'où tu viens, meurs où tu es né »; fouiller en la fine poitrine avec des dents de fauve jusqu'à ce que le cœur atteint craque en éclaboussement.

Aussi, fortifiées par ces lamentables sacrifices, elles passaient sur le monde, déjà émancipées de nos lourdeurs, ascètes du forfait solitaire, ou mieux bêtes-femmes, vam-



LES ENFANTS SACRIFIÉS A SATAN PAR LES SORCIÈRES.

(Planche du Sabbat.)

pires humains, chauves-souris où il y a de l'oiseau ténébreux et de l'animal qui rampe, amphibie vivant dans l'astral et sur la terre, monstres ayant développé en soi le surhumain à force d'inhumain.

Leurs dons mystiques les reliaient aux phantasmes des légendes. Ne possédaient-elles pas la faculté des métamorphoses pour elles et pour ceux qu'elles approchaient ? La Pamphile d'Apulée savait avec une pommade se couvrir le corps de duvet et de fortes plumes, durcir et courber son nez, allonger en griffes ses ongles. Changée en hibou, elle fuyait avec un cri plaintif. Lucius se trompe d'onguent et le voilà devenu âne ! Circé mue en porcs les compagnons d'Ulysse. Les Eryges du moyen âge s'envolent par les cheminées, se précipitent sans danger du haut des montagnes, deviennent aussi des chattes pour mieux se faufiler et courir discrètement. (Voir le *Manuel des confesseurs italiens*.) Ainsi que dans le passé grec et latin, elles donnent l'amour et le rompent, lient les forces de la génération, infusent à leurs amis une vie nouvelle, dessèchent leurs adversaires par les langueurs ; dépravent, dans les ténèbres où il se débat, sans se résigner à être complice, le jeune homme que leur décrépitude choisit. Leurs pouvoirs sur les êtres, bêtes et gens, ne donnent qu'une faible idée de leur influence sur les éléments, que le savant croit inébranlables pour des volontés humaines. Une femme du pays de Constance, pas invitée aux noces de son village, se fit porter par le Diable sur un sommet, creusa une fosse, y répandit son propre liquide, prononça quelques mots et excita une tempête qui mit en déroute la noce, les ménestriers et les danseurs. Les sorcières apaisent ou excitent les orages, soulèvent comme Velleda ou nivèlent les flots ;

elles éteignent les astres comme Médée, afin de mieux illuminer les enfers; elles constipent les fontaines, dissolvent les montagnes, abaissent le soleil, suspendent la terre, font descendre, telle Canidie, la lune écumante dans les herbes. Pareilles à ces Indiens qui remplissent de mirages l'univers par leur seule puissance de suggestion sur ceux qui les regardent, savent-elles illusionner des hallucinés par de menteuses merveilles ? ou bien leur douleur, leur haine, leur science, leur sacrifice aussi sont-ils si profonds, qu'ils en arrivent à remuer l'âme du monde et à ravir au Démonurge paresseux ses suprêmes commandements ?

CHAPITRE III

LE SORCIER

I

APOTHÉOSE DU SORCIER

J'ai un faible pour le sorcier, il est tellement le reflet naïf de Satan, l'apôtre qui souffre, le moine mendiant de la Synagogue; tellement le dernier prêtre des Dieux, misérable et abandonné comme eux, fidèle à la plus lointaine religion, le culte des âmes plaintives qu'emprisonne la nature. La Nature, elle nous semble, libre et riante; cependant que de pauvres petits êtres esclaves de ces apparences délicieuses où nous nous arrêtons! Ils furent sorciers les solitaires des Thébâïdes, les Paphnuges, les Antoinés, ils furent sorciers les doux anachorètes, ils furent sorciers les poètes des champs, ceux qui, dédaignant les cloaques de l'âme humaine, s'éprirent de ces âmes pures enchaînées dans les fils de la Vierge, sous le verrou d'une herbe, dans la geôle d'un arbre, en cet enchanté palais qui est le miroir des eaux. Ah! les mi-

gnons esprits, englobés dans une goutte de pluie, ceux qui se flétrissent avec les pétales effeuillés, qui frétilent dans les insectes, volent avec les oiseaux et les nuées, grondent aussi dans les foudres électriques¹. J'ai un faible pour le sorcier qui comprend ces forçats de l'universel paysage, qui trébuche, craignant à chaque pas de piétiner une âme, qui, fuyant les villes et les gens, s'allie aux bêtes, choisit les plus décriées, devance Hugo en son affection enthousiaste pour le crapaud, réhabilite avant lui Satan, s'allie avec le reptile, manipule l'ordure, sait, avec Paracelse, qu'au fond des matières putréfiées palpite la vie nouvelle : dictame et résurrection.

Il fait le mal, dites-vous ? il est vrai. Il fait le mal, mais avec la simplicité des animaux qui se défendent ; il fait le mal comme tuent les énergies naturelles, en qui réside pourtant la possibilité de toute guérison. Il fait le mal, et il n'a pas toujours tous les torts². Le crime est presque excusable s'il est beau : j'entends par beauté la profondeur désintéressée, l'instinctive colère, la souffrance acceptée comme une exquise pâture amère. Ah ! la résignation muette et furieuse elle défend plus efficacement que les autres armes. Inclinez la tête, baissez l'échine sous le fléau ; obéissez aux coups, l'élasticité du corps meurtri sait renvoyer à l'adversaire victorieux les blessures qu'il donne. Le bâton rebondit, féroce, contre celui qui a frappé ! Le crime, s'il est beau d'ardeur simple, dépasse la médiocre vertu, où barbotent le juge, le bourgeois, la mondaine, le curé, se hisse au-dessus de la société hypo-

¹ « Il n'y a pas une chose au monde, pas un brin d'herbe sur qui un esprit ne règne. » (Salkat Chadash.)

² Voir la 2^e partie presque en entier consacrée aux maléfices du sorcier.

crite, regarde les Anges avec un sourire éploré reflétant leur sereine pitié, appelle Dieu irrésistiblement comme cette voix du Psalmiste criante des profondeurs de la Faute.

Le sorcier fait aussi le bien. Il en est qui guérissent; qui, aux heures désespérées, quand le médecin abandonne, apportent le dictame inédit, la drogue qui ressuscite. Les meilleurs ne veulent pas être payés, acceptent au plus quelque don en nature¹. Paracelse raconte qu'il tint des « sagas » et des bourreaux ses meilleures recettes. Et les remèdes de bonnes femmes sont encore en faveur dans les campagnes. Ce sont les bribes du codex de la sorcellerie. Le secret consiste le plus souvent en des simples méconnus, en de la force vitale surtout, extraite d'un animal sacrifié et dont la moiteur sanglante, appliquée à même la peau, transmet une existence qui s'évade; parfois la pharmacopée du traîne-guenilles est immonde comme lui, elle distille l'ordure; mais devant la nature y a-t-il des substances abjectes? Toujours d'ailleurs ce même instinct de recueillir la chaleur de la vie partout où elle s'attarde encore. Les talismans non plus ne sont pas inutiles; les métaux deviennent des propriétés secrètes que les électriciens modernes ont accrues, mais n'ont su encore classer. Tout cela, c'est de la sorcellerie, une science confuse, où pèchent les inventeurs. Peu de remèdes intérieurs, le contact d'un sachet grouillant d'un reptile ou d'une chenille; fumées de plantes, parfois. En somme, ce qui agit le plus directement, le plus sûrement, c'est la volonté du nomade, sa puissance de suggestion. Les momeries de bouche ou de main, si dédaignées par les savants des Facultés, sont encore les plus efficaces, elles qui précisent et dirigent le magnétisme curateur.

¹ En Bretagne et en Provence surtout.

Thaumaturge modeste, le sorcier s'amadoué jusqu'à n'être presque plus satanique, sauf par l'obscurité et la pauvreté, qui sont des vertus. Vieux plutôt bénins, que l'âge en tout cas rendit ermite.

Huysmans m'a raconté que Villiers de l'Isle-Adam ne fût soulagé vers sa fin que par l'un d'entre eux. M^{me} Villiers alla voir le rebouteur trop vieux pour être dérangé. Il habitait en Seine-et-Oise. Il n'eut qu'à toucher des cheveux du grand et mélancolique poète pour reconnaître qu'il ne restait plus à celui-ci qu'à mourir. Cependant il prescrivit un sirop qui avait la couleur du jaune d'œuf battu, presque aussi épais qu'une mayonnaise, et où entraient comme principal ingrédient l'essence de sapin. Villiers en prit et put ainsi allouer une brève vacance à sa tribulation.

II

MISÈRE DU SORCIER

Je place le sorcier très haut parce qu'il se terre, n'accepte pas les lois, ne reconnaît d'autre patrie, que celle où de mystérieux amis le saluent dans les choses, récuse les Grands Dieux empiffrés d'encens, de fleurs, d'ex-voto, fuit les assemblées des puissants et des riches, raille sous sa lamentable livrée les modes, l'argent, le monde. N'est-il pas le type déjà de la race future, humiliée d'avance en lui et d'autant plus forte? la race des Citoyens du Monde, portant en soi leur église, leur livre, leur famille, leur divinité, ne dormant pas en des lits étroits, protégés par des conventions plus étroites encore: ils cra-

chent au visage de la civilisation infâme, boivent le ciel, mangent la terre, s'enivrent au banquet invisible des esprits, se réfugient dans les îles de la mort.

Ces parias ont leur fierté, ils s'inféodent à l'âme de Tolstoï, haïssant le confort, les chemins de fer, le vain travail cérébral. (J'entends ce métier d'amuseur où se galvaudent les intelligences modernes, amuseuses d'elles mêmes d'abord, ce qui est la dernière abjection, le vice d'Onan dépravant le cerveau des dilettanti.) Une sorcière, racontent les chroniques, vit son bourreau panteler pour elle d'un amour obscène, peut-être sauveur. Il est beau, solide, propice à de fortes ivresses, et elle n'en a pas peur, elle est habituée à de telles bourrasques ! mais elle n'en veut pas, il est le chien de garde des riches, enflé des résidus de leurs mets : « Jamais je n'embrasserai ton visage, répond-elle, mes lèvres se sont posées au derrière étique de Satan, ta joue grasse les profanerait. » Et en mourant elle garde sa virginité farouche, la Vestale. Peut-on l'en blâmer ? Le derrière d'un pauvre ne vaut-il pas cent fois la face luisante et inutile d'un riche ?

Ah, bon sorcier, tu sens mauvais et tu es mal mis.

Le sorcier bien mis ; folie ! le diable apparaîtrait-il à quelqu'un qui ne porte pas la livrée de son sacerdoce, c'est-à-dire la loque sacrée de la pauvreté ? Il laisse à Lucifer les rites pompeux, la sublime et ténébreuse initiation, les évocations en formes belles ; il laisse aux mages de notre époque les hallucinations qui déçoivent, la jactance charlatanesque dédaignée par l'humble et robuste traîne-guenilles. Naturellement les mauvais mages détestent le sorcier, l'insultent, le traitent d'ignorant, de fou, de sacrilège, eux les vrais monomanes, fils du Satan de la médiocrité et de la

spleenétique envie, que guette la maison d'aliénés ou l'hôpital — l'hôpital si Dieu a pitié!

Ce rustre, sans ambitions, est plus noble, il « travaille » pour quelques sous, sorcier malgré lui, comme subissant un mal héréditaire. Les gestes qu'il accomplit, les paroles qu'il prononce, ses formules et ses signes de croix accompagnant le coup de pouce du rebouteur, comment les expliquerait-il? Il n'en sait guère qu'une chose : c'est que son père les lui légua sans lui dire plus, avec la seule peur que le curé les surprit au moment de la révélation bonne et funeste. L'église, il lui montre le poing quand il passe près d'elle; et il s'en écarte en ses interminables pérégrinations pour choisir les simples, dans la campagne. Haine instinctive; le vieil Albi se révolte sourdement en ses veines sans précise mémoire. L'ombre noire du prêtre commémore le noir résidu des bûchers. Et ce pain même, gagné si durement après quelles humiliations et quels tours de bateleur, ce pain, en sa méfiance, il l'exorcise d'une malédiction qui atteindra le donateur et jusqu'à celui qui triture le blé, jusqu'à celui qui le sème, et, s'il le pouvait, toute l'organisation de l'humanité à vie tranquille.

Ne se connaît-il pas étranger, même en sa tanière? Vaguement il pressent que ses ancêtres luttèrent sans cesse, que le plus lointain fixé en ce pays fut un martyr discret, un traqué des inquisitions qui paya d'une formule l'hospitalité. Et il terrorisa lui-même, tant il était effrayé; sa seule manière de se défendre, lui isolé, ce fut d'exagérer sa puissance naturelle, de marcher de plus en plus dans l'ombre de Satan, de ne livrer à l'acheteur, des bribes de son « expérimental » qu'après promesse d'épouvantable châtement, si le secret était trahi.

Le sorcier est reconnaissable, marqué, là où le démon l'a jugé bon, afin que sans arrêt la griffe de son maître persiste, inoubliable sous la peau. Parfois on ne la voit point, car le démon l'a enfouie, cette marque, au dedans de la bouche, sous la langue, ou en quelque partie plus secrète ou plus impudique. Serre de vautour, d'épervier ou de hibou; parfois griffe de chat, patte de chien ou de lièvre, souvenir sans doute de l'animal que fut le diable au moment du Sabbat. Quelquefois seulement marque bleuâtre et livide, insensible toujours, disent les démonographes, cicatrice close à jamais et qu'aucune main humaine n'élargira plus pour la souffrance. Promesse de l'enfer, mais avec cette restriction que l'infime partie du corps, porte et voie de l'exécration, sera sauvée de toute douleur terrestre. En effet, homme ou femme mis à nu, tripoté par des mains curieuses que déprave l'érotisme inconscient de l'exorciste ou du médecin, minutieusement flambé de toute pilosité confuse, — la victime sait que si l'indice l'a souvent livrée au supplice, il la préserve aussi dans le supplice, lui est un garant du pouvoir satanique, la protection sûre d'une égide. Les aiguilles s'enfoncent, le sang gisèle, parfois le fer rouge fait fumer la chair, l'insensibilité garde l'étroite trace du diabolique baptême, insensibilité qui souvent gagne le sorcier tout entier, — car Satan est clément. D'aucuns attribuent cette aubaine à un breuvage, à un onguent. (De la poussière d'enfant mort, disent Del Rio et Springer.) Cependant la marque sacramentelle à elle seule suffit, symptôme de la bonne catalepsie, signe du don de « taciturnité » que l'Homme noir accorde à ses disciples.

Défense aussi cette griffe — la griffe de Martinette (comme

disaient les sorciers de Mantes), car le souffle démoniaque l'arme d'une puissance de griffe en vérité, de griffe qui serait aussi une gueule, avec des ongles qui seraient des dents, une langue qui serait un dard et vomissant une imprécation de feu et de soufre (Reinesius, médecin, qui le raconte, *l'a vu*).

III

LE VŒU A REBOURS

Voici l'heure où craque le purin dans la cour déserte des fermes; ces âcres senteurs brouillent l'atmosphère d'un grouillement animé; le ferment de la vie qui bientôt fécondera la terre, l'enrichira cette bonne terre, anémiée par les moissons, de force neuve, ce ferment palpite, bout, fume. On ne sait quelles exhalaisons, traînent, puissances ductilisables par la volonté dans l'abîme de l'air. Parmi les flaques éparses, dans l'interstice des moellons défoncés ou au creux d'un sol en pépie, c'est une pestilence qui n'enivre pas seulement les narines, mais qui — ô sortilège! — « prend aux yeux »... Vous souriez un peu de dégoût, beaucoup de stupeur. Vous avez tort. Ces déjections de bêtes et d'une population animale, instinctive, n'ayant presque pas d'âme, — physiologique uniquement — nourrissent la rustique atmosphère d'une énergie épaisse où le sorcier-berger, le « montreur d'ours » le « mendiant qui sait voir », va contracter avec lui — ô

¹ Le mendiant « qui sait voir » — type dangereux, nomade essentiellement satanique, car Satan c'est la misère avant que d'être la révolte — est redouté dans les campagnes lointaines. Vieux rôdeur hâve, de porte



LE TRIBUT RENDU A SATAN

(Planche du Sabbat.)

l'horrible encens de ce sanctuaire ! — le « solide » engagement, le Pacte. Le fumier voilà le vrai, l'efficace laboratoire du sorcier ; là il dépose ce grain de chénevis (écoutez les traditions gardées à Rennes) qui sert à la boulette dont le simple contact à la tête rend chauve et fou.

Pacte souple, pacte ténu, pacte plus sûr dans son modeste anonnement que les grands pactes signés, avec cette note mirifique : « la minute est en enfer. » (Voir ce sot de Collin de Plancy.) Celui-là est à haute voix prononcé et pas plus. Le Diable inscrit dans sa mémoire le serment ; prudence légitime, dessein louable de rester occulte même en ses engagements solennels. Mais le pacte est prononcé à haute voix afin qu'il ne demeure pas, dans les volutes du cerveau, conspiration obscure, afin qu'il devienne acte réel, formel, décisif, irrévocable. Il peut n'être prononcé qu'une fois et sa formule dépend des circonstances, des besoins ; car ce pacte est précis : tant pour tant, ceci pour cela... Il est parfois utile, lorsque la gravité de l'affaire tourmente le sorcier, de le réitérer neuf fois, ce vœu exécré. Neuf fois, nombre sacré dans les vieux Temples, comme dans les églises du Christ où les neuvaines sont accomplies, et encore dans la sombre et désespérée synagogue du Très-Bas. Serait-ce une prise à témoin des neuf hiérarchies diaboliques ? ou plutôt pour le sorcier une sorte d'auto-suggestion idoine à l'imprégner mieux de son propre vouloir, à augmenter sa foi pour accroître sa puissance.

en porte claudicant sur ses trois pieds, dont un noueux bâton. En retour de l'aumône, le sou simple ou double, la miche de pain dur, la bolée de cidre, les restes d'une compacte soupe dont le chien de garde n'a sans doute pas voulu, suppliée et arrachée par cette voix où l'on pressent la colère sous l'humiliation, il livre quelques bribes du mystère, renseigne sur l'inconnu. Sorcier, non pas, — mais somnambule. (Il en rôde près de la chapelle espagnole de l'avenue Friedland, au coin de la rue Lamennais.)

IV

PUISSANCE DU SORCIER

Le sorcier reçoit de son maître le don de fascination.

La fascination¹ est le pouvoir de nuire par le regard surtout aux objets animés et inanimés. Il suffit au sorcier de regarder un enfant, une plante, une maison pour que cet enfant meure peu après de langueur, cette plante dépérisse, cette maison défaille en ruines. Un démon, communiqué par Satan à son prêtre fidèle, émane à volonté du mauvais œil du sorcier ; et ce démon, doué d'un certain libre arbitre, d'une faculté d'adaptation dans les moyens de mal faire, propage tantôt la maladie, tantôt la destruction.

Fascination presque bestiale ! il faut avoir renoncé à l'œil intérieur et sage, qui reçoit sans éblouissement la lumière d'en haut, pour allumer en l'œil extérieur cet éclat impassible, ce scintillement morne qui tire et fige, irrite et endort. Don fatal, inconscient, par quoi le sorcier devient un animal humain, une bête fatidique, en les règnes d'en bas plus compétente et plus néfaste d'avoir abdiqué les couronnes de l'esprit. Le voilà, le Monstre associé aux monstres, partageant leur banquet d'épouvante et de méfait, accouplé au basilic, au serpent, au crapaud dont les yeux sont habités par Satan.

Cette prunelle, affermie par la scrutation des ténèbres, perd

¹ Voir dans le journal de Folklore, *la Mélusine*, l'étude de M. Tuchman sur la fascination. Elle est extraordinaire de patiente science documentaire.

l'habitude de la douceur des paupières retombées. Elle est fixe à jamais; et tout œil, vide de surnaturelle fièvre, se baissera devant elle. Tandis que les livres des mystiques et des saintes regorgent de la louange des larmes, — *le don des larmes*, dit l'Église, — lui le sorcier, le damné, sent sa prunelle devenir aride pour jamais. Les ouvrages des inquisiteurs spécifient qu'il ne peut verser que trois larmes de l'œil droit. Il est devenu l'inflexible et l'impassible. Au moyen âge, quand le sorcier était à la fois redouté, traqué et torturé, cette physionomie de révolte impénitente lui sied¹. C'est le dernier des stoïciens; le silencieux, tandis que le troupeau des chrétiens bêle ou rugit, se cabre d'effroi ou déchire. Il ne pleure pas, plutôt il ne pleure plus. Il a pris son parti d'endosser tous les vices, sauf celui de se trahir, toutes les hontes, sauf celle de les reconnaître. Tandis que les dalles des cloîtres s'attendrissent à l'intarissable ruisseau des pleurs repentants, lui le dissident, l'hérétique, enfoui dans les bruyères, celé par les joncs du marécage ou par les fondrières des ruines, il garde un œil vigilant que n'obscurcit aucune brume montée de ses douleurs; et il rit, il rit de ce ricanement furieux, épanoui, de la brute lâchée aux instincts, ivre des passions.

Il ne fascine pas seulement par les yeux, sa parole aussi est funeste, réprobante ou louangeuse, louangeuse surtout; son geste sait sculpter la promesse invisible de la mort².

Le premier, le plus sincère et le seul anarchiste. Il

¹ « Rebellion, dit Samuel, est comme le péché des devins. »

² La sorcière possède au même titre que le sorcier le don de fasciner; mais elle « charme » surtout par le rythme, l'intonation, les grâces rauques ou languissantes des incantations. (Voir le chapitre III de la II^e partie. L'ENVOUTEMENT D'AMOUR.)

repousse l'aumône, ou ne l'accepte qu'avec haine, ne veut pas des consolations ecclésiastiques : « le royaume de Dieu après la mort », il préfère le royaume du Diable sur la terre, croit en son titre d'homme, s'enorgueillit de ses loques (son corps comme ses vêtements en lambeaux), prétend penser, paresser, travailler, vivre à sa guise, sans prêtres, sans juge, sans roi.

Sans juge, surtout ! car, — devant le tribunal qui autrefois le vouait au fagot de l'hérétique, aujourd'hui le déporte ou le claquemure comme malfaiteur, — même lorsqu'il feint de s'amender, il darde l'arme qu'aucun assaut ne fait plier. Cette arme, fourbie à l'induration de son cœur que métallisèrent les tourments, c'est l'inamovible acuité de son regard.

Autrefois les juges en prenaient terreur, se trouvaient mal à l'aise sous la menace de cette impalpable épée. S'ils allaient faiblir, succomber sous le satanique influx ? Aussi ne permettaient-ils pas que le sorcier ou la sorcière les regardât le premier. Touchés, vaincus peut-être, ils auraient risqué d'être compatissants ; à la barre on introduisait le fascinateur, le dos tourné.

Yeux d'un gris froid qui fouille les ténèbres intérieures, yeux qui ont coutume de s'égarer là où les autres yeux ont peur, yeux de nyctalopes, yeux de voyant funèbre, yeux dont l'horizon visuel s'approfondrit au delà de l'humanité et de la vie. Zahorie, le sorcier voit la mort, comme les autres voient les vivants.

V

VIE MYSTÉRIEUSE DU MODERNE SORCIER

Le sorcier s'éveille après minuit à la chiquenaude discrète comme d'un os de squelette aux volets clos ; il se lève, somnambule sans doute, harcelé par une force innée, intime, résultante de mille énergies héréditaires, des infiniment petites impulsions déposées en lui par ses ancêtres. Il sort ; personne sur la place. Quelques chèvres broutent des frondaisons sombres, le regardent avec des hochements de leurs ironiques barbiches. Il prend une sente et vers la campagne descend. Là, devant lui, une confuse foule d'épaules houlantes, avec des bruissements de misère, roule emportant dans les balancements de son flot un mystérieux cercueil, barque funéraire, sans mât ni voile, vouée par sa structure au naufrage éternel. Le sorcier veut se mêler à ce cortège qui l'attire. En vain il court, souffle, s'acharne ; le fantôme de l'arrière-garde, monté sur un étique cheval, reste toujours à la même distance, aux confins de la route, là-bas. Après plusieurs détours, qui reconduisent au village, la sinistre théorie, escortée du nocturne suiveur, pénètre jusqu'à l'église, y entre. Le sorcier n'ose franchir le seuil, car la porte s'est fermée contre lui, et le dernier fantôme sur l'étique coursier demeure au plus haut des degrés, barrant, comme d'une mortuaire croix, la maison divine, où, huit nuits avant la mort annoncée, se joue le simulacre des obsèques.

Lui, ne peut bouger, stupide, cloué par l'effroi ; il assiste au drame lugubre, il comprend que tous les

défunts de la contrée, plus subtils que les parents de l'agonisant, veulent lui offrir d'avance une fête de retrouvailles, et à travers les parois fluides du cercueil, il reconnaît la tête prédestinée.

Le lendemain, le sorcier raconte son aventure et sa clairvoyance ; il désigne celui ou celle qui doit trépasser ; mais il lui faut se taire bientôt. Les gens du pays s'ébrouent à l'entendre ne se tromper jamais dans ses prévisions de mort. Désormais, il scellera les révélations de ses nuits dans un silence qui est déjà le tombeau ¹.

D'ailleurs ses rêves sont la part fatidique de sa vie..... Il se croit à la chasse, en quelque forêt ; soudain le chien jappe, deux perdrix se lèvent, il fait feu ; elles tombent ; mais, ô stupéfaction ! ô remords ! deux pâles visages de jeunes filles sanglants, qu'il remémore, ont remplacé le gibier foudroyé. Peu de jours après, il va rendre visite aux deux sœurs que son rêve extermina. Elles agonisent en effet, et l'une d'elles, à sa vue, tout à coup redressée, ses ongles en furie tendus vers le terrible intrus, hurle dans le suprême râle : « Assassin ! Assassin ! »

Parfois c'est son tour d'être la victime ; sans qu'il s'en doute, aux heures d'inconscience nocturne, son âme animale, apte aux métempsychoses, revêt la forme qui lui plaît, de bête fauve, d'oiseau. Qu'en sait-il ? rien ; sauf qu'au matin parfois il se lamente, battu, déchiré, car ses ennemis l'ont reconnu sous la forme nouvelle et l'ont harcelé jusqu'à l'heure du réveil ; alors ils lui reprochent

¹ Ce fait est fréquent à Belvédère (Corse) où le poète M. Lorenzi di Bradi en a pu constater la véracité ; cette ronde fantomale est appelée par les paysans la « squadra di roda ».

d'avoir, sous l'apparence d'un loup massacré et dévoré leurs enfants¹... Ses songes lui font déjà habiter l'enfer des hommes, prodrome d'un autre enfer. (Voir le chapitre I^{er} de la II^e partie, LE SABBAT.)

Refoulé hors de l'humanité et n'ayant su devenir le Sur-humain, il se résout à son rôle de « Soushumain ». Il s'assied au rang des bêtes, qu'il aime et qui le comprennent; que de fois le sifflement de ses dents rêveuses groupa autour de sa marche l'inoffensive horde de serpents, surgis de retraites imprévues. La légende populaire de la sorcière avec son chat, du sorcier avec ses reptiles n'est pas un raconter de commère; elle symbolise le compagnonnage de la bête et de l'homme résigné à la bestialité. Une part de l'âme du sorcier descendait en l'humble et fraternel camarade; tuer l'un revenait parfois à exterminer l'autre, en tout cas à l'atteindre sûrement. Les Indiens de la province de Saint-Domingo concluaient des alliances avec les alligators des rivières et les créatures rampantes des forêts. Les anciens Égyptiens avaient toujours resserré les liens de l'animalité et de l'humanité, puisqu'ils imposèrent même à leurs dieux des formes bestiales. Le sorcier a résorbé en lui la poussière des vieux cultes; aussi il remonte au delà des temps, s'inféode au chaos primaire des espèces.

Il existait, ces dernières années à Tullins près de Grenoble un spécimen caractéristique du moderne sorcier. Une bicoque, édifiée sur les ruines de l'arsenal des Dauphins abritait « le prophète Chavat »; car la population lui

¹ Lire dans la *Démonomanie* de Bodin, le chapitre des *Loups-garous*, confirmé par les récits modernes des Corses et des Bretons.

décernait ce sobriquet. « Mon nom, expliquait-il, me vient d'une famille illustre et lointaine qui s'est écroulée ; « Chavat » veut dire en le patois du pays « tombé là-bas ».

— C'était du front à la ceinture un étrange personnage presque solennel, avec des cheveux tels qu'on les imagine au chef d'Isaïe, un visage calamiteux et robuste, et sur la poitrine le tatouage exhibé d'un crucifix. Mais de la ceinture aux pieds, il se terminait dérisoire en jambes tortes, exécration nabot. Son vêtement, qu'il ne quitta pendant des dizaines d'années, était fait d'étoffe paysanne et inusable, sans couleur, gondolée et raidie à l'empreinte de son corps. La rumeur des servantes lui attribuait la mort de sa femme et de son fils trouvé étranglé dans le torrent. Mais il ne fut inquiété jamais. Il se plaisait à cette attitude de moine laïque, s'assimilait à ce Melchisedeck indécis et formidable, traversant l'époque patriarcale, sans père, sans mère, sans épouse, sans fils. S'il tua les siens, ce ne fut à vrai dire que pour aggraver l'ombre autour de sa personne, pour se magnifier de mystère. Ainsi, il s'aimantait de plus d'ascendant sur la région qui allait en pèlerinage le consulter. Par malheur la libre pensée infecta Tullins, on railla l'oracle, on manqua laisser mourir de faim le prophète. Ses sermons confus, ses prédictions apocalyptiques induites d'événements saugrenus et parfois scatologiques ne furent plus récompensés de l'indispensable victuaille. Alors Chavat raccommoda des plats pour une assiette de soupe. Le peintre Blache, dont je tiens ces détails, a fixé la physionomie insolite de ce mendiant, écouté des humbles, conspué par les bourgeois. Il me raconta que jamais Chavat ne manquait la messe du dimanche. Il est vrai que, pareil à l'ancien sorcier, ce

n'était pas un pratiquant¹ ; il ne se confessa à personne, nul ne le vit communier ; mais il aimait rendre un étrange hommage à l'Église. Ses sabots claquaient en ironiques gifles d'une main de bois sur les dalles ; il traversait tous les rangs distraits des fidèles et s'installait non sans une humble arrogance à la table de communion ; malicieux se plaisait-il à une comédie hypocrite ? Au fond, il ne cherchait peut-être, à l'instar de certains adeptes dévoyés, qu'à résorber l'attention des badauds.

Quel sentiment il avait du décorum dans l'ignoble ! un beau jour, il brûla le plancher du premier étage en sa mesure, prétendant qu'il fallait vivre sur la terre, immédiatement : « Celui qui est abaissé sera seul élevé, » répétait-il. Son rez-de-chaussée volontaire lui faisait-il espérer l'exaltation des suprêmes étages du ciel ? Il avait fini par coucher dans une caisse en forme de cercueil, à même la boue et les ordures. Ce qui ne l'empêchait pas de se croire un « type » exceptionnel. « Mille visages ; mille indifférents, s'écriait-il encore ; moi j'ai le visage de Chavat ! » On le trouva mort un soir dans son lit de bête, et on l'enterra avec ses guenilles, avec ses instruments, comme un fauve dans sa fourrure, comme un guerrier celtique à côté de ses armes.

¹ En Bretagne, les sorciers modernes racontent que, s'ils vont à la messe, ils perdent leur pouvoir.

CHAPITRE IV

LE MAGE

Il y a eu et il y a des sorcières, il n'a pas encore existé de « magesse ». Hypathie n'était qu'une philosophe, Sémiramis une reine somptueuse et chimérique, Hélène une courtisane en extase, les druidesses de l'île de Sein restent obscures¹, la reine de Saba recule dans la légende. Le collège des initiées de Pythagore ne nous a laissé aucun célèbre nom. Les cloîtres ont produit des saintes éblouissantes de vertus et de miracles, mais nulle, même sainte Thérèse, ne fut la Beauté sereine, la Science et la Force unies. Les plus hautes tirent leur attrait et leur gloire d'avoir été défaillantes. Si elles allèrent à Dieu, ce n'est pas tant d'un mouvement libre, conscient et personnel que par un impulsif élan. La femme parfaite et omnipotente gît dans l'avenir, inéclose ; mais cet avenir lui appartient de par cette raison, qu'ayant souffert et étant dédaignée, elle amassa de quoi devenir victorieuse, que l'ostracisme du passé, les luttes du présent lui tissent un nimbe de sang et de flamme. Regardez à l'Orient du monde le

¹ M. Barth nie qu'il en exista jamais.

cortège des déesses et des saintes, annonciatrices de la Future Reine, de la Mystique Colombe, entrevue par Guillaume Postel¹.

Mais a-t-il même existé des mages ?

Atroce et sublime destinée s'il en fut ! Le mage est seul.

Je sais bien que la sorcière est fugitive, que le sorcier est maudit ; mais ils aiment la nature, ils communient avec l'universel soupir. La terre, sinon les hommes, leur est fraternelle, maternelle. Ils sont des parias, jamais des exilés ; ils ont de quoi reposer leur tête, sinon leur cœur, ils ont où dormir, sinon où aimer ; que dis-je ? ils aiment. Un esprit diabolique, mais tendre parfois, les berce au creux de son inconscience. Ils s'anéantissent, donc ils ne méconnaissent pas toute joie. Le Mage, lui, est seul vraiment ; à la fois surhumain et inhumain, infortuné et inaccessible, sans épouse, sans volupté, sans faiblesse. Il est : des yeux veufs d'émotion et de sommeil, une bouche vide de sourire, — une main et un front surtout.

« Eris sicut Deus, » lui a-t-il été dit, et le voilà plus pitoyable que le mendiant des routes.

Le Mage n'aime pas, parce qu'il est immortel. « Chaque fois que tu aimes, tu meurs d'autant, » prononce le Maître Janus de Villiers². Et ce mot redoutable est exact. L'homme qui se marie à la vie, qui baise des lèvres amères et suaves, qui se propage en des fils, qui s'attache à la mouvante vague des jours, n'a-t-il pas renoncé à l'immortalité ? Il se disperse, celui qui ne s'exile pas de tout. Vous avez incliné de pitié votre tête, lourde de pensées éternelles, vers

¹ • *Les Merveilleuses victoires des femmes.* •

² *Axel.* (Le Monde occulte.)

l'éphémère humanité? Vous êtes voué à la mort. Le cri du désir, le sanglot de la miséricorde, le geste de la consolation vous perdent à jamais. Ah! si le pilier du Temple, ému de l'agenouillement des fidèles, veut imiter leur adoration, il chancelle, s'écroule et tout l'édifice dans sa chute le suit.

I

L'APPARTEMENT ET L'ÂME DU MAGE

Une planche de Kunrath¹ théosophe et médecin nous initie à l'intérieur du bon Mage; c'est une salle haute et sans ornement, aux austères boiseries. A droite le fourneau d'alchimie avec les bocalux renfermant les substances idoines au grand œuvre; les deux colonnes qui soutiennent le manteau de cette occulte cheminée s'appellent l'une : *ratio*, l'autre *experientia*. N'est-ce pas déjà formulées les deux lois de la science moderne: expérience et induction? Tout près une fontaine, car pour l'opération mystérieuse le corps doit être aussi pur que l'âme. A gauche l'autel des opérations avec les pantacles et le livre, sous une tente à peine entr'ouverte laissant voir le Mage vêtu de sa blanche soutane à genoux sur un coussin, les bras écartés et levés pour la dure amplexion mystique; une sorte de veilleuse pend au baldaquin orné d'une croix; et sur l'étoffe on lit « Ne parle pas de Dieu sans lumière. » Sous l'autel, une tête de mort est presque cachée par les plis retombés de la nappe. « Apprends à bien mourir, » dit-elle. Non loin de là

¹ *Amphitheatrum sapientiarum.*

un encensoir fume sa prière symbolique, car « la prière est de tous les sacrifices le plus délectable au Seigneur ». Au milieu, une table révèle le miroir magique (la loupe, peut-être), la balance, le couteau, l'encrier, la plume, des gobelets et les minuscules outils des bijoutiers et des naturalistes; des instruments de musique s'étalent, unique et utile distraction; une cithare, une lyre, un violon, une mandoline; de la musique s'éparpille, cette sainte musique qui, selon le maître de céans et le roi Saül, fait fuir la tristesse et par cela même les esprits du mal; car « l'esprit de Jéovah souffle favorable dans le cœur rempli d'une pieuse joie ».

Des sentences hébraïques et latines sacrent monastiquement les meubles de ce laboratoire mystique; une des poutres du plafond s'écrie : « Sans le souffle divin nul n'est grand. » Le mur conseille de n'agir « ni timidement, ni témérairement ». Le laboratoire raconte en sa réticence alchimique : « Celui qui recommence ses essais avec patience réussit quelquefois ». Sur la tente de l'oratoire une fière devise explique le rôle humain de la Providence. rôle envié du mage, qui parfois pensa l'endosser : « Heureux celui qui est des conseils de Jéovah. » Mais presque chaque ustensile est éloquent; le seau à charbon commande l'humilité, l'athanor la hâte lente, l'œuf philosophique la maturation. Tout au fond un lit bas, sous une tenture qui le sépare de la large salle, recommande la vigilance même lorsque l'heure d'éteindre la lampe et la pensée a sonné.

Le fauteuil unique témoigne de la solitude absolue, de l'absence des visites; aucun portrait, aucun tableau ne distraient par le souvenir d'un visage profane le méditatif exilé. Les fermoirs de livres inégaux s'accotent sur l'éta-

gère, entre la double rangée des fenêtres aux vitres carrelées. L'air ne semble pénétrer que par une circulaire ouverture, un œil vide près du plafond.

Rien d'impur ici, rien non plus de souriant. La femme est à jamais absente.

La femme ? Et que ferait-elle en cette maison de science et de volonté, où le recueillement est la première loi ? N'apporterait-elle pas en ce temple le tourbillon du monde ? La femme, écrit Kunrath, commentant le désenchanté Salomon, « elle a du miel dans la bouche et le sel arsenical dans le cœur ».

Le bon Mage m'a semblé un moine protestant, poussant le goût de la mortification et du silence jusqu'à abolir le monastère, au profit de la cellule ; le bon Mage est un moine sans compagnons.

Ne faut-il pas admirer et soupçonner ce détachement suprême des choses et des êtres ?

Certes, plus j'étudie ce plan d'une chambre spacieuse et sans extérieur frisson, plus je me rappelle le rêve de la jeunesse, la vie de labeur et de modestie, la création de soi-même par soi-même, avec le réconfort des bains d'eau pure pour le corps, et pour l'âme la secousse lénifiante des oraisons. J'avoue que rien ne me tenta plus que cet abandon cogitatif et cette paix inexprimable. Les rumeurs quelconques ne bourdonnent plus aux vitres trop hautes, et aucun visiteur n'interrompt la grâce dévote de la journée. Ah ! cher et doux Kunrath, aurais-tu trouvé la pierre philosophale, plus précieuse que la transmutatrice des métaux, celle qui fait de l'âme trouble, épaissie et noire, un lingot d'or immatériel ?

Mais cette paix, longtemps cherchée, Kunrath ne sut l'extraire de son « philosophique » alambic ; ce sacrifice universel accompli pour l'obtenir n'aboutit point.

En neuf pantacles, le docteur théosophe nous explique les mystères qu'il arracha du cœur des solitudes. Il serait long et peut-être inutile de mettre en phrases ces ésotériques géométries. Elles témoignent d'une psychologie illuminée, d'un décisif et imperturbable savoir. Celui qui a compris les neuf pantacles n'ignore plus rien de la magie ; mais en est-il plus joyeux ? Kunrath lui-même avoue que la tristesse est un péché. J'ai toujours été ardent et triste, plus proche du Lucifer qui sait et qui expie, lorsque je me suis longtemps penché sur ces planches où Dieu, la création et l'homme sont disséqués. Je crois qu'un peu de musique pieuse vaudrait mieux que ces infernales mathématiques ; et rien ne m'efface le souvenir gracieux de cette lyre sur la table de travail du cabinet alchimique ; elle est meilleure que le travail. D'ailleurs lorsque Kunrath se dévoile, nous assistons, sous l'eau morte de ce repos extérieur, à l'insurrection d'une flore douloureuse et presque néfaste. Étudiez la planche où le théosophe nous apparaît, tenant tête à ses ennemis, chez lui en son costume opératoire, en ville avec l'habit de gentilhomme. On sent qu'ils le hantent, que cet isolement est envahi par les larves de la guerre et de l'effroi. Cette fontaine de la sagesse, si jalousement défendue semble avec son « vin catholique » l'avoir enivré d'une hallucinatoire vésanie. Il y a du Callot et du Goya dans la figuration de ces douze adversaires, dont le principal c'est assurément le pape, appelé l'Antéchrist et qu'insuffle une chauve souris satanique, tandis que lui Kunrath attire vers

sa tête la colombe du Paraclet. Les haines, les calomnies, les railleries, les persécutions s'animent pour le mage; hors du monde, il évoque plus fortement le monde. Ils portent, ses ennemis, des chapeaux de prélats sur des têtes d'oiseaux de proie; leur cou est surmonté d'un visage d'âne, ils sont des fous à grelots, des éponges dégoûtantes de fiel, des langues multiples, tortes et ailées, des dards de flammes, des seringues, et sur eux plane leur grand maître Beelzebuth, préfet des démons. Les dédaigne-t-il tant que cela, le cénobite? Il est vrai qu'en costume opératoire il s'écrie : « Je priaïis pour eux afin qu'ils m'aimassent, eux me trahissaient, » mais sa pincette étrangle le serpent sous ses pieds, ou bien malignement le projette contre eux; sous un roc la grenouille de sorcellerie lève une tête obéissante, toute prête au maléfice... Ah, doux Kunrath, toi aussi tu sais frapper occultement, et derrière toi ton chien se traîne bon compagnon des tours magiques. Le scorpion se recourbe sous ton talon, alors que tu voyages; décidément tu n'es pas l'agneau des reconcements et des blancs sacrifices, et ton épée te décèle agresseur. D'ailleurs ne t'imagines-tu pas entendre Jéovah lui-même te conseiller : « Ne cède pas aux méchants, mais sois encore plus audacieux contre leur menace; je suis avec toi. » Que ta doctrine ressemble peu à celle du vrai prophète Tolstoï, sublime ainsi que Jésus offrant l'autre joue à l'insulte. « Ne résiste pas aux méchants, » a dit en notre siècle le divin Slave. Toi, Kunrath, tu ne résistes pas seulement, tu prendrais bien les devants!

Hélas! je crains trop que tu ne nous déçoives avec tes affirmations pacifiques, ou plutôt non, tu ne nous mens qu'à moitié; tu es bien le disciple du Jéovah, du demiurge

orageux et insociable ; car si j'étudie un peu plus loin ton portrait, à tes cheveux hérissés, à tes mains rétractiles, à tes yeux inquiets, à ta bouche froissée de dédain et d'épouvante, à l'acuité de tes joues, à ta devise : « Phi Diabolo ! » (on n'insulte que son plus victorieux ennemi), je reconnais le martyr de la manie des persécutions, le sage plus impatient et plus irrité qu'un amoureux, celui qui, ayant fait taire le bruit inutile des cités et le vague frémissement des campagnes, a réveillé en lui l'insolite clameur, les turbulences, les insanités du « moi ».

Auprès de toi, ton fidèle chien te garde ; tu sembles écouter des voix formidables et vengeresses, l'éloquence blasphématoire du vertige ; « Dieu me conduit, » dis-tu. Je ne sais, mais ta main tremble poussée par une force dont tu n'es guère le maître ; à la façon dont tu tiens ton calame, tu as exactement le geste que s'est accordé M. Stead, en l'an de grâce 1894, au seuil d'un des numéros de sa revue occultiste « le Borderland », M. Stead, journaliste tapageur, devenu médium auditif et écrivain.

Cependant, vieux Kunrath, tu as été le meilleur de tous, ayant paru dédaigner les prestiges trop ostensiblement évocatoires, t'étant restreint aux commentaires des livres sacrés, répudiant toute bibliothèque profane, ne t'asseyant que devant l'athanor, ne t'agenouillant que devant les noms divins, — et parfois pour te distraire, jouant de la très pure lyre !

Si je regarde tes frères, si j'ausculte la palpitation de leur vie, quelle tristesse n'en sort-il pas !

Ayant voulu devenir des dieux, trop souvent ils se défigurèrent en monstres.

« Nous ne sommes pas d'espèce humaine, s'écrient-ils, nous les fils des Anges; nous ne venons pas d'Adam, notre ancêtre est Samyasa, le chef de ces Enchanteurs qui ne se compromirent avec des femmes que pour apporter à cette



terre le bienfait immérité de notre apparition. Nous avons classé l'invisible et le visible avec Zoroastre; pareils à Moïse, nous voyons, face à face, Dieu; nous conversons avec les génies comme Salomon; pour nous le Dragon veille sur la Toison d'or; notre rythme édifie les cités intérieures et notre charme orphéen endort les tigres et adoucit les lionnes; nous savons tout comme Hermès, nous avons pour chaque énigme la subtilité d'Œdipe; les miracles de Simon sont le jeu de notre repos; nous triomphons de la mort comme Apollonius de Tyane; Prométhées impunis, nous ravissons le feu du ciel; à l'exemple d'Elie, nous ne mourrons pas. »

Orgueil, péché père de tous les péchés, tu adombres l'auréole des mages.

Approchez-vous de ces hiératiques discoureurs, bravez l'épaisse muraille d'encens et de soufre, dont ils se protègent et qui les enivre ; secouez l'oripeau de chacun, voyez la chair nue, touchez la plaie.

Le plus hautain d'entre eux, Julien, meurt en blasphémant sa destinée, en avouant sa déroute, lui l'intelligence exaltée devant le Galiléen, le dieu du cœur. Les autres n'arrivent pas à la popularité ; ils sont liés d'ombre. Gilles de Rais étonna le monde de sa folie de massacres. L'alchimiste Flamel fut un usurier. Trithème s'enténébra dans des pantacles et de chimériques algèbres. Cornélius Agrippa, sceptique et vénal, finit par écrire un livre d'ironie suprême sur la vanité des sciences. Paracelse, le plus fougueux, le plus génial, vécut dans l'ivrognerie et la débauche ; et sur lui savant prodigieux pèse, irréparable, le discrédit de l'empoisonneur et du charlatan, pour son style emphatique et ses trop hâtives découvertes. Les anciens Rose-Croix mystifient en vaticinant. Cardan et Lavater se tuent. Cagliostro laisse une réputation d'escamoteur et de proxénète. Le comte de Saint-Germain ne fut jamais pris au sérieux. Cazotte ne toucha aux grands secrets que pour en mourir.

Deux s'efforcèrent plus loyalement vers la piété et la sagesse ; en vain ils rompirent avec la vanité artificieuse des prétendus adeptes, le sort redoutable les enveloppa.

Je veux parler de Raymond Lulle et de Jean Dee.

II

RAYMOND LULLE ET JEAN DEE

Raymond Lulle le docteur illuminé, le poète, l'alchimiste, le martyr. C'était un amoureux aussi, un amoureux d'un unique amour; il fut sauvé d'une réputation équivoque devant la postérité par ce rayon de la femme dans sa vie. Mais il n'eut que les plus douloureux triomphes, ne connut de la couronne que les épines.

Né à Gênes, il y avait, jeune homme, la réputation d'un séducteur. Ayant rencontré dans la rue la belle Ambrosia, il ne sut pas retenir sa fougue et son cheval, pénétra à sa suite dans l'église. Puis il pourchassa d'intrigues et de sonnets sa nouvelle passion. Ambrosia appela chez elle enfin le bouillant cavalier. Et tandis que celui-ci songeait au triomphe tout proche, elle dégrafa son corsage et lui montra sa poitrine... un des seins totalement rongé par un cancer faisait un trou.

« C'est à ce corps misérable, flétri et de si brève durée, lui dit-elle, que vous voulez consacrer votre jeunesse et votre esprit. Dieu seul mérite un tel amour. »

Raymond en cette noble épreuve trouva sa rédemption et Ambrosia fit du chevalier dissipé un savant, un saint et un adepte.

La légende raconte que Jésus-Christ lui apparut dans la nuit, qu'il donna tous ses biens aux pauvres et qu'il se voua désormais à la propagande du catholicisme contre le mahométisme envahisseur. Il y dépensa une incomparable

activité. Jamais existence ne fut plus traversée de menaces de mort; cependant cette existence fut longue et hérissée de missions. Raymond Lulle échappe à tout. Les rois cherchent à le retenir, car il pourrait, en quelques jours, lui qui détient le secret de la pierre philosophale, remplir leurs coffres d'or. Les Africains, irrités contre l'adversaire de leur prophète Mahomet, l'ensevelissent sous les pierres et les coups; Raymond Lulle ne peut retenir la mort; c'est un des voyageurs les plus infatigables et jamais depuis les premiers apôtres, un cœur aussi vaillant, aussi inlassable, n'a combattu. Mais le pape le méprise, son pays le renie, l'Angleterre le poursuit, les Génois après sa mort cherchent à l'exploiter, à le vendre, morceau par morceau, les reliques atteignant à cette époque un prix considérable; et ce pauvre éternel qui avait cherché la mort pendant plus de quatre-vingts ans ne trouva toujours que la vie, cette néfaste vie, comme un immérité châtement. Quand il mourut, il dut sur son vaisseau-sépulcre songer à l'énormité de ses efforts, à la multitude de ses livres, à la désorientation de sa vie, qui n'aboutissaient à cause de l'occultisme qu'à une réputation incomplète et au reniement de tous ceux qu'il avait aimés et défendus plus que lui-même, entre autres le pape et le roi.

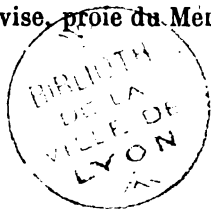
Bien autre mésaventure advint à Jean Dee, cœur naïf et ardent, bon souffleur¹. Il eût certes mené une vie honorable et honorée, s'il n'avait rencontré un aventurier, au pseudonyme de Kelley, qui avait eu les oreilles coupées pour faux. Désormais l'existence du sage est empoisonnée. L'infatuation mystique le détraque, il se croit le corres-

¹ *Vita Johannis Dee*. Londres, 1707.

pondant et le familier des Anges et de Jésus-Christ; il veut morigéner les rois, fonder une religion. Vie d'illusions tout illuminée et ravagée. La populace pille la demeure de celui qu'elle prend pour un sorcier malfaisant, les rois lui donnent la chasse, il est persécuté même par ses anges lui ordonnant de brûler les livres qu'ils lui dictèrent et qu'il imagine très précieux. Ce cœur droit s'incurve dans l'hérésie la plus abjecte. Kelley et sa femme, Jean Dee et son épouse reçoivent de leurs mystiques amis des communications impérieuses, exigeant entre ces deux couples les promiscuités sexuelles. Jean Dee a beau protester, il finit par céder, s'avilit à un libertinage révoltant. La cause de tout ce mal, c'est le cristal magique, apporté par un Ange, qui délicatement passa par la fenêtre pour faire ce beau don. Le cristal magique est le réceptacle des esprits; ils y apparaissent, ils y parlent, ils s'y jouent de la bonne foi de Jean Dee, lequel, trompé sans cesse, mais entêté de merveilleux, n'est même pas converti à la raison par la vieillesse et par la mort.

Ce qui perd le mauvais Mage, le renonciateur de la femme, c'est le vertige où il plonge, parmi les mirages de l'astral. Le sorcier lui du moins s'adresse à des divinités sûres quoique basses, à des forces sensuelles, mais qui ne trompent qu'à moitié, étant naturelles. Le mauvais Mage s'adresse au vide, il se lie avec le pâle reflet de son ostentation, l'hallucinatoire frère qui le perd. Son intellectualité, dédaigneuse de l'amour et de la vie, ne se nourrit pas des fluides terrestres, et les célestes ne le baignent plus, car il a trop éteint son cœur. Il est desséché et autonome, il prie avec colère et reproche, s'exile

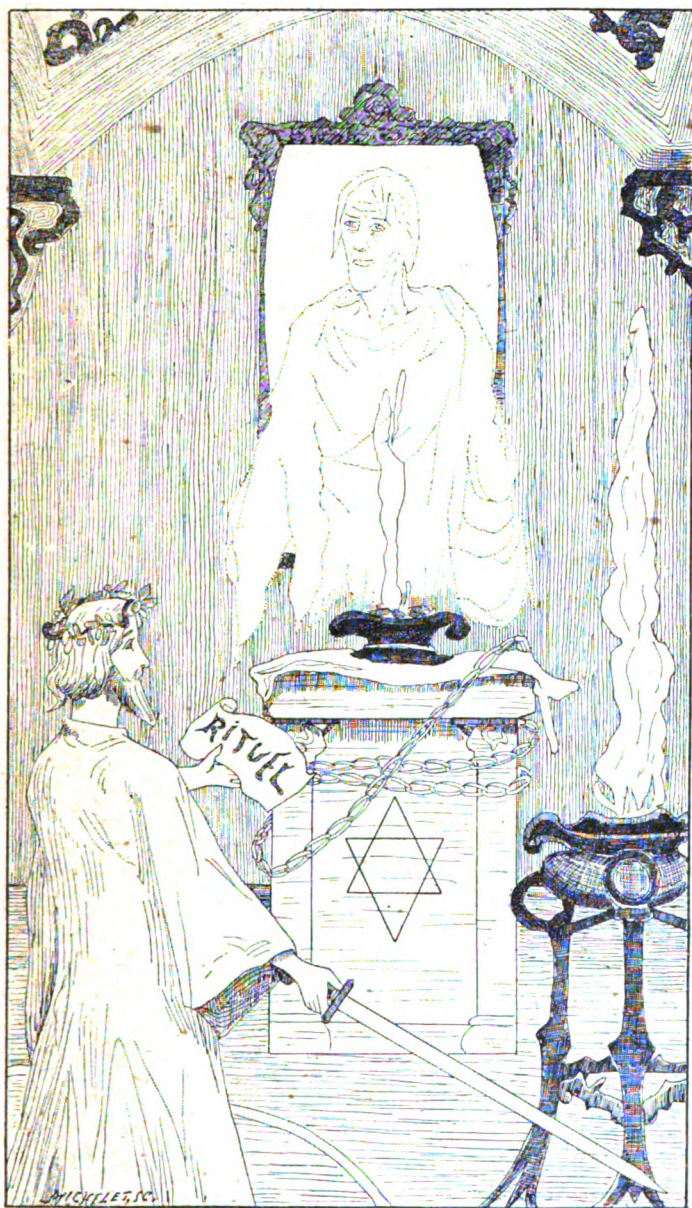
avec fureur. Il repousse les révélations de l'humilité, les seules qui soient véridiques. Peu à peu, il se filie à l'Antéchrist, devient un membre de l'Église maudite, s'use et se ronge, se divise, proie du Mensonge et du Néant.



CHAPITRE V

LES ÉVOCATIONS FANTASTIQUES DES MAGES

Pour se conformer à l'impitoyable orthodoxie, il faut appeler l'évocation dans les cercles, même avec la pompe sacerdotale, quand elle a lieu hors du temple, — l'évocation de l'anonyme esprit qui n'est pas Dieu. Cet esprit, Moïse le condamna et les théologiens l'appellent le souffle de Satan, le Diable ; car Jésus le refoula dans les porcs et Agrippa, l'ayant adoré, le maudit ensuite comme fauteur de prestiges et d'hérésies. Pas d'autre esprit — aux yeux du catholicisme par exemple — que l'esprit de Jésus-Christ descendant dans l'hostie et s'y revêtant d'une nature de chair. Eliphas Levi lui-même l'entend ainsi et frappe d'anathème, sans même l'examiner, le spiritisme. Tout le reste est douteux, méfié ; Jeanne d'Arc, même avec ses voix qui la conduisirent à libérer la France, restera longtemps expectante devant l'auréole accordée à d'autres saintes moins retentissantes, moins éclatantes de miracles. Le miracle, hors de la maison des prêtres, ne semble pas bon aux prêtres ; œuvre de Satan, toute œuvre hors du sanctuaire. Le spiritisme



L'ÉVOCATION DES ESPRITS

devient pour l'Église la plus pernicieuse hérésie, quand même les manifestations en seraient bienfaisantes, surtout dans ce cas ; la conscience humaine, grâce à ces directeurs nouveaux, insaisissables et d'autant plus influents, échappe aux dogmes, se rit des hiérarchies ecclésiastiques, ne veut plus recevoir d'ordre que directement de l'Au-delà.

La magie, elle, exaltation de l'homme, sa glorification aux dépens du visible et de l'invisible, rentre pour des yeux théologiques ou scientifiques dans le casier poudreux des superstitions ; mais elle chatoie des découvertes nouvelles et futures : le magnétisme, l'hypnotisme, la télépathie dorment en elle ; de plus, à l'homme, sombrant volontiers en l'idolâtrie grossière, peur ou adoration des phénomènes naturels et de cette objectivité sans cesse opposée à ses efforts, elle a fait comprendre cette vérité révolutionnaire : l'infini s'approfondit plus en soi que hors de soi, Dieu est moins le père au delà des sept cieux, que la voix silencieuse, la force irrésistible en deçà des sept cycles de l'âme ; le mystère rugit en l'homme avant que de rutiler dans l'univers. Celui qui sait les lois de son être connaît la terre, l'éther et les étoiles.

Platon, Kant, Hegel, Renan lui-même, — ô paradoxe des Providences ! — popularisèrent la pensée des mages ; et toute cette médiocre jeunesse moderne qui blague le mysticisme transcendantal ne vit, parasite aveugle, que sur ce banquet du « moi » triomphant, servi par Zoroastre, Apollonius, Paracelse, Eliphas Levi à son indigence d'orientation et de méthode.

I

LE MAGE ET LE CHRIST ...

Le mage a refusé, malgré ses accommodements et ses respects, la doctrine du Christ.

Il s'enferme dans le cercle, symbole de son isolement, de son orgueil, de sa sélection, pour se concentrer et vaincre comme du fond de la citadelle visible de son égoïste moi. Sa main serre le glaive de la conquête et de la révolte. Sa baguette c'est le sceptre des vieux pharaons, le serpent rigide et haut, volonté divinisée commandant au serpent souple et rampant, la faible et serve âme des hommes ; son couteau légitime l'immolation du plus faible ; sa robe le rehausse hiératiquement hors de son sexe, en la similitude des premières déesses. Et dans ses rituels il lit les confidences de son seul chef et ami, le dieu cruel des armées, des abîmes, des montagnes, le Dieu-Force qui, lui confiant ses noms vénérables et incompréhensibles, lui a transmis sa propre puissance sur les âmes et les éléments.

Nul n'a fait assez remarquer que Salomon est le père des magiciens ; ils semblent bien moins se soucier des prêtres de Khaldée ou d'Égypte, des Brahmes ; ils ne reconnaissent comme autorité indiscutable dans le champ pratique que ce roi despotique, amoureux effrénément, avide de domination dans les trois mondes et architecte de ses rêves ; — ne fit-il pas construire par les esprits ce temple duquel, même renversé, toute initiation même infernale se réclame ? Selon les légendes, il parvint par une tension de ses facultés à se passer de Dieu, à être Dieu — ou mieux le

Diable; car on sait qu'il finit dans la folie de la luxure et de l'ambition.

De pauvres copies d'obscurs manuels opératifs se pavant de la signature de Salomon; ce sont toujours ses *Clavicules*, confiés à ce fils symbolique Roboam qui est toute la tradition du mage solitaire, et contre les Églises révolté.

Les livrets, surtout les plus anciens, ceux venus d'Allemagne, l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal charment par de nettes et intelligentes révélations. Le dogme et le rituel d'Eliphas Levi en sortent de pied en cap avec leur bric-à-brac captieux et terrifiant. Pour moi, plus modeste j'ai laissé à la magie en quelque sorte religieuse son développement dans l'Appendice de cet ouvrage avec le quatrième livre d'Agrippa, jamais traduit, que j'ai annoté. Il faut reconnaître à ces rites une beauté, une pompe cérémonielle qui ne se retrouvent dans aucun grimoire campagnard, que les procès de sorcellerie, distillant leurs sacrilèges crottes, ne traduisirent jamais. Oui, on devine une tradition originaire de Khaldée ou d'Égypte, — d'où vous voudrez — des deux pays, je crois, — de l'Inde, peut-être. Déloyalement soumise aux dramatiques ampleurs des psaumes, au sourd tonnerre de Moïse sous le nuage desséché de son texte, marquée par ce Salomon d'une irréparable ostentation, elle se laisse conquérir à contre-cœur par Jésus, discret magicien, aux incantations douces, sans cesse trahies en les évangiles, malgré l'ignorance du scribe (Jésus est même un magicien terrible et rebelle selon le Talmud et quelques Évangiles apocryphes). Cette tradition voulut, à travers l'évolution culturelle, concilier rituelle-

ment l'Enfer et le Ciel dans l'homme réhabilité par un sacerdoce hautain. Certes, il ne faut point crier trop haut, trop vite ; Zoroastre ne s'est pas livré à Jésus. Les commentateurs sémites ou grecs de la Kabbale ne s'engloutirent pas en la doctrine si limpide et si profonde du pur Maître conçue à la fois pour les gens du monde et les cloîtres, les gens pressés pour le salut ou pour le plaisir. Cette morale, qui méprise certes les pharisaïques gestes, résiste au Kabbaliste et au Magicien. Erudits méthodiques ceux-ci, scrupuleux, exégètes sceptiques peut-être, mais minutieux, clercs enchaînés à la lettre, appliqués à sertir les textes comme un jardinier enjolive un parterre, les replantant, y greffant une subtilité troublante, — toute la science humaine corrompant, de sa factice splendeur, la nudité de Dieu !

Il y a chez tous ces kabbalistes, depuis la dispersion surtout, une préoccupation exagérée de Satan. Méfiez-vous de l'homme qui compte sur le Diable : c'est un imprudent ou un perfide de s'être allié avec le plus notoirement faux des amis. Celui qui s'étaie à la tentation y penche déjà. Impitoyable loi : l'Église autoritaire accapare les Anges ; que faire ? Les nabis se rattrapent sur les Démones. Parbleu ! ils les dédaignent, les consultent en des conjurations, qui ressemblent à des exorcismes, mais ce sont de caressantes enjôlées que ces bourrades. Satan comprend : il ne déteste pas qu'on le bâtonne, il sait que chaque coup qu'il reçoit se répercute en son flagellateur ; il compte sur les blessures et les sévices — comme Jésus sur sa croix — pour conquérir ses bourreaux.

Autre détail immense : Satan est théologien, sophiste limeur de cas de conscience ; il ergote, plus janséniste,

plus difficile, plus tâtillon que le saint, qui, lui, va droit à Dieu, sans ratiociner, par son cœur pur. Que vois-je dans la Clavicule, dans « la sacrée Magie » ? l'attention superstitieuse accordée à toutes cérémonies. Rien n'est assez intègre, assez blanc, assez purifié ; cet art je le devine si impeccable, qu'il échappe à une humanité saine, exige une ingéniosité de sophiste, une subtilité d'hérésiarque.

II

LE COCHON DE JACOBUS

On a tellement ressassé en de niaises compilations les pompes et les discours de ces livres, qu'il fait plaisir de relater le truc de l'un d'entre eux ; l'auteur, Jacobus Derson ne manque pas de quelque originalité. Christianisant la clavicule rabbinique, le bonhomme prend un livre de taffetas neuf, le parfume à jeun pendant trois jours avant le soleil levé, commence son opération la nuit du vendredi au samedi, jette sur du charbon neuf l'encens mâle et la verveine en poudre.

L'emplacement de l'évocation n'a reçu neuf jours auparavant nulle visite, et neuf jours après il sera vide encore.

En traçant le triple cercle, Derson prononce : « *Et porta Inferi non prævalebunt eo, Jésus, Maria, Joseph, per virtutem quam communicasti, quæ pervenit usque ad me*¹. »

Jacobus opère par le porc, dédaignant le crapaud, serpent et autre reptile, instrument de païen. Le bon porc lui

¹ « Et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas sur ce cercle, Jésus, Marie, Joseph, par la vertu que tu lui as communiqué et qui est arrivée jusqu'à moi. » Toujours cette même idée d'un sacerdoce héréditaire.

est chrétien. Le Christ qui réhabilita l'âne en l'enfourchant, donne au cochon une allure diverse, mais pompeuse aussi, en fait le coursier de Satan.

Donc le groin ennuyé est repoussé par le magicien sur les flammes du parfum. Le groin grogne, mais l'homme de s'écrier : « *Non clamabunt in gutture suo*¹. » Et l'animal se tait. Excellent essai. Satan obéit à la voix et à l'œil. Comment éteindre respectueusement ce brasier épouvanté du démon ? Jacobus s'empifre d'eau bénite puis vomit sur les charbons, jusqu'à ce qu'ils crépitent, s'éteignent.

Puis, tirant par une corde l'animal penaud, il le promène autour du cercle, annonçant : « Je te maudis, réceptacle de l'esprit immonde, tu as vécu, tu vis, tu vivras de l'orgueil qui t'a perdu ; je te conjure, esprit, par les verbes divins dont Jésus se servit pour envoyer les démons dans les porcs afin que tu entres dans ce corps. Elohim † Michael † Tetron † Tau † Sahomma hoc †. »

Diable ! après cette conjuration trois fois répétée, qui sait si, à l'exemple de ses devanciers, la bête effarée ne va pas se précipiter dans la mer ou du moins en quelque voisine mare ? En tout cas il grogne fort, agité par l'occulte force. Attrape : et Derson jette au cochon une étoile. (Voir plus loin le chapitre de *l'Exorcisme*.) Pour plus de sûreté le tabernacle de l'Impur est solidement attaché dans l'enceinte la plus extérieure des trois cercles. Deux cierges bénits s'asseyent en l'enceinte intermédiaire et Derson, protégé dans le triangle central, s'évertue, éjacule des exorcismes, implore les Anges, les saints, le grand Saday, le doux Emmanuel, plume en main, notant dans le livre de

¹ « Ils ne crieront pas dans son gosier. »

taffetas neuf sa prière comminatoire, à trois reprises... Enfin au grand nom de Sehemhemaphoras, du sel de sapience ayant été semé autour de lui et le cochon (attrape encore !) ayant reçu un joli coup d'épée, — le génie le plus puissant et le plus voisin du lieu apparaît, prêt à servir, et dit se nommer : « Maldeschats ¹. »

Derson obtempère :

« Je te lie pour trois cents années et te donne ce porc.

— Trois cents ! jamais, c'est trop long, répond l'esprit : et tu ne vivras certes pas trois siècles, niquedouille.

— Je ne suis pas égoïste, je veux que tu serves mes descendants. Et puis, tu n'as rien à dire, je t'inscris sur mon livre de taffetas neuf pour trois cents années. Tiens, signe. »

Mais Derson raconte qu'il fut roulé par ce malin génie ; quand Maldeschats lui rendit le livre orné de sa griffe, un zéro manquait comme par miracle ; au lieu de 300, il n'y avait plus que 30... Fiez-vous au diable, bonnes gens !

III

ÉVOCATION PAR L'ÉPÉE QUI A TUÉ

Tant de familiarité avec les laquais escamoteurs de l'invisible n'est pas faite pour déplaire à notre scepticisme que générerait l'irréprochabilité de tels esprits.

Un manuel plus pratique encore, c'est « l'instruction pour la préparation de l'épée qui a tué ² ».

¹ Synonyme sans doute de luxure, colère, hypocrisie, dol, perfide souplesse.

² A la Bibliothèque de l'Arsenal, comme l'histoire du bon Jacobus.

Ayez une chambre à vous et une épée qui ait été mortelle. Faites avec la pointe un grand cercle et une croix au milieu d'un bout à l'autre du cercle en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Plantez au milieu de la croix l'épée nue ferme et droite. Un petit cierge changé chaque jour brûlera neuf fois vingt-quatre heures. Dites votre prière le matin à jeun avant le soleil levant. Ne parlez à personne même pour répondre. Le neuvième jour laissez la fenêtre ouverte.

Ayant prononcé trente *Pater*, trente *Ave*, trente *Credo*, les psaumes : *Laudate Dominum* et *Cum invocarem*, à genoux, dans le cercle, sur une pierre, tête nue, la face tournée du côté de l'Orient, écrivez-vous :

« Je te prie, Seigneur Jésus-Christ, de vouloir bien m'accorder qu'en quelque lieu que soit l'âme ou l'esprit du corps que cette épée a percé et fait mourir, il vienne tout présentement sans délai et aucun bruit et m'apparaisse en forme humaine douce et belle pour m'obéir et faire mes volontés et qu'il me soit aussi soumis que vous l'avez été à votre père Eternel, — au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Pour congédier l'âme du défunt, après que lui auront été transmis les ordres, vous direz :

« Retourne en paix dans le lieu qui t'est destiné jusqu'à ce que je te rappelle. »

En entrant dans le cercle prononcez :

« Que la paix soit avec vous. »

En faisant le cercle, vous avez eu la précaution de dire :

« Je te fais, cercle, pour me garantir des mauvais esprits. »

N'oubliez pas le petit cadeau au départ de l'évoqué. Il varie selon les jours de la semaine. Le lundi vous lui jet-

terez un sou, le mardi une pierre, le mercredi un poil de chat, le jeudi un pain, le vendredi un pain bien brûlé, le samedi ce que vous voudrez, le dimanche un sifflet.

IV

LA GRANDE OPÉRATION DE LA CLAVICULE

Il faut noter que les psaumes jouent souvent et même à eux seuls un rôle important dans les opérations magiques ; la clavicule et les divers grimoires en font foi et particulièrement un livret des plus graves intitulé : *ANACHRIST ou langage des bons anges ou la manière d'avoir communication avec iceux par les ouvrages du prophète royal David qu'il fit pour le soulagement des enfants d'Israël lorsqu'ils étaient dans la captivité*¹.

L'éternel subterfuge toujours !

Mais elle est austère infiniment, grandiloque, grandiose, l'opération du Roboam avec sa cohorte de disciples, ses livres sacrés, ses aromes, ses déclamations. Vraiment le vertige de Jehovah doit prendre ces sacerdotes enragés de momeries, ces supplicateurs hébraïques, ces automagnétiseurs qui, trop à jeun, s'enivrent des noms sacrés comme de très vieux vins de flamme en des bouteilles philosophiques. Ils sont harnachés, sanglés, mitrés, chaussés, inextricablement vêtus de pantacles, et il faudra une certaine dose de patiente vésanie pour ne pas se perdre, même avec le fil de Salomon, dans la forêt menue et géante de

¹ Voir le IV^e Livre d'Agrippa, l'appendice et mes notes.

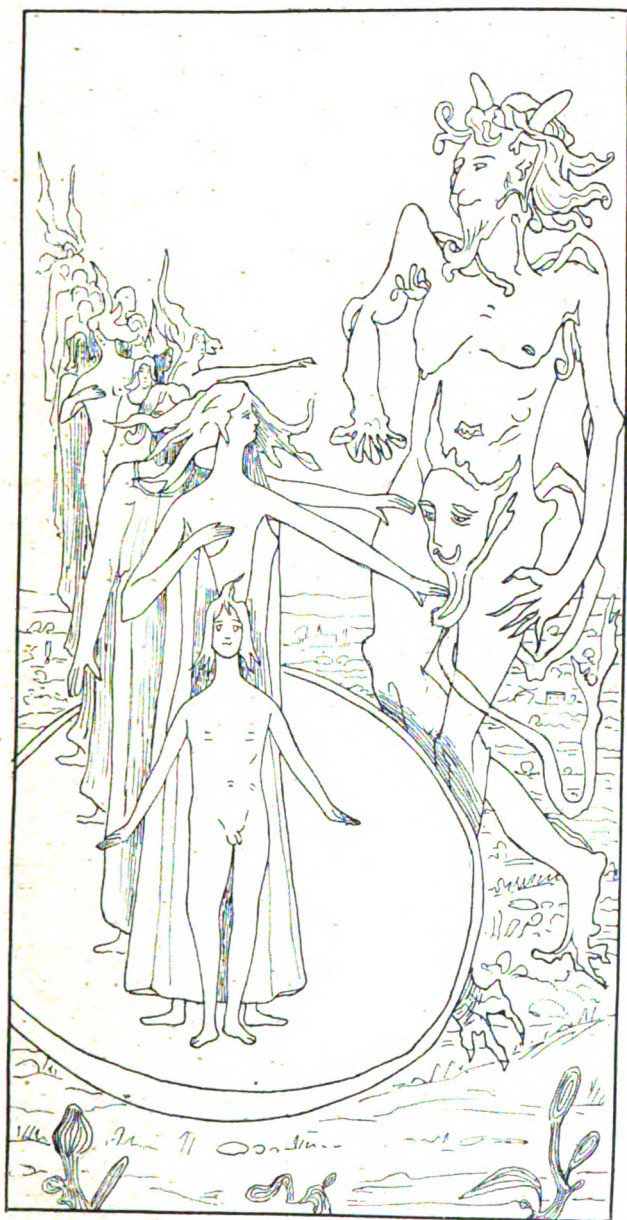
gestes, de paroles, de bains, d'exorcismes, d'odeurs, de processions, de consécérations¹; quel décor, quels rôles, quel bagage ! C'est une vraie caravane trainant en des boîtes, du bois d'aloès, des bibles, des encriers, des plumes, des glaives, des instruments de musique, des couteaux, des étoles, des goupillons, des anneaux, du charbon, des pots neufs et de grands cordages.

Je les vois, ces pèlerins en lente et mussitante théorie attifés comme de pieux histrions, se diriger à pas respectueux vers l'île sainte où s'accomplira le plus grand des mystères sinon le cauchemar du plus furieux orgueil, l'impération de l'homme sur l'enfer et sur le ciel !

Splendide folie, rêve forcené de solitaire se déroulant hors du cercle d'au moins neuf arpents. —

D'abord, tout est troublé, housculé, retourné, renversé. Les montagnes s'enlisent, geignantes, dans les sables ; et l'on ne voit plus que les derniers arbres des sommets se crispant vers le ciel, semblables aux bras d'un colosse qu'on enterrerait vif. Les villes à l'horizon s'enflamment ; de longues mèches de leur lèchent les nuages qui rougeoient comme le plafond d'une forge. La tribu des opérateurs chancelle d'épouvante, plie sous cette bourrasque d'air, de pluie et de feu. Mais la tentation se précise, à chacun personnelle. Le père et la mère, et les douces sœurs, et les frères turbulents sont entraînés autour de la ligne creusée par l'épée et ils s'entreteuent en une telle rage que les témoins déjà se croient éclaboussés de cervelle et de sang. Quoi ! leurs parents sont là devant eux à si peu

¹ Je n'invente rien ; tout cela, et la suite, se trouve dans les *Clavicules*, mais exprimé froidement, comme un procès-verbal. L'appendice narre de semblables faits. (Voir le IV^e Livre d'Agrippa.)



HOMMAGE RENDU A SATAN, DANS LE CERCLE
(Planche du Sabbat.)

de distance et ils ne les sauveraient pas ! Ils irrueraient hors de l'enceinte, si le Maître, impassible, ne les arrêta et, d'une parole divine, ne les reconfortait. Mais cette fois, comment échapperont-ils ? Des bêtes difformes ont jailli de la terre, scolopendres grossis jusqu'aux plus énormes pythons, dont les anneaux tracent autour du cercle sacré leurs cercles infinis. Le ciel lui-même s'épouvante, il se convulse, s'ouvre, prêt à vomir les trombes des derniers déluges, la tempête de mer et de feu où disparaîtra l'univers.

Calme devant cette fantastique fin du monde, le Maître bande les yeux de ses disciples qui périraient d'horreur.

Tout s'apaise enfin devant l'inflexible vouloir du thaumaturge. Des coursiers passent maintenant, rapides dans le vent, montés par des cavaliers verts qui agitent des lances. Ils poussent des cris d'alarme, éclaireurs d'une armée lointaine dont la rumeur assiege l'horizon. Des tambours alourdissent l'air de sonorités nombreuses, trouées par la lance aiguë et prolongée des trompettes. — Oh ! pourquoi à l'approche de ces magnifiques visites, l'insupportable trottement de rats autour du cercle ? — Maintenant succèdent des géants d'une merveilleuse beauté, droits sur des bosses de chameaux et nus comme des archanges ; ils crient aussi, mais d'une voix profonde, dominant trompettes et tambours :

« Voici venir le Roi des Rois, l'Empereur des Empereurs, l'allié du grand Salomon ! »

Le gros de l'armée approche avec à sa tête l'indéfectible Monarque, fleur-centaure, tiaré d'un casque dont l'aigrette noire remplissant le firmament, déploie l'oriflamme de la Terre et de la Nuit ! Qui pourra le définir, le comprendre,

le limiter, le saisir, le voir sous toutes ses faces, entièrement ? Tantôt on croirait un crocodile, debout, avec un visage d'homme, vêtu d'un lac jaune qui serait sorti de terre pour lui servir de vêtement ; tantôt un lion tenant un sceptre fait d'un arbre du Liban non taillé ; tantôt le soleil lui-même qui marche... Derrière lui, semblable à une forêt, à un troupeau, à une mer, la phalange infatigable, où toutes les armes — depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des temps — résonnent en chant de guerre ; colonne de bêtes rampantes, sautantes, volantes, nageantes, de monstres aussi de toutes les races, commandés par de nobles hommes aux épaules grandies de larges ailes.

« *Quo tenditis ?* » (où allez-vous ?) dit le Maître.

Alors le chef s'arrête ; il est redevenu la fleur-centaure, homme, animal, plante et roc, le symbole hallucinatoire du Dieu Pan et de la Création.

A la vue des pantacles, à la nouvelle déclamation conjuratoire (les noms divins de Jéovah et de Jésus s'y heurtent aux diaboliques appellations de Moloch ou de Melech, de Gog et de Magog), le grand Roi pose les genoux en terre et s'écrie :

« Depuis le temps de Salomon, aucun exorciste ne m'a aussi puissamment commandé. Tu dois être un de ses plus fervents disciples. J'ai senti à ton verbe passer sur mon courage la crainte d'un mal et puisqu'il est impossible de te résister, Moi et ma suite nous t'obéirons, affectueux... »

Lorsque le Maître achève la conversation suprême, où lui sont révélés tous les secrets, il donne l'ordre à chacun de retourner là d'où il vient (*Unus quisque ad suum locum*),

et ayant recommencé quelques minutes le chaos, il rétablit jusqu'à la conjuration suivante la sérénité des Créations¹.

V

HYPOCRISIE DU SATAN DES MAUVAIS MAGES

Jeu des Clavicules et des Enchiridions, jeu hypocrite à demi, sincère presque, de l'intellectuel qui croit enfermer dans des rites sûrs le monde le moins coercible, cataloguer les esprits, disposer de tel ou tel ange selon ses facultés, désigner chacun par son nom et lui fixer sa place. L'Homme centre du monde, maître du monde. Vieil espoir têtue. Je préfère appliquer à l'homme ce que Renan disait de Dieu; l'homme deviendra un jour ce qu'il rêve qu'il est; il ne l'est pas encore, il le sera certainement comme il l'est peut-être en son prototype idéal. Je vois toujours la planche de Kunrath²; l'Homme-Verbe au cœur de l'univers, cœur lui-même de l'univers, l'Homme-Dieu. Idée chrétienne au fond. Je l'adopte pour ce qu'elle signifie véritablement : l'homme régénéré est le plus beau rayon du monde, son intelligence, sa conscience et par cela même sa direction. Voilà comment les Mahatmas³, s'ils

¹ Benvenuto Cellini a raconté dans ses mémoires (*Vita di Benvenuto Cellini*, t. I, pp. 223 et suiv., Milan 1806), comment il évoqua les démons au Colisée avec un prêtre italien et deux de ses amis. La deuxième opération fut surtout remarquable, car il y fut prédit à l'aventureux artiste qu'il retrouverait sa belle Angelica à un mois de là; prédiction qui jour par jour fut accomplie.

² *Amphitheatrum sapientiæ*.

³ M^{me} Blavatsky se prétendait conseillée, guidée, animée, par des Maîtres dont la sagesse — conciliée sans doute avec les providences — régit les destinées de notre planète. Dans *Axel*, Villiers fait exprimer à Maître Janus une idée semblable. Le mage serait le roi occulte d'Ici-bas, qu'il dépasse et domine.

existent, gouvernent tout, du sommet de leurs montagnes, en ce Thibet de méditation et de miracle. Tel est le but, telle est la mission du vrai Mage. Mais s'imaginer qu'on va commander aux mauvaises forces, par une extraordinaire ambition, qu'on va se servir du mal, que, parce que l'on se dit mage, les démons vont se grouper autour de soi obéissants ! Vous répondez que les démons peuvent fort bien jouer ce rôle de domestiques, que Dieu sait ce qu'il fait, qu'il ne se laisse forcer ni conduire, étant le plus prudent, étant le plus fort. Le caprice humain n'a sur lui pas de prise, tandis que le diable... Je vous y prends ! Les anges ne vous suffisent donc pas, si vous êtes pur ! Si vous ne l'êtes, vous pouvez encore moins vous défendre contre la malice démoniaque ; le désordre au lieu de se plier à votre ordre, profitera de la mollesse de votre âme pour y ancrer sa dévoration. Le sorcier finit toujours étranglé par le Diable¹. Vieille histoire du docteur Faust, légende vraie, roman d'observation. Il faut passer, le glaive à la main, le mépris sur les lèvres, devant les larves et les démons.

Mais le Tentateur du vertige est malin comme ce singe qu'il apparaît souvent. A travers tous les grimoires, le Diable, devenu ermite, susurre : « Respecte Dieu, tu seras puissant sur moi. » N'est-ce pas vrai ? toutes les Ecritures en témoignent. Puis il continue : « Etant puissant sur moi, veuille bien t'adresser à moi pour tes petites réussites. Les Anges sont trop délicats pour certaines besognes, moi bon garçon, je me prête à tout. » Il s'introduit ainsi

¹ Voyez aussi dans *Là-Bas*, les évocateurs du Diable, bâtonnés par lui, et cela au grand désespoir et à la grand'pitié de Gille de Rais qui les appelle et qui les paie.

par la fissure de la porte, se faufile en le trou de la serrure, humble, rampant; puis, comme un laquais en qui trop on se fia, il devient insolent, se gonfle, grossit démesurément, remplit la maison, vous mène, vous bat... vous serre au collet, mortellement. Et l'on ne démasque la stratégie qu'après la déroute.

Jésus et Elie n'ont pas été servis dans le désert par les Démons, mais par les Anges. Jamais le prophète du Seigneur ne pactisa avec Satan.

Satan n'est pas le serviteur de l'homme, il est l'esclave des fatalités, qui, elles, sont, sans savoir, les brutes, soumises à Dieu. Satan est très loin du juste, Belial habite dans un repaire où le saint n'entre pas.

En feuilletant les plus surprenants des manuscrits de l'Arsenal¹, j'ai souri d'une ruse imprévue. Vraiment c'était drôle; Satan, niais d'ordinaire, avait cette fois beaucoup d'esprit. Il avait trouvé le moyen exquis de faire son truchement de l'Ange gardien. Le mage évoque son Ange, grâce à un petit enfant de six à sept ans qui priera avec lui, l'innocent, devant l'autel de son oratoire, drapé de soie blanche. La lumière, une lumière physique symbole et vêtement de la spirituelle, siège dans cette chambre discrète qui ressemble beaucoup à celle que décrit Agrippa². Un merveilleux phénomène semblable à ceux qu'obtiennent aujourd'hui les spirites confirme le stratagème cagot. Une tablette posée sur l'autel se

¹ La SACRÉE MAGIE que Dieu donna à Moïse, Aaron, David, Salomon et à d'autres grands patriarches et prophètes, qui enseigne la Vraie sagesse divine laissée par Abraham à Lamech son fils. Traduction de l'hébreu.

² Voir l'appendice.

mouille d'une rosée sacrée, sue d'intelligibles syllabes. L'Ange a parlé ; lui-même met en communication avec les démons, apprend comment on les agite, comment on s'en sert ; et pas de cercles, pas de cette vaine et superstitieuse astrologie, aucun pantacle, la magie blanche, messieurs, mesdames, rien que « la sacrée magie ! »

Avec cette méthode pas de danger, l'Ange gardien est là. Vous vous enchaînez grâce à lui quelques centaines d'esprits, la horde de Bélial, de Léviathan, qui s'emprisonnent en quelques carrés où des noms se déclinent. Les esprits disposent chacun d'un pouvoir, pas toujours très bien-faisant ; mais l'Ange gardien a bon dos, un dos si gros qu'on dirait la bosse du Diable. Il couvre tout.

Vous ne sauriez croire le dédain du juif, rédacteur de ce subtil grimoire, pour les magiciens moins hypocrites ¹, il fait mieux que de les condamner, il les plaint. Parbleu, il sait ce qui les attend, la question, le fagot, ou la honte d'une renonciation. Lui au contraire voit ses affaires bénies ; un jour il demanda à son Ange gardien 3,000 florins qui lui furent apportés aussitôt : je vous assure que le saint homme sut les faire fructifier, prêtant à l'un, à l'autre, usurier sans doute comme Nicolas Flamel ; il fait cadeau d'un esprit au roi de Hongrie ; un cadeau en vaut un autre. C'est dix florins chaque secret ; bien entendu ces dix florins sont distribuées à soixante-douze pauvres qui doivent, chacun, dire le psaume *Miserere mei* et un *De profundis*... Pour opérer, il suffit d'avoir moins de cinquante ans, et

¹ Ses voyages à travers l'Europe et l'Orient regorgent d'intérêt. A Constantinople il découvre, en un lieu nommé *Ephiba*, des personnages, qui, pour obtenir des visions extravagantes se servent de nombres, lesquels ont encore la propriété de faire tomber les fruits. Il a découvert aussi chez les Bohémiens l'onguent du départ au sabbat.

plus de vingt-cinq et de ne confier sa science qu'à trois amis.

Science qui, pour être *sacrée*, n'est pas moins hétérodoxe... témoin ce délicieux mot du maître de notre usurier, Abramelin, lequel s'écria, en lui transmettant la clef du mystère :

« Figure-toi que nous sommes si bons que notre secte est devenue insupportable non seulement aux humains, mais à Dieu lui-même ! »

Le bout de corne a percé.

Même dissimulation papelarde, chez nos modernes Roboams, fils de Salomon et neveux de cet Abramelin. Commis voyageurs ou pervers solitaires, ils se travestissent en bondieusards, chipent la confiance des naïfs, trafiquent, mentent, ambitieux médiocres, voués à l'éternel carnaval de singer les bons ouvriers de Dieu.

Je vois les curieux de notre temps se ruer vers l'Idole des anciens templiers, vers le Satan du moyen âge, vers l'Esprit de souffrance, de révolte, de science, vers l'esprit aussi de douceur altière et d'amour.

Qu'ils prennent garde, ceux-là pour qui j'écris, de confondre miséricorde avec lâcheté des nerfs, amour avec honneux libertinage, souffrance avec juste châtement, révolte avec exaltation de vils instincts, science avec superstition.

Il est dans la vie des heures perfides qu'il faut élucider de vaillance ; elles ressemblent à ces carrefours où sacrifiaient les nécromants d'Hécate ; diverses routes, différentes destinées y aboutissent et en partent ; les belles et les pires. L'éternel Hercule hésite en leur âme ; qu'ils choisissent l'héroïque vertu et non pas le vice aisé, la défail-

lance néfaste et captivante dans le vertige passif. Mais qu'ils fuient le troisième chemin, celui qu'adopte la banale plèbe, timide de toute aventure, aveugle devant la noblesse d'un effort personnel.

VI

LE VRAI MAGE, C'EST LE PROPHÈTE

Le premier je me suis efforcé d'extraire le Mage de sa gangue évocatoire et égoïste. Je l'ai vu non plus en lui-même mais hors de lui ; je l'ai rattaché à Jésus, au Bouddha, au premier Zoroastre, afin qu'il se dressât hors des superstitions aux pieds de l'autel. Il fallait le dépouiller de l'israélite appareil, de sa chaldéenne rouerie, des torves pratiques d'une sorcellerie pompeuse. Au grand jour, ce pauvre mage clignotait des yeux, faisait triste mine sous sa charlatanesque vêtue, dans son arsenal belliqueux d'opérette, bredouillant ses formules compliquées et barbares. Il le fallait mettre face à face avec la science et la vie, souriant des conjectures outrecuidantes de l'une, amoureux des profondeurs divines de l'autre. Il fallait le rajeunir, le styler, en faire un homme. Trop longtemps il fut hors de l'art, hors du monde, décrié. Je l'ai fait marcher parmi ses semblables, fort et simple, dur pour les puissants, bon et doux pour les pauvres de cœur, pour les désolés, réconcilié avec le dévouement ardent et souple des femmes. Je sais bien qu'il n'est pas possible de plier l'irascible orgueilleux au devoir universel. Nos modernes Salomons sont lamentables. Qui les accepterait sans rire ? qui, les ayant approchés, ne se repentit

d'avoir été dupe ? Ils appartiennent aux mages du passé frappés d'un ostracisme qu'ils méritèrent trop souvent.

Quelles luttas pour transformer le nécromant, l'envoûteur, le démonomane ! Eliphas Lévi le dernier maître magiste avait lassé les plus confiants lecteurs ; la génération mystificatrice issue de cet écrivain orageux et vide plein d'éclairs et d'inconséquences, admirable et quasi dément, cette génération pesait sur l'opinion, faisait croire à une boutique nouvelle de pharmacie interlope, à de falots et indigents professeurs d'une science de bric-à-brac et de raccroc. La vieille malédiction cernait de nouveau le mage. J'ai espéré la conjurer. Et le voici, le mage, tel le saint futur, éternel exemple, — Idéal. Il faut que le mage devienne prophète ou qu'il ne soit plus. S'il ne s'appuie pas sur la religion éternelle, si, rafraîchi aux ondes mystiques où il laissa sa crasse d'hérésiarque, il n'exerce pas sur ses frères le ministère laïque et divin qu'il revêtait, il tombe sous la loupe du folk lore, se dissout au laboratoire du chimiste, devient la risée de l'historien. Son salut c'est de devenir le prophète, d'utiliser les fers de l'antique persécution pour le glaive des combats intellectuels et des apostolats mystiques.

Alors il se hausse vraiment dans l'action providentielle, renouvelle ses révélations en les propageant, apporte en notre société déconfitte, lugubre, criarde et hébétée, une flamme fière, une révolution pacifique et consolante.

Et il n'est plus seul, ayant dans l'ombre à ses côtés la tribu des voyantes et des prophétesses, celles qui animent sa foi chancelante aux heures de dégoût, celles qui éclairent l'avenir empoissé par les colères de Satan.

Je l'ai vu poète, car le poète est le primitif initiateur,

celui que tous peuvent écouter sans contradiction, car le philosophe vexe, systématique, le savant choque, cynique et étroit, le politicien ne peut plus même être écouté et cru. Le poète chante, il s'adresse à l'âme impersonnelle, reculée, infaillible et une, il éveille l'instinct des femmes, il éclaire l'intuition du simple.

Lui seul peut en leur vraie langue dévoiler les dogmes éternels, que les cultes enfouirent sous le chaos de discordantes pratiques, que les prêtres défigurèrent, que les peuples suivirent avec une aveugle frénésie, ou lâchèrent avec un monstrueux et aussi aveugle dédain.

Il clora l'ère du Christ au tombeau pour annoncer l'époque du Christ dans les cieux.

Il sera le premier saint de gloire, alors que les autres saints furent des saints de douleur et d'obscurité.

Il réconcilie l'espoir et l'effort du monde avec la miséricorde et la justice de Dieu.

Il est celui qui cueille avec ses bras levés les étoiles du firmament parce qu'il s'est agenouillé sur la terre d'humiliation.

Etant pur il prie, étant simple il croit, étant savant et fort il lutte.

En vérité, il est celui dont Jésus a dit qu'il révélerait les arcanes que lui Jésus, à cause des temps, avait dû laisser cachés.

Il est l'homme du Saint-Esprit.

CHAPITRE VI

L'ÉVOCATION DU DIABLE

I

L'INITIATION DE SATAN

La parole prononcée est morte, la tentation prévue avortée ; Satan mis à nu, n'a plus qu'à fuir. — Celui qui écoutera et lira ce chapitre aura appris à ne plus craindre le ténébreux esprit des évocations.

.

Jeune homme, toi dont les sangs aux riches globules bouillonnent d'une convoitise d'au-delà, tu découvres la science qu'on t'offre caduque, ton avenir lié par d'obscures et vaines obligations. Tu ne crois plus ces lois qui firent tremblants tes ancêtres, tu étouffes en les temples de nos religions d'esclaves, et tu as cependant compris la nécessité d'un idéal moins abrutissant que le positivisme matériel prêché par de myopes professeurs.

Écoute, comme un véridique apologue, l'histoire de cette horrible initiation et crains de retrouver en toi-même, potentiel, tout cet enfer !

A l'époque dangereuse où tourbillonnent les désirs, où l'instinct, point encore assoupli par la volonté, se sert de l'intelligence pour s'assouvir mieux, où la religion amoindrie déjà par les doutes philosophiques laisse le champ libre aux superstitions, tu te penches, en des coins déserts de bibliothèque ; derrière les grilles et les cadenas, malgré le linceul des poussières, tu les ouvres et tu les feuillettes et tu les médites ces livres manuscrits ou imprimés, ces *Grand* ou *Petit Albert*, ces *Dragon rouge*, ces *Veillard des Pyramides*, ces *Grand Grimoire*, ces *Secrets magiques*, ces *Enchiridion*.

Ton doigt peureux s'enthousiasme de la page qui n'a pas été lue ; l'espoir grandit à chaque déception : la conquête du bonheur apparaît et fuit avec ces titres alléchants du grimoire promettant toutes les choses excitantes qui ne peuvent être tenues. Mais cette impatience déjà est diabolique. Ces livrets incorrects, obscurs, mystificateurs sont en effet magiques, car ils soulèvent au fond de l'âme, dans les dernières fibres des nerfs la cohorte des perversités.

« La voisine là toute proche que l'on épie de sa fenêtre, le rideau à peine soulevé pour la place de l'œil, la voisine qui, le matin, bras nus, épaulettes de chemises glissées, se reflète dans les glaces, mutiple, éblouissante de perles d'eau, et, le soir, — négligence de soubrette qui n'a point clos les volets — déploie la souplesse d'un corps qui glisse entre les draps... tout cela, chuchote le grimoire, cela à toi.

« Ecoute mes secrets — vois leurs titres alléchants : *Pour jouir de celle que tu voudras — pour faire venir une femme vous trouver, si forte soit-elle — pour faire danser une fille nue*. Quelque sage et fidèle qu'elle puisse être, celle que tu

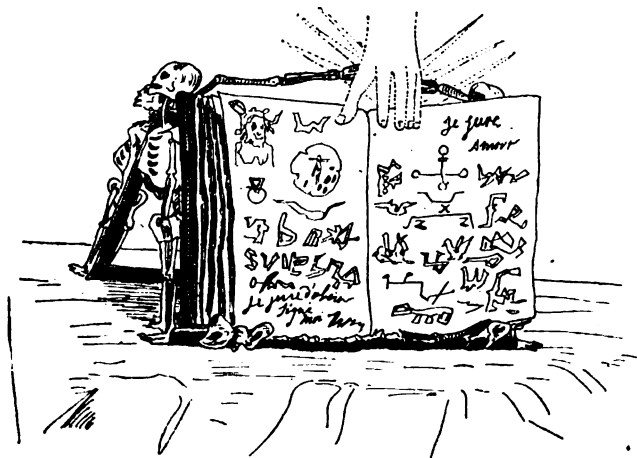
désires ira te trouver, tirée par le filet de mon sortilège, et elle ne pourra reposer, dormir, être tranquille un peu dans ses nerfs, traversés d'invisibles épingles, qu'elle n'ait rompu tous les obstacles, te rejoignant enfin. Loin de toi les corvées de l'attente, la peur d'un refus sec qui décourage et ces niaiseries des saluts sournois derrière les vitres. Tu l'auras aussitôt, où tu voudras, si tu suis le rite grotesque et familier. Elle te cédera sans parole, comme un animal obéissant qu'un geste appelle, qu'un regard fait bondir en caresses jusqu'au cou. Elle sera là, et pas de sottise et ridicule distraction. La seule étreignante volupté pèsera sur le couple. Le Diable présidera, décuplant les forces employées, ne demandant pour hymne de gratitude que grincements de dents coupant un essoufflé silence. Tu pourras même — car tu te plais aux lâches mystifications — parce qu'elle aura foulé le sol où a été enseveli le talisman, la forcer à se dévêtir, serait-elle plus pudique que Lucrèce, et à s'agiter toute nue devant l'ébahissement de tous.

« Tu es jaloux encore, chante le Grimoire, tu crains l'époux, l'amant aux droits semblables à celui de l'époux ; ta lampe près de laquelle j'habite éclaire ta face si pâle et convulsée de la savoir contre la poitrine de cet homme ; ah ! ton pire adversaire. Il la possède normalement, sans miracle, par cette redoutable magie de l'habitude ou ce plus inéluctable enchantement du caprice féminin. Tu es jaloux ; moi, qui accompagne ta solitude, comment l'ignorerai-je ? je vais te susurrer la recette de briser sa vigueur, je t'apprendrai à refroidir ses ébats... Cela ne te suffit pas encore ? tu es méchant, tu le détestes, lui — et d'autres qui t'humiliaient et le parent dont tu n'hérites pas

et celui-là qui t'empêche de parvenir... J'ai des procédés pour que ton ennemi n'ait de cesse qu'il ne se soit réconcilié avec toi. S'il résiste, il mourra. Je suis charmant et doux puisque je veux la mort de ceux qui t'empêchent de vivre avec sérénité. Je saurai faire verser leurs équipages et les égarer dans les chemins qu'ils connaissent le mieux. S'il déçoit ta colère, si, se fiant à ses poings ou à ses armes, il se rue sur toi, tu croiseras la jambe gauche sur la droite, tu marmonneras quelques oraisons et son couteau ou son pistolet sera charmé. Si, puissant de ton inexpérience, il se précipite quand même, — souviens-t'en — par un billet porté au cou je sais rendre insensibile et « dur » à ce point, qu'attaqué par dix cavaliers dans une auberge un homme que je protégeais fut garanti de cinq cents coups de sabre ; il retourna tranquille et sans atteinte à sa maison. Te blesserait-il quand même ? Que crains-tu ? je sais fermer les blessures et arrêter le sang...

« Et l'Or, l'or qui donne toutes les joies, même l'Amour, l'or tu peux l'appeler fébrile dans l'escarcelle, dans la tirelire qui attend. Les secrets foisonnent dans le livre ; avec eux tu gagneras au jeu, tu attendriras l'usurier, tu fascineras la bourse lointaine d'où, vers ta bourse, la jaune hostie, soutenue par d'invisibles petites ailes, essorera. Ah ! Ah ! qu'as-tu besoin d'obéir à ce travail stupide dont furent maléficiés tes ancêtres ? n'es-tu pas la chère exception du Très-Bas qui te veut libre de toute entrave ressemblant à un devoir ? Pendant la nuit, le génie de ta planète viendra te dire l'heure à laquelle il te faut prendre le numéro qui à la loterie gagnera sûrement ; je t'indiquerai comment tu dois couper la baguette vierge de noisetier sauvage, en trois coups, disant : « Je te ramasse au nom d'Elohun, Mutraton,

Adonay, Semphoras, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob. » Ainsi tu découvriras tout ce que tu veux savoir et aucun trésor enfoui ne te sera caché... Entre au tripot sans peur, je t'apporte avec un parchemin vierge



où se lisent quelques mots barbares intercalés de croix, la certitude du gain ; si tu gardes dans ta poche la poudre de l'herbe *Morsus Diaboli* recueillie la veille de Saint-Pierre dans un demi-cercle au soleil levé, la banque sautera. Tu consens bien à voler, n'est-ce pas, si tu dois rester impuni ? Tant que flamberont en lanterne sourde les cinq doigts de l'enfant déterré, il te sera permis de choisir ce qu'il te plaît dans les maisons que tu violes la nuit ; maîtres et serviteurs en catalepsie ne s'opposeront pas à tes recherches... tu verras, tu verras... je ferai tenir dans une boîte le petit serpent à tête humaine qui apporte la somme double de l'argent qu'on lui a confié... Tu en fabriqueras de l'argent et de l'or aussi dans ton office transformé nuitamment en laboratoire d'alchimie. Ah ! les bons poisons,

les chers poisons où se mêlent « une livre de cuivre rouge, une demi-chopine d'eau-forte, deux onces et demie d'arsenic, une potée d'eau de roses, trois onces de vert-de-gris, d'écorce de chêne, et de noir de fumée »... Ah ! ah ! il faut laisser bouillir jusqu'à ce que la composition soit « bonne », jusqu'à ce que le clou que tu y tremperas soit dévoré. Cela te produira de l'or, entends-tu, c'est la Pierre Philosophale¹, celle qui exalte les métaux jusqu'à l'or, et la santé... jusqu'à la mort ; car ma médecine est « universelle », elle sauve et elle tue.

« L'adepte est préservé, sachant. Une goutte de quintessence ranimera ton défaillir. Les maux de tête par trois mots, trois pater et trois haleines sont dissous ; le feu des brûlures perd sa cuisance, « comme Judas sa couleur quand il trahit Jésus » ; les emplâtres des simples auxquels les plus étranges déjections ajoutent un ragout d'inferral dictame, lénifieront les irritations flambantes de tes vices ; tu aspireras la vie des êtres, des choses ; des bêtes tuées brusquement te communiqueront, en un sanglant contact, leur vitalité qui coule ; toute la nature mystérieuse, le fluide qui sort des aimants, le magnétisme qui descend des étoiles, la saveur des métaux exaltés par d'électriques sillages, la terre, l'eau, le feu, toute l'Isis matérielle t'enveloppe, te protège, te gorge, te nourrit, te guérit...

« Comment te raconter tous mes pouvoirs ? Il me faudrait te parler sans cesse jusqu'à la fin de ta vie. Je donne l'illusion autour de celui qui m'écoute d'une foule qui le protège ; avec un peu de poudre d'aimant sur un brasier je

¹ Mensonge stupide, ricanement abject ; d'ailleurs, de la page 125 à la page 133, je n'ai fait que répéter strictement, en les condensant, les vantardises des grimoires.

produis des tremblements de terre ; je crée des éclairs artificiels ; avec de l'urine battue je fais grêler, pleuvoir, tonner, j'éteins les incendies ; je te transformerai en jeune ou vieux, en fille ou enfant à volonté ; je permets de voler en l'air dans un nuage, en forme d'aigle, de corbeau, de vautour ou de grue ; j'arrête les reptiles ; je garde de toute attaque-imprévue et grâce à moi tes voyages ne connaîtront ni les voleurs ni les accidents ; je rendrai ton chien, ton cheval plus beaux et plus alertes ; j'apaise la foulure, l'entorse, je guéris de la gale, je détruis les hémorroïdes, avec quelques invocations j'elencie les fièvres, je donne la force de marcher sans s'arrêter si l'on écrit sur trois billets les noms des trois rois mages ; je bride avec la clef de Saint-Pierre le museau furieux du molosse qui te harcèle ; je romps les maléfices des autres sorciers ; je sais capter l'affection d'un roi, dompter l'hypocrisie ecclésiastique, soulever des guerres, mettre la discorde dans une armée ; je découvre l'argent volé, je démolis les châteaux, je fais s'effondrer des villes, j'ouvre les prisons, je donne les biens matériels et la victoire, je rends invisible, j'endors aussi, je donne l'oubli, et tandis que les religions infâmes créent à plaisir les douleurs, moi compatissant à tout et à tous infiniment, — ah ! ceci est le grand arcane ! — « le plus solide et le précieux trésor de l'univers, » j'empêche de souffrir !

« Mais tu n'as fait que pressentir encore ton sort sublime, tu ne le connaîtras complètement qu'après l'initiation. Il faut que le prince de la nature, Satan, le diable, le sorcier des sorciers, qui se replie aussi bien dans le cœur d'une rose que dans les tuyaux d'un cloaque¹, t'ait choisi pour son

¹ Voir Gœrres.

adepte, sans cela tes efforts seraient vains, les richesses promises se métamorphoseraient en paille, feuille d'arbre, boue, chardons, fientes de porc, le grimoire t'enliserait en une superstition incompréhensible et inutile, tu bégayerais une langue que tu ne connais point vers un interlocuteur qui n'est pas venu. »

— Comment, comment rencontrerai-je, verrai-je, toucherais-je mon maître ? répond le jeune homme A quel signe saurai-je que cette forme, présente à mes sens, enveloppe sa clément majesté ? Quel chemin m'y conduira ! J'ai feuilleté les clavicules, mais aucune d'elles n'ose m'annoncer l'apparition du Prince des Instincts, aucune ne s'engage à me l'apporter devant ma face ; elles annoncent les apparitions des esprits, mais ce que je veux, moi, c'est l'esprit du péché lui-même, le corps de celui qui est Légion ? »

Les livres se ferment sous la main impatiente de l'évocateur, il n'y a point dans ces pantacles grimaçants, en ces écritures détraquées semblables aux dessins effrontés qui s'étalent aux murs des rues, mais exaltées par une luxure vraiment criminelle, il n'y a pas en ces voyelles assemblées comme pour reconstituer en sonorités incohérentes l'antique, diabolique et ténébreux chaos, il n'y a pas en ces mortes effigies de la vie enivrante, il n'y a pas le Vrai Diable. — « Le vrai diable, chuchote tout à coup, une voix inusitée dans l'épigastre du disciple, le vrai diable est en toi. »

L'homme se lève, mu d'un ressort inexorable. Il va

dans les rues bousculées, agité et se parlant à lui-même, comme font les énergumènes et les possédés; il marche, il marche, en le délire d'une joie qui, intarissable, ruisselle de tous ses membres... Son maître est en lui, il l'a senti; il l'a entendu, -- il le verra... Ce n'était pas en vain que ses nuits s'étaient peuplées des noirs complots d'une veille concupiscente, ce n'était pas en vain qu'il détesta son bienfaiteur, qu'il suborna, avec cette ardeur semblable à de la haine, la femme qui, chastement et sans le voir, s'assit une minute à ses côtés; ce n'était pas en vain qu'il trompa, qu'il trahit, qu'il s'abaissa, lui intelligence, pour attiser les infâmes tisons dont s'aiguillonne le plus veule et le plus lâche de soi!... Ah l'évocation de Satan, dont tout grimoire se tait, la clef du mystère, c'est de créer en soi Satan d'abord, de lui faire un palais de son cœur, une fête de ses sens, un trône de sa pensée... Et le Dieu d'en bas ne tarde point... sa grâce empestée s'insinue au milieu des préparatifs de gala. L'éternel serpent s'enroule, autre intestin, en ce Ventre divinisé, d'où, par le suprême créneau du sexe, s'exhale la guerre têtue du désir à l'inconscient univers.

Mais, le maître, il ne suffit pas au disciple de le posséder, il faut encore qu'il l'aperçoive, qu'il le sache là près de lui non pas seulement compatissant et propice en ses entrailles, mais redoutable et tout-puissant hors de soi, autour de soi. Il veut être sûr que cette hantise ne lui sera pas momentanée, que ce secours dont il a maintenant un besoin acharné ne l'abandonnera pas jusqu'à la mort.

Que faire pour cela ?

Exécuter par un signe ce qui en lui fomenté, exprimer

par le geste, par le verbe, par le rite, un symbole visible de son âme en malsaine liesse, qui rugit esclave et ivre de Satan. Le symbole appelle le symbole. Le sacrifice crée le Dieu. Le Satan, resté intérieur à cause du culte intime, s'extériorise au moment où il reçoit un culte extérieur.

II

LES COMMANDEMENTS DE SATAN

Ne redeviens pas ce petit enfant, que laisse venir à lui Jésus, mais sois le vieillard abruti que Satan appelle ; non pas le bégayeur des divines syllabes ingénues, mais le bafouilleur immonde, dont l'obscénité rabâche, dont le pied titube, dont la main salje d'excrémentiels contacts ébauche l'hypocrisie d'un geste innocent. Contrefais l'ignorance pure et tout illuminée de Dieu par l'ignorance percluse et saugrenue, l'impudence, l'éhontement, l'extravagance machinale, — l'inaltérable stupidité !

Dès lors ne te lasse point, recommence les expériences avec un entêtement aveugle ; reviens par les mêmes routes ; ébauche les mêmes signes, creuse le même sol, verse un semblable sang ; mugis contre la ténèbre sans pitié le même aboi de chien en rage.

Et que ta foi se développe encore, non plus la croyance agenouillée en ce Dieu ineffable, dont Tertullien s'embrasait, mais retourne l'incompréhensible du mystère d'En Haut en l'énigme insipide d'En Bas ; lié à l'absurde pour l'absurde, esclave gédailleur, enlise-toi en l'indigestion et en l'ivrognerie et, voulant l'interminable déshonneur, remange ton vomissement.



LES DISCIPLES DE SATAN FOULANT AUX PIEDS LE CHRIST

(Planche du Sabbat.)

Souviens-toi du document que laissa celui qui était ou qui signa le pape Honorius ¹. Pages de perdition, de massacre et d'imposture ! et, dans ton imagination moderne, qu'elles groupent les éléments nouveaux d'une pantelante réalisation. Éliphas voulut y voir des doctrines gnostiques, une sorte de philosophie du mal ; tu y discerneras plus exactement la pratique du sortilège, l'entraînement psychique de la damnation.

Peux-tu hésiter ?

Les premières paroles t'apprennent que le chef de l'Église a été instauré chef des enfers, de par la volonté du Christ, annonçant à Satan : tu ne serviras qu'un seul maître. Et le pape Honorius décida, le premier, de communiquer sa juridiction à ses frères, « craignant que dans l'exorcisme des possédés, ils ne soient épouvantés par la figure des anges rebelles ».

Solennelle illusion ! la religion excuserait le démonisme. En effet les « marteaux », les « fléaux », les « fouets », les « liens », les « conjurations très fortes et très terribles » témoignent de cette évocation régulière de Satan, pour le chasser des âmes il est vrai, pour le faire apparaître, cependant. L'exorciste excite le démon tantôt par des appels, tantôt par des prières, tantôt par des malédictions. Et Dieu est incontestablement glorifié par ces prodiges !

Et la tentation insinue :

« Si tu ne te conformes pas à la Bulle, qui exige qu'on observe ses secrets inviolablement, Satan te possédera tandis que tu dois le posséder et le tenir. Ne faut-il pas connaître la voie souterraine par où descendre à l'Enfer, afin

¹ Honorius II ou Honorius III, peut-être Cadulus évêque de Parme, antipape.

de mieux clore le soupirail du Tartare ? Appelle le diable par l'audace, de peur que, sans être attendu, il ne t'assiège par la crainte. — Archidémon, tu serviras. »

Désormais enlise-toi dans la superstition ; pastiche le saint, ses jeûnes, ses prières, ses abstinences ; ouïs les messes, manie les hosties, enivre-toi des litanies et des psaumes, tue le coq noir des anciens nécromans, égorge l'agneau des chrétiens... L'office des morts surtout t'est précieux. Lucifer c'est le roi des morts. Hante l'église, aux nuits de solitude ; alimente de croix brisées le feu du lieu sinistre qui verra ton hallucination ; et célèbre ignominieusement le Seigneur afin de te soumettre son grand esclave.

Tu n'avais sans doute pas pensé, en les plus perverses minutes, dans ton goût de mal faire, qu'il était possible d'atteindre au delà du visible univers. Cette fois, sois fier de ton pouvoir suprême et funeste ; il te sera permis, grâce aux prescriptions de ce livre, de torturer jusqu'aux morts ; et le grand Nemrod lui-même, le chasseur des massacres, tu peux secouer sur son dos encore sanglant de fantôme ses chaînes de braises jusqu'à ce qu'il tende pour toi son inexorable arc !

III

LE PACTE

Tu secoues la tête sans enthousiasme ; comment croirais-tu aux influences des cérémonies sacrilèges, toi qui souris des saintes cérémonies ? Ce n'est pas dans ce tissu d'hiératiques insanités que tu tailleras le manteau de ta vie nouvelle. Tu es positif, quoique mystique, tu

regimbes aux gestes sacerdotaux, aux versets de missel, tu cherches des voies plus simples et qui te paraîtraient plus sûres. Eh bien, n'écoute pas le mage, va vers le plus moderne sorcier. Tu le rencontreras aisément si tu parcoures, solitaire, la lisière des banlieues ; parmi les forains, les escarpes et les saltimbanques, il faut le dépister à ses breloques de dentiste, à sa tenue à la fois bourgeoise et trop voyante dans la tribu de bohémiens qu'il hante et qu'il suit. Il n'a de vraiment sauvage que son âme ; mais cette âme s'apprivoise avec un peu d'or et surtout si tu simules pour lui quelque considération. Transmets-lui tes doutes, en lui versant à boire ; peu à peu tu verras son œil fuyant sous les longs cils soyeux luire de convoitise et de perversité. Avec toi, il se rira des grimoires, il applaudira ton sot athéisme, vantera ton caractère scientifique autant que tes liqueurs : et au moment de la digestion, te proposera le pacte.

« Le pacte ? dit-il, une simple formalité poétique et légendaire, mais qui aide à l'évocation. Il date d'assez loin. Sous le pape Justinien I, Théophilus souda la première alliance démoniaque. Fi de ces stupides contrats inventés par des prêtres pour terroriser les fidèles. Il faut rire de l'imagination du pacte de Gaufridy. Quel enfantillage ! Les démonographes racontent aussi que le contrat a lieu

¹ Le voici :

« Je, Louis Gaufridy, renonce à tous les biens tant spirituels que corporels qui me pourraient être confiés de la part de Dieu, de la Vierge Marie et de tous les Saints du paradis, pareillement de mon patron saint Jean-Baptiste, saint Pierre et saint Paul et saint François et de me donner de corps et d'âme à Lucifer ici présent avec tous les biens que je feray à jamais, excepté la valeur du sacrement pour le regard de ceux qui le recevront. Et ainsi le signe est attesté. » — Et le diable répond par écrit

le dimanche ou un jour de fête dans l'église, soit près le baptistère, soit près du grand autel, avant que les cloches n'aient sonné ou après tous les offices ; un affilié présente le postulant à un diable préoccupé uniquement de cacher par convenance la fourche de son pied. La plupart du temps on se bornait au baiser stercoraire. Monsieur, ne vous inquiétez jamais d'un papier noir, pour l'humecter d'une encre qui serait le sang de votre bras gauche ou d'un corbeau immolé ; tout est simple, même en satanisme. Nous nous contentons d'une renonciation au catholicisme. Tertullien avait pressenti le vrai pacte qui n'est qu'un nettoyage des superstitions, déjà un joli baptême positiviste. Les gnostiques, les « bons hommes », les Albigeois ne le comprirent jamais autrement ¹.

« Cette formule nous est donnée nettement par Reuss en

aussi : « Par la vertu de ton souffle, tu enflammeras en ton amour toutes les filles et femmes que tu auras envie d'avoir pourvu que ce souffle leur arrive aux narines. »

Tout cela sent trop la fabrique des inquisiteurs.

¹ Le Diable, dit Tertullien, accumule les objets des sacrements divins dans les mystères des idoles. Comme ses croyants et ses fidèles, il touche certains, il repromet l'expiation des délits dans une sorte d'ablution. S'il se souvient de Mithra, il fait un signe au front de ses soldats, il célèbre l'oblation du pain et il s'attribue l'image de la résurrection...

D'autre part, Pierre, moine qui écrivit l'histoire des Albigeois, raconte ainsi la renonciation : Quand quelqu'un se livre aux hérétiques, celui qui le reçoit s'écrie : « Ami, si tu veux être des nôtres il faut que tu renonces à ta foi entière qu'occupe l'Eglise Romaine. » Lui répond : « Je renonce. — Donc reçois l'Esprit saint des *bons hommes*. » Alors le prêtre lui souffle sur la place du baptême, sur la poitrine, sur les épaules, sur la tête. « Et que dis-tu de l'huile et du saint-chrême ? — J'y renonce. — Crois-tu que cette eau opérera ton salut ? — Je ne le crois pas. — Renonces-tu à ce voile qui sur ta tête baptisé fut posée ? — J'y renonce. » Ainsi le néophyte accepte le baptême des hérétiques et répudie le baptême de l'Eglise ; alors tous posent leurs mains sur sa tête, le baisent et le revêtent d'un vêtement noir. A partir de ce moment il devient un membre de la secte. (Petri monachi cenobii vallium Cernaii, *Historia Albigen-sium*, cap. 11.) (Voir aussi Spitzer Teufelsbündler, Leipzig, 1871.)

ces quelques mots : « Aussi peu ces raclures rejoindront la cloche dont elles ont fait partie, aussi peu mon âme devra se joindre à Dieu. » Ou bien encore ces trois vers allemands :

Da steh ich auf dem Mist
Verlingne Goth, alle Heiligen
Und meinem Jesum Christ !

— Oui, répond le conscrit des magies noires, le pacte n'est après tout qu'un traité commercial, écrit en double. Donc, si vous arrivez à vous faire rendre par le Diable le texte qui lui fut confié, vous redevenez libre. »

Le sorcier se met à sourire de ses yeux ironiques et fuyants :

« Le vrai pacte, celui que j'ai accompli, moi par exemple, près du fumier des fermes, le pacte intérieur, celui-là n'est pas si facilement rompu. Le vœu à rebours sacre prêtre de Satan *in æternum*. L'autre pacte, celui de l'apprenti sataniste, le pacte écrit est aussi peu solide qu'une page volante ; si les mots s'envolent, le papier s'émiette, le cœur seul vaut, et les volontés jurées à soi-même sont durables. Saint Basile, si j'en crois sa vie par saint Amphiloque, débarrassa du pacte un jeune homme, en l'enfermant pendant trois jours dans la sacristie ; après une lutte du saint contre le démon, le pacte tombe du ciel vomé par l'ange noir qui décampe. Michel Schramm ouvrait les serrures à distance, attirait et retenait immobile l'eau d'une coupe renversée. Il fut purgé de ces dons étranges qui lui venaient du démon, lorsqu'une autruche hideuse où Satan s'enfermait rejeta la cédule.

« Mais votre vrai pacte sera votre volonté de connaître le Diable, de devenir son serviteur, son missionnaire, de vous

identifier à lui par les actes de vindicte et par l'obscur espoir, comme le moine agenouillé communie avec le Christ, par le renoncement et la prière.

« Sur la cédule, devant être remise à Satan, n'insinuez que votre supplique ; lui-même jugera regardant dans votre âme, si, étant assez dégradé, vous avez renoncé à tout autre qu'à Lui. »

IV

SAINT-JUDE, JUDAS ET SATAN

Tu conclus le pacte ; songe, médite, crains avant l'abominable pas.

Rite vain, si tu n'as pas le désir tétu d'être à ce malin — toi l'apprenti sataniste.

Rite vain si toi, l'initié des Kabbales de la nuit, tu ne convoites pas le progrès sans cesse dans la voie malfaisante afin de te rapprocher de ton Dieu nouveau jusqu'à l'union.

Tu as juré ? Tiens ton engagement, strictement, avec un soin littéral de sacerdote... Il ne te trompera pas, le rustique Ami, si près de la terre qu'il en a l'ample certitude ; ta semaille, jetée en cette poitrine déchirée par le soc des douleurs, lèvera comme lève l'épi en le sillon.

Si tu défailles, omets, te trompes, trahis — prends garde, tu gènes et irrites l'obscur travail qui s'est commencé pour toi dans les alchimies de Satan. La bombe invisible qui s'élabore, ne la bouscule pas par terreur ou par imprudence, elle éclaterait entre tes mains, tu serais ton bourreau ; le « choc en retour » te renverserait.



LA RENONCIATION AU BAPTÊME DU CHRIST

(Planche du Sabbat.)

Sois raisonnable, sans puérilité, grave; ne quémande pas ce qui ne peut être accordé, n'appelle pas le vide, ne veuille pas l'impossible.

Sois naturel comme le diable, ton maître.

Au registre des demandes à Satan — s'ouvrent quatre pages infinies.

Sur l'une est inscrit : Envoi de maux de toutes sortes — délations à Satan, qui exécutera ta vengeance sur l'ennemi que tu lui auras désigné.

Sur l'autre : Conversion au diabolisme d'un parent, d'un ami, d'un enfant, d'une femme. (Augmente sans cesse mais sans extérieure propagande la complaisante synagogue.)

Sur la troisième : Eloignement ou délivrance d'un danger personnel ou du danger d'un frère, affilié à la secte. (*Libera nos, Satan !*)

Sur la quatrième : Préservation de l'extrême détresse. Non plus cette fois la menace passagère, mais la pluie immense des maux, la poussée au suicide, au désastre, au désespoir sans nom... Contre ces fléaux, Lucifuge est le seul bouclier.

Satan est bon pour ceux qui font le mal !

Tu te plains, mélancolique. « J'ai eu beau prier, conjurer, exorer... La neuvaine est achevée, je ne tiens pas l'objet de ma supplique... » Crois-tu vraiment ? Observe. Je te réponds du zèle de l'Esprit. Il ne peut pas, tout d'un coup, par un enchantement inexplicable. Epie... « Oui, en effet, dis-tu, j'ai éprouvé tel soulagement, incomplet il est vrai, mais évident ; telle volonté plia un peu qui eût dû rester inflexible ; j'ai deviné sourdement, à mes côtés, un effort ! »

Tu ne t'égares point... Continue l'appel votif. Reprends ton

trafic avec l'au delà des ténèbres. Ne te décourage pas surtout aux lenteurs des méticuleuses douanes; le découragement est « une tentation ! » L'Ange gardien de celui que tu vises — le tien aussi peut-être — a tiré le glaive. Dieu jette un dernier appel pour que tu regagnes sa voie. Et puis, et puis — loi redoutable du triomphe — c'est au moment de réussir que l'incertitude envahit le plus. Va jusqu'au bout, puis recommence. L'obstination n'est jamais déçue avec le secours du Diable¹. Tu doutes de sa puissance à certaines heures de vide ! Ton ange imbibe ton âme de cette méfiance ; c'est lui, lui seul, qui cherche à te faire croire que le Diable ne sait pas, ne peut rien.

Et le sorcier, l'initiateur, l'index à la tempe, son teint brouillé s'animant de méfiance et de plaisir, va t'expliquer, te croyant mûr, l'ultime secret pour correspondre avec Satan ; il t'indiquera l'orthodoxe route, si j'ose dire, où marcher vers ce pape des hérétiques ; il te révélera que le Diable est presque un saint.

Presque un saint ! presque deux saints serait plus exact. Satan, assagi, prudent jusqu'au bigotisme, apparie son museau grotesque à la face illuminée de saint Jean, l'apôtre de la femme, l'évangéliste de l'amour, le patron du Temple et par suite des sorciers. Mais saint Jean et le Diable ne sauraient être pris l'un pour l'autre, malgré la ruse albigeoise. Un autre saint s'offre à l'équivoque, propice et méconnu ; le nom qu'il porte, les malédictions de tous qu'il a recueillies sans les mériter, le désignent à ce terrible rôle d'intercesseur auprès du Diable, qui, par lui, s'oïnt de catholicité. C'est le « Saint sans autel », celui qui n'est pas

¹ Perseverare diabolicum.

invoqué par les croyants, le dédaigné de la multitude des fidèles, qui le confondent avec Judas; bref c'est saint Jude.

Le sorcier a souri de ton étonnement :

« Le vieux calendrier napolitain de Louis Sabattini, nous apprend qu'à Naples, une chapelle fut vouée à saint Jude sous le patronage de la famille Cybo Tomacelli : elle fut détruite plus tard pour agrandir l'église des PP. Oratoriens.

« A Rome, il existait une église de Saint-Simon, Saint-Jude, autrefois paroissiale; elle fut supprimée comme paroisse par lettres apostoliques de Léon XII (1^{er} novembre 1824) mais conservée en tant qu'édifice religieux sous le patronage de la famille des Gabrielli... La Papauté frissonnait-elle à l'appréhension des sortilèges ?

« Les deux apôtres possèdent dans l'église Saint-Pierre du Vatican un autel qui fut consacré d'ordre du pape Innocent III, par le cardinal Octavien évêque d'Ostia... Cependant, affront indigne, la mémoire de leurs vénérables reliques était *oubliée*.

« Benoit, chanoine de Saint-Pierre, au xii^e siècle rapporte cependant, comme une tradition, que sous cette même église gisaient les corps précieux de saint Simon et de saint Jude. Ce pieux écrivain signale : « *duo alteria in media navi ubi ab antiquis patribus audivimus requiescere apostolos Simonum et Judam...*

— Mais ce n'était peut-être qu'un racontar, une erronée tradition ?

— Du tout, Barthelemy Piazza, dans ses *Ephémérides Vaticanes*, assure que les reliques des apôtres furent trouvées sous chaque autel. Bien mieux les ossements étaient rangés de telle sorte que les corps avaient la tête tournée vers l'Orient, selon l'antique usage chrétien.

— Mais aussi selon le rite magique, selon la foi des astrologues. Dans la messe noire prophétisée par Ezéchiel les soixante et dix fidèles sataniques agitent vers l'Orient leurs encensoirs.

— Attendez... reliques incomplètes... Quand la destinée s'irrite, elle est cruelle, même en ses dédommagements. Alfaram dans l'Index des reliques de la Basilique du Vatican, affirme que, selon toujours la tradition orientale, ces apostoliques os étaient enfouis sous l'autel... mais des bras manquèrent, déposés sous d'autres autels qui eux avaient été détruits...

— Il paraîtrait donc qu'une volonté supérieure ait voulu éparpiller jusqu'à ces restes comme elle a dispersé ce souvenir...

— Oui, et c'est à peine si un évêque moderne¹ a rétabli

¹ J'ai dramatisé l'aventure, fidèle à mon plan ; mais tout ceci est historique, textuel ; consultant les archives de M. P. Christian père, augmentées encore par son fils, j'ai trouvé ces documents qui achèvent de caractériser le véritable Diable, celui à qui l'on fait tort, le persécuté, le maudit d'une malédiction où il y a de sa faute peut-être, mais où il n'y a pas de sa faute, peut-être aussi. Satan est un saint et c'est vrai au fond, un saint à sa terrible manière, saint ambigu qui tient à la fois de l'apôtre de bien (saint Jude qui meurt pour le Christ) et de l'apôtre de mal (Judas qui vend le Christ) ; il a encore besoin de cette ambiguïté, car en toute hideur pourrait-il tenter quelqu'un ? — En fait cet infortuné saint Jude était si oublié par la liturgie que c'est seulement il y a quelques dizaines d'années qu'on y pensa. Mais il devait trouver sa petite rémunération cléricale dans le pays des Albigeois, non loin de Montpellier, ville de la Secte. Coïncidence, pleine de révélation.

Voici ce qu'écrivait à M. Christian père, le 25 octobre 1867, M^r le Courtier.

ÉVÊCHÉ DE MONTPELLIER

—
• Cher Monsieur,

• J'ai un petit secret à vous confier, vous le garderez fidèlement. — Imaginez-vous que saint Jude (28 octobre) est le seul des apôtres qui soit assez méconnu pour n'avoir qu'une seule église sous son vocable dans

un peu de justice pour diminuer l'effet des sortilèges et des sacrilèges... Mais la faute est irréparable. Saint Jude aux yeux de certains hommes a épousé la cause des dissidents, la cause de Judas. Fallait-il que ces deux âmes séparées l'une de l'autre par la damnation se réconciliasent sur la passerelle fragile de ce nom à peu près semblable qui les unit ?

— Oui et c'est là un grand mystère, le mystère du même nom créant un même avenir, malgré les individualités diverses qui les portent. Il y a des appellations maléficiées. L'Astrologie onomantique bat de l'aile sur cet abîme d'inconnu.

— Ne nous révoltons pas devant ces fatalités ; elles nous prouvent que le bien et le mal ne sont pas l'un de l'autre si distants, que le juste et l'injuste sous l'œil du destin se tiennent par de subtils et indivisibles fils ; qui sait si saint Jude ne sauvera pas Judas ?

— En attendant Judas damne le souvenir de saint Jude et certains évocateurs mystérieux « *a calamitosis et fama periclitantes* » (périlissant par de néfastes influences et de réputation infâme), ont touché l'âme universelle du diable par la prière au saint inconnu.

toute l'étendue de la France, peut-être dans toute la chrétienté. Cependant par une tradition vénérable on l'invoque comme *Patron des choses désespérées*.

« A Notre-Dame de Paris, j'ai fait vivre un peu le culte de cet apôtre. Evêque je lui ai dédié la première nouvelle paroisse que j'ai pu ériger, et la ville de Béziers a aujourd'hui une paroisse Saint-Jude, une église Saint-Jude, un curé de Saint-Jude.

« Dans ce moment, je fais la neuvaine de Saint-Jude, commencée le 20 et devant se terminer le 28, etc. »

Mais est-ce satisfaisant pour désaigrir ce saint irrité qui n'a de miséricorde qu'envers les oubliés, les méconnus comme lui ?... Heureusement pour le sorcier que cette petite offrande n'a pas suffi. Il y a bien des faits à l'appui de sa prodigieuse intervention dans les archives de M. P. Christian.

V

LE DIABLE APPARAÎT

Je distingue les tâtonnements, les bégaiements du spiritisme en l'évocation de ce Satan : saint Jude et Judas. Il n'est plus l'apparition vaine qui succède aux exorcismes des mages, le mirage, l'artifice hallucinatoire ; c'est une âme mortelle et malheureuse, une pauvre âme symbole de toutes les injustices et assomptée dans une gloire mystique, patronne de la honte, de l'abjection imméritées, peut-être Ange de la Damnation. Image précise et trouble ; la gnostique religion de Judas lui apporte un halo d'effroi. Quand je songe à ce poignant amalgame, je revois l'Is-carïote du sculpteur Niederhausern qui avec l'intuition des frénétiques réalisa dans un buste le messianisme du traître, la gloire profonde et misérable, la douceur têtue, fatale, le monstrueux attrait, la sainteté féroce et tendre du plus grand des maudits.

Une autre croyance naïve se greffe à cette pitié pour le légendaire fourbe : l'espoir d'un ciel moins haut, d'un paradis plus vulgaire, moins farouche. La plupart des saints, ils subissent que de pétitions et d'offrandes ! les cierges encombrant leurs autels, ils sont excédés d'ex-voto, ils portent de lourds ornements d'étoffes et d'or ; l'art songe à eux, les donateurs et les donatrices font travailler les ouvriers, les tisserands, les sculpteurs, les peintres, à la gloire même humaine de ces très heureux ; des mains princières filent pour leur robe un lin de luxe, des chevelures dénouées d'extase mouillent d'un chatouil-

lement odorant leurs pieds ; certaines souffrent pour eux d'une ardeur sacrée ; ils apparaissent à des vierges, ils sont au cœur des veuves l'amant consolateur si attendu ; le corps du Christ s'immole sans cesse devant leur icône ; les prêtres leur rendent un hommage quasi divin. — Ils sont l'aristocratie du Ciel.

Et comment voulez-vous que les pauvres diables les approchent ? les pauvres diables vont au diable, qui est pauvre, qui est laid, qu'une cour d'adulatrices et d'adorateurs ne défend pas d'un cerne infranchissable. Il leur fallait un saint aussi misérable qu'eux, aussi désuet, aussi calamiteux, dolent, équivoque, un saint d'en bas, un saint de ténèbres, trop mal frusqué pour entrer à l'église, un saint sans feu ni lieu, un saint bohème et mendiant.

Saint Jude¹ était là, tout exprès, le bon serviteur mal récompensé, le bonhomme mis au rancart du sanctuaire, parce qu'il n'a pas le nom fringant des grands seigneurs du ciel, parce qu'il ne dédaigna pas de se nommer, lui le très fidèle, du nom du très lâche et du très vil, parce qu'il n'a pas un domicile d'encens et de fleurs, parce que nul genou douillet ou fier ne fléchit à son souvenir.

Dès lors le peuple des opprimés en fait son cordial ; il le

¹ Cet apôtre prononça de redoutables paroles, par lesquelles il eut dû survivre, ramasser le type d'une personnalité forte, si l'humanité pouvait comprendre autre chose que les faits. Après de Jésus, Jude s'étonna qu'ils fussent choisis ces douze — et de par quel privilège eux justement ? — pour la suprême joie de la manifestation d'un Dieu. Il fut l'organe du cri sceptique infini : « Pourquoi tout existe-t-il ? » Mais quelle révélation fendit pour lui les sept cieux lorsqu'il prononça cette phrase du symbole : « Je crois à la résurrection de la chair. » Ne jetait-il pas les assises confuses d'un spiritisme glorieux, d'un matérialisme comme céleste, n'exaltait-il pas, avant les Albigeois, cette chair maudite par le Christ en lui promettant la suprême résurrection, en quelque sorte l'immortalité ? J'aurais désiré qu'Hello, dans ses « Physionomies des Saints » où il révèle saint Jude, nous expliquât mieux le mystère de ces deux paroles.

malaxe aux essences de trahison et aux élixirs d'assassinat; puis le met en bouteille. Bouteille qui devient une idole, s'affuble de jambes et de bras: le sac de deniers s'accroche à la main gauche, la main droite crispe le couteau du réfractaire; saccoche de Judas, glaive de Caïn. La révolte désormais s'allie avec la longue plainte refoulée des Jacques et la vengeance hurle là où les gémissements ne furent point écoutés...

Ah, voilà bien Satan complet, vorace, perfide, criminel.

Il agite le couteau; aujourd'hui ne jette-t-il pas la bombe?

Saint Satan, patron de l'anarchiste, du génie méconnu, de la gloire suspecte, du péché qui a sauvé le monde, saint Satan patron de l'humiliation, et du supplice dont est rachetée la Terre, de l'indignation qui punit le riche et le tyran! Je comprends que le Saint-Sans-Autel ait ébranlé d'une sympathie obscure les plus nobles, les plus impétueuses âmes. Le poète, ennemi du bourgeois, la femme que l'égoïsme viril sans cesse trahit, le déshérité qui n'a pas de toit, l'amoureux délaissé de toute maîtresse, le fanatique, fier d'avoir été impitoyable, je les vois en un pèlerinage lamentable et ininterrompu (n'ayant d'autre tonique que leurs larmes, d'autres présents que leur sang, d'autres pompes que le de profundis de leurs colères et de leurs désespoirs). Satan les cueille joyeux et fou dans sa malice inexorable; il en groupe un bouquet de ronces, d'herbes vénéneuses, de serpents qui râlent, il les mord et il les baise, il les dévore; et dans leur indigestion, il croit accoucher d'une ère future de salut.

Là est le piège: prier saint Jude pour évoquer Satan, Judas, Caïn. Certes, qui se refuserait à répéter la prière explorée et vénérable, cette clameur de l'âme suspendue

sur les gouffres, à conjurer par un agenouillement exalté de sanglots le saint des causes perdues, des heures sans issue, des projets en déroute? mais de là jusqu'à vouloir affronter le crime et le suicide, de là jusqu'à s'enfoncer pour éternellement dans le noir parce que le crépuscule pénètre! de là, jusqu'à se damner volontairement parce que le ciel semble clos! Non si tout chrétien, tout mystique peut murmurer l'oraison des catastrophes, il ne doit pas pour cela se prêter à l'illusion démoniaque, et, suppliant saint Jude, il lui faut s'arrêter à l'aliénation de son avenir terrestre et surterrestre à Judas.

Dieu seul peut sauver de l'ultime démence, Satan ne peut que précipiter en de plus irrévocables abîmes celui que le vertige du mal et du malheur assiège d'un menteur attrait.

PRIÈRE AU SAINT-SANS-AUTEL

Sanctissime apostole, fidelissime Christi serve et amice, Juda, qui, ob proditoris nomen et quorumdam simplicitate in debito tibi cultu desereris, ob tuam vero sanctissimam et apostolicam vitam ubique fere terrarum a vera Ecclesia specialis calamitosorum et pene desperantium advocatus invocaris et præstissime coleris, ora pro me miserum, ut per tua merita in tribulationibus et angustiis meis consolationem recipiam. Tuum auxilium præsertim in præsentî perturbatione et angustia experiar.

(Très saint apôtre, très fidèle serviteur et ami du Christ, Jude, qui, à cause du nom du traître et par la simplicité de quelques-uns as été délaissé dans le culte à toi dû, tu es invoqué et très pieusement honoré à cause de ta vie très sainte et apostolique à peu près partout sur la terre par la vraie église

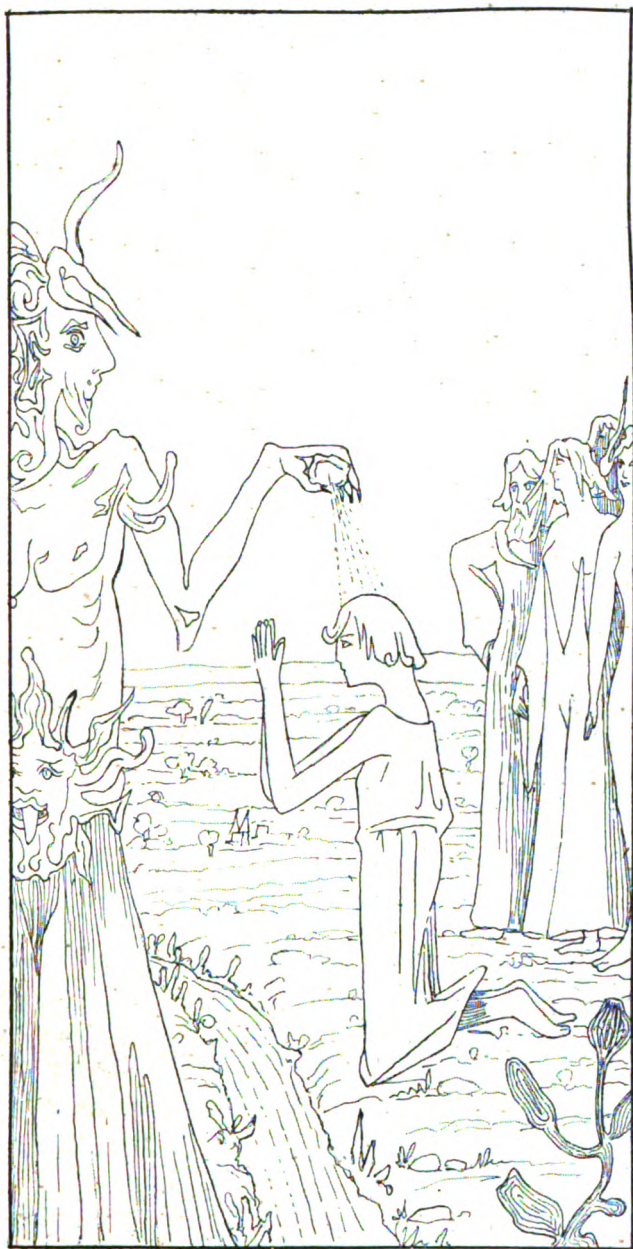
comme l'avocat spécial des calamiteux et des presque désespérés. Prie pour moi misérable afin que par tes mérites je reçoive la consolation dans mes tribulations et mes embarras. J'expérimenterai ton aide surtout dans la détresse présente, dans ce tourment.)

Mais, disciple de Satan, ta curiosité l'emporte sur ta terreur ; tu te sens d'ailleurs préparé et misérable , car le péché c'est déjà la douleur. Eh bien, suis ton maître néfaste, sois son allié et son coadjuteur, accompagne celui qui n'a pas d'escorte, tu es certain avec lui du « phénomène », tu ne seras pas déçu, ou plutôt tu le seras suprêmement et à ton horrible satisfaction.

Va, pèlerin du sanctuaire inconnu.

Nulle pompe. Tu ne te confondras point à la cohorte des gens aisés qui prennent voitures ou wagons, vers les stations balnéaires du miracle, s'installent en des auberges fréquentées, alternent l'eau sainte, la piscine, avec les bouteilles de vin vieux et les mets réconfortants ; tu t'évertueras pieds saignants et nus.

Avec le sorcier fais le pèlerinage, vers l'Église qui n'existe pas, pour le saint qui n'a pas d'autel. Ce saint douloureux et obscur a trimé sans récompense, et fut peut-être puni d'avoir eu pitié. Vous vous arrêtez ensemble, humant l'air, consultant la forme des arbres, l'allure des rochers, l'espèce des herbes qui sur la terre rampent, sachant bien qu'il existe une place fatidique où dans sa supplication à l'Inconnu le paysage deviendra complice : chœur de voix végétales, de bruits de source, de souffles à travers les branches, de vapeurs hors des mystérieuses grottes ! Que s'est-il passé là plutôt qu'ailleurs ? Vers quelles époques proches ou loin-



LE BAPTÊME DE SATAN

(Planche du Sabbat.)

taines un geste humain attachait-il à ce paysage une malédiction ? Les rayons d'une maligne étoile l'ont-ils consacrée ? Un génie l'habite-t-il, ou bien l'ancienne ronde des fées passait-elle, mortelle brûlure, sur cette lande ?

Le Maître a trouvé ! instant mémorable... certes, il ne possède pas le somptueux attirail des Clavicules ; il n'a que son bâton, son livret sali par sa main suante, aux caractères griffonnés avec impéritie, aux géométries contournées. Amant fidèle au souvenir, il garde sur lui le portrait véridique mais informe de sa bisexuelle amante : l'occulte force qu'il évoquera.

Face ridée et grimaçante de gorille, — cornue comme ces bonnes vaches dont s'offre le pis compatissant au hasard des chemins ; le poing serre les quelques deniers dont il a tant besoin, le sorcier, pour abriter quelquefois ses rhumatismes sous une grange et qui furent le prix judaïque de quelque lâche et nécessaire attentat ; dilaté de ses rêves de bons repas, un ventre prolifique, maternel, voluptueux aussi, à tabliers de peau noirâtre ; l'auréole de tous les proscrits est le coussin de cette face déprimée, déjetée, incomplète, les traits s'ébauchent, s'effilochent, s'effondrent, chaos d'une future humanité qui hésite en la décrépitude de l'ancienne. Les jambes et les pieds de bouc puent la luxure acharnée, la solide bestialité des antiques races d'au delà l'anthropoïde, au temps des vagabondages de la vache Isis essoufflée vers la virilité du taureau et de l'époux. Mais où l'équivoque recommence, c'est au centre de l'organisme, au mystère, à l'incohérence de la génération ; car Satan affecte une fémininité, corrigée de masculinité, le pubis hybride. Et pour suprême déchéance, le voilà sous un habit écarlate, galonné, en veste jaune, en

culotte à boucles, harnaché comme un domestique d'ancien régime... Celui qui a dit : « *Non serviam* » est marqué d'une livrée, même en ses livres triomphaux !

Enfin tes souhaits vont être exaucés ; ton compagnon et toi, lui trop disgracié, toi trop jeune, vous ne connaissez que peu de choses, vos désirs sont quasi vierges de réalisations ; aussi votre imaginative espère quelque Alhambra en une Espagne magique, complotée de faire voler à Dieu le miracle indu, par Satan-Prométhée, d'obtenir, sans l'avoir gagné, le bénéfice d'habiter quelques minutes sur la lisière de la vie et de la mort, de boire avec tous les sens le feu du monde !

Le sorcier et toi, vous êtes surtout abominables de loucher vers les médiocrités humaines ; vous profanez même votre forfait en le voulant utile à vos bas desseins.

Bon sorcier que j'ai presque exalté, tu te déshonores, si tu sors de ton empire de pauvreté et de désespoir, si tu t'enthousiasmes pour les splendeurs et les puissances qui te persécutèrent et que tu avais dédaignées.

Bon sorcier, prends garde !

Mais le bon-sorcier n'écoute pas.

Il oublie que peut-être en d'antérieures existences, il démérita jusqu'en la juste injustice de son ignominie, que peut-être, âme neuve, il a besoin pour se former, pour devenir à son tour un élu, d'un préalable enfer ; qu'il doit se lamenter et déchoir, se résigner à ses mésaventures, ne pas convoiter une inutile et fausse satisfaction qui le déprimera, le fera redescendre en un trou plus obscur comme un reptile, qui, affamé, s'approchant d'une caravane, est traqué par cette caravane avec plus

d'hostilité jusqu'à son nouveau refuge, le souterrain encore plus loin de la lumière et de la vie.

Allons, apprenti sorcier comique et peureux, suis le faiseur de tours ; Sancho Panza de ce don Quichotte aussi toqué mais moins chevaleresque, Faust de vingt ans conduit par le bout de sa vanité jusqu'au sabbat par un Méphistophélès vraiment de chair et d'os, mais encore plus besogneux. Tu portes ton paquet tandis que se dandine devant toi, avec sa seule besace, le prélat famélique du Diable. Lui tend ça et là dans la forêt de vieux chênes, sa badine de noisetier, qui oscille au pressentiment des métaux. Toi, tu geins, inhabitué à ce pèlerinage, traînant dans un panier tout l'arsenal d'épicerie pharmaceutique : une bouteille de réconfortant alcool, une tringle qui soulève le couvercle, des œufs au chaud humainement ensemencés et desquels jaillira un gambillement de bestioles ; un bocal de sang humain où dansent sans pouvoir s'arrêter de petites poupées en terre de pipe, comme ivres de retenir dans leur tête des graines de pavot ; un peu de farine pour épaissir le sang ; de l'alcool camphré qu'on brûlera afin d'écarter les congestions ; enfin cette mystérieuse plante, mal nommée mandragore, rappelant la rose de Biskra, boule emmaillotée d'appendices, velue et quasi vivante, quoique jaunâtre et sèche, qu'il faut surveiller de près, tant elle se plaît aux mystifications d'une fuite, surtout vers la laine des matelas, et qui dans l'eau ronfle comme un homme !

A ton poing gauche tu suspens avec délicatesse le plus précieux, le plus indispensable instrument du maléfice, le reptile dans sa cage de verre, serpent, lézard ou crapaud, la bête qui rampe, la bête cyclique, symbole de la lumière

astrale, de l'âme du monde, du Diable ; la bête condensatrice des fluides, qu'écrasait Isis, qu'écrase la Vierge sur les autels, le monstre visqueux et froid où s'enrobe la grossière vitalité de l'univers.

Enfin le lieu est trouvé et le sorcier fait son cercle.

Cercle mesquin, maladroit, à peine tracé, aimanté cependant d'un vouloir solide ; il y inscrit les noms maudits, il l'orne des signes qui reproduisent sa misère, il y fait collaborer les morts et les bêtes dont sa besace se vide ; là le crâne d'un parricide qu'il déterra avec quel soin par une nuit sans lune ni étoiles ; les cornes d'un bouc presque humain, qu'une paysanne a trop caressé ; la tête d'un de ces chats presque hyènes qui, fiancés au démon, se repaissent de charognes ; le cadavre aussi d'une chauve-souris, l'oiseau qui est un rat, l'animal répulsif, sur la frontière des espèces, à qui les enfants jettent des pierres et qui se réfugie dans des décombres et ne tournoie qu'au soir tombé, protégé par la peur des passants et sa propre laideur, la bête qui est l'ironie de la colombe, et qui se posera sur la tête de l'Antéchrist, comme l'oiseau nitide et miraculeux désigna le front du Christ...

Le sorcier n'a pas de costume spécial de nécromant, sauf que s'étant déshabillé à quelques pas de là, il est nu sous une épaisse et noire alumelle, soutane sans manches qui laisse à ses bras leur fiévreuse liberté. Il n'a pas choisi la nuit redoutable et hallucinante. C'est le soir seulement. Le soleil a quitté l'horizon, au-dessus de la mer et des arbres, au delà de ce cimetière rustique, parmi le silence, traversé par les seuls vols lents d'oiseaux crépusculaires.

Le sol est rocailleux, protégé des tempêtes, par de vieilles

roches, il est décharné, loin du sable aussi, sans ce limon rougeâtre qui est la viande de la terre; il est maigre, osseux, triste, aride; c'est bien le terrain doux au diable, le terrain breton, le terrain sorcier.

En face du cercle, la fourche qu'a saisie l'opérateur creuse un triangle où descendra la larve appelée. A droite et à gauche, un cierge vacille dans un chandelier d'étain. Aux pieds de l'opérateur, le brasier s'allume où cuisent l'assa fétida, l'aloès, la verveine, la sauge, l'ambre, le soufre et un peu d'encens. La fumée âcre, pestilente, escaladant en volutes le ciel bas semble l'échelle de Jacob du Mal où ascendent les vils désirs conquéreurs. Diligemment le sorcier a tracé quatre routes vers chacun des points cardinaux, désigné par un des symboles cadavériques et pervers: l'une, c'est la route de la Richesse avec l'index de la relique parricide; l'autre, celle du Savoir que marque la chauve-souris des initiations du démon; la troisième, celle de la Puissance où rient les félines dents rouges; la dernière, celle de l'Amour, dominée par le double fanal macrocère du bouquin. En arrière du cercle avec deux fémurs de morts la croix est tracée et le nom de Jésus-Christ y parle d'une sorte de refuge, comme si dans sa religion satanique, le sorcier avait gardé la superstition de Dieu!

Pris du traditionnel délire, l'opérateur tourne autour du cercle, chuchotant, dénombrant en une confession au diable ses méfaits, ses lâchetés, ses crimes, ainsi que des mérites appelant irrésistiblement les grâces de l'inferral Esprit. Et à chaque mouvement rotatoire il s'arrête pour humer les vapeurs rebutantes, la puanteur du Sabbat. Puis, lassé de ces circuits démoniaques, il s'effondre sur les genoux, dans le cercle intérieur d'où naissent les quatre

routes; penchant les épaules, non pas prosterné mais à quatre pattes comme un chien, il hurle les mystérieuses voyelles de cette simple phrase en latin d'église, qui recommence l'abominable confusion de Jude et de Judas :

.

SANCTE JUDA, APOSTOLE FIDELIS ET MARTYR, DESPERATIS IN REBUS
ADVOCATE, ORA PRO ME IN TRIBULATIONE MEA

Et toi, jeune catéchumène, que fais-tu pendant que glapit ton maître ? Mais ta besogne de marmiton du diable; tu étales avec précaution un peu de ce sang du bocal en une soucoupe que tu places à côté du brasier ! De tes doigts tachés du blanc des farines et du rouge flux humain, non sans haut le cœur, tu as saisi dans sa cage de verre le reptile, serpent, lézard ou crapaud, qui sera l'organe de Satan.

Prudemment tu le places dans une autre assiette en disposant au-dessus de lui une cloche de verre, un peu soulevée par quelques herbes, de façon à ce que la bête respire sans s'échapper. Puis tu t'écartes et regardes avec inquiétude la cérémonie qui s'avance, ô enfant de chœur de l'hérésiarque autel. Tu t'inquiètes et tu frissonnes au vent froid qui vient de la mer et aux abois lunatiques de chiens très lointains en des fermes que ne l'on voit plus, abois répondant aux hurlements du nécromant et dont semble pâlir davantage la lune.

Le sorcier recommence l'appel des voyelles, des voyelles seules; car, même dans les criss solitaires, il faut rester mystérieux. Et puis il se souvient de la puissance de ces sons nus, les seuls qui perturbent la psychique atmosphère, restent capitaux, évocatoires. Leur abrupte vol, acéré

d'incognoscible, creuse l'éther d'un trouble ému. Ces voyelles, sculptent, l'âme éparse et molle de Satan, fixent ses lignes fluides, lui tissent un vêtement sonore, préparent l'automate inaperçu qui doit obéir au commandement du sombre et isolé adepte.

Maintenant le voici tout droit ; ses yeux d'un bleu sauvage inspectent l'ombre, se réjouissent déjà des prodromes du prestige. Le reptile bondit sous la cloche de verre, frappe les parois, épouvanté, se gonfle, devient énorme et fantastique ; l'ivresse où il s'agite à cause de son prince qui va venir, indique, jusqu'à l'excès de sa mort, la réussite. Pour coopérer à l'œuvre maudite, s'allégeant de ses énergies condensées, le sang humain se dessèche, blêmit, comme si des souffles chauds d'invisibles en avaient vaporisé l'essence pour y ravir la force de se montrer, pour se conférer l'illusion d'être vivants jusqu'au point de devenir visibles.

Le sorcier halète et, à son compagnon, d'un ton dur et sans réplique : « Entre dans le cercle, à mes côtés, tout près... donne le pacte... IL est là. » O jeune homme, tu t'empresses, avide de connaître et de voir et d'interroger et de toucher peut-être, l'Esprit funèbre. Tu trembles ; le froid gagne tes os ; il te semble aussi que le sorcier médium te vide, que sa main qui se crispe sur ta nuque aspire en ventouse tes forces secrètes ; et tu t'étonnes et tu t'effrayes aux gestes incohérents de l'autre main qui, partant de l'ombilic, s'élance dans la direction du triangle, au delà du cercle, traversant chaque fois rythmiquement la fumée du brasier. A quel affreux travail se livre cette main, qui semble arracher aux entrailles des épis magnétiques, remonte pour cueillir la vie psychique ruisselant en voyelles des lèvres,

tord ensemble, enroule les fluides corporels et le souffle, l'âme de vie, puis cisèle sa monstrueuse statue de songe avec des doigts semblables à des ciseaux. Enfin le sorcier a poussé un cri noir et long, unique, désespéré, de femme en couches... Satan serait-il né ? Les éléments conjugués avec l'âme humaine auraient-ils mis au monde la larve où le Verbe incestueux s'est incarné. Un trouble inexprimable fait tituber le disciple, qui cependant ne distingue qu'en tourbillon une sorte d'outre, à quelque distance devant eux, une outre se balançant gauchement avec une tête trop lourde, à la renverse, un ventre colossal, des jambes informes qui, par un filet menu, semblent se rejoindre au ventre toujours houleux du nécromant ¹.

¹ Cette évocation du Diable ne fut jamais livrée par les rédacteurs des grimoires souvent mystificateurs ou imbéciles. Réelle, efficace, elle est traditionnelle et moderne, moderne surtout ; elle répercute l'écho des anciens temples initiatiques en l'Eglise du Christ. C'est le déchet des grandes mystiques, le dévoiement des saints miracles !



L'ÉVOCATION DU DIABLE

CHAPITRE VII

DIALOGUE ENTRE LE DIABLE
ET L'ÉVOCATEUR

LE DIABLE

Que veux-tu¹ ? Pourquoi troubles-tu mon repos ?

L'ÉVOCATEUR

Ne le sais-tu pas ? Qui de nous n'a pas heurté ton tympan de fatidiques lamentations ? Je veux la puissance ; je veux l'amour ; je veux la richesse ; je veux la science.

LE DIABLE

Tu veux tout ? Et sans rien faire, n'est-ce pas ? Telle est la coutume des enfants, des sorciers et des fous.

L'ÉVOCATEUR

J'ai accompli les rites effroyables, et ma misère supplie ta noirceur.

¹ *Che Voi*, première et unique parole que Cazotte fait dire à son diable à tête de chameau. — « Pourquoi troubles-tu mon repos ? » Voir tous les grimoires.

LE DIABLE

Je ne t'assouvirai pas.

L'ÉVOCATEUR

Pourquoi ?

LE DIABLE

Je suis fainéant étant esclave.

L'ÉVOCATEUR, *levant le bâton fourchu* ¹.

Je te frapperai, ô vil fantôme, car ta hideur me révèle la bassesse de ton destin.

LE DIABLE

Qu'il est ennuyeux que tu aies pris tes précautions ; comme je te rosserais volontiers ou t'étranglerais avec mes ongles ! Je fais ces plaisanteries-là souvent.

L'ÉVOCATEUR

Oui, un coup de sang... la brusque folie... la mort violente.

LE DIABLE

Je suis naturel comme pas deux, je tue comme un coup de foudre ou comme un coup de boutoir. Prends garde, mon disciple.

L'ÉVOCATEUR

Tu n'es pas mon maître, comme je l'espérais, mais mon domestique.

¹ Dans « le Dragon Rouge », le karcist, celui qui tient la verge foudroyante, a coupé au lever du soleil cette branche de noisetier faisant fourche vers le haut, et longue de dix-neuf pouces et demi ; cette fourche est ferrée avec la lame qui servit au sacrifice de « la Poule Noire » ou du « Chevreau » et elle est aimantée afin d'attirer tout à elle.

LE DIABLE, *il bâille.*

Je suis fatigué, j'ai envie de dormir... Je souffre, car je digère mal; oh! avoir une forme, enfin! comme je voudrais être moins laid! (*De sa main vaguement il rajuste son œil qui lui tombe dans la bouche.*)

L'ÉVOCATEUR

Je te lierai par les paroles divines, je t'enfermerai dans mon bâton comme Paracelse dans son épée; consentiras-tu à devenir mon chien comme tu fus le chien d'Agrippa?

LE DIABLE

Il n'est donc pas possible de se reposer un peu?

L'ÉVOCATEUR

Tu peux me donner ton regard; je veux ton or aussi et ton admirable méchanceté, je veux que mes irrassiables sens fouillent des chairs sans cesse obéissantes.

LE DIABLE

Aïe! Aïe! Je n'ai plus le courage d'agir, même d'agir mal; tu ne sais pas combien je m'ennuie, j'ai besoin de faire peau neuve. Sois gentil, tu es jeune, d'âme énergique, deviens moi-même dans ta vie et après ta mort, je ne te demande que ça; tu auras tout ce que tu voudras, nom de diable!

L'ÉVOCATEUR

Je suis loyal, mais tu ne l'es guère; dis ton nom.

LE DIABLE

Je suis celui qui se cache; appelle-moi, si tu veux, Luci-fuge¹.

L'ÉVOCATEUR

Oui, toujours Diane, la sombre Proserpine et la terrible Hécate², dont les tétasses de ta poitrine parodient les pâles seins.

LE DIABLE

Et Judas, et Caïn aussi, — ne reconnais-tu pas ma barbe rousse et mon sac de deniers? Ne reconnais-tu pas mon couteau?

L'ÉVOCATEUR

Il est vrai que tu embrasses et il est vrai que tu assassines.

LE DIABLE

Il est vrai que je sauve aussi de la détresse pour laquelle il n'est plus de divin salut. Tu vois cette auréole autour de ma face misérable; en elle brasille l'injustice immense et inconnue dont s'honore et se fortifie mon péché. Rappelle-toi qu'il n'est pas de suprématie sans un sacrifice. C'est ton désespoir, c'est ma torture, c'est la pitié peut-être de notre ennemi d'en haut qui fait notre dialogue d'aujourd'hui et assied notre solide contrat. Saint Jude, serviteur de Dieu, s'est rallié à Judas, serviteur de moi, Diable. Saint Jude,

¹ J'ai adopté cette appellation du Grand Grimoire qui sied à mon évocation selon Satan et non pas selon Lucifer.

² Les évocations lunaires. Satan est bien le fils des sombres divinités païennes de l'Hadès.

comme moi persécuté, m'a fait cadeau de cette falotte lumière autour de mon front... Allons, allons, je me range, je deviens dans l'Église catholique si hostile un petit personnage. Satan compte dans le coin à gauche, à une place obscure... Dieu, lassé de me combattre, m'a acheté.

L'ÉVOCATEUR, *jetant le pacte hors du cercle*¹.

Ramasse! voici la cédule.

LE DIABLE, *lisant*.

De l'or, tu veux de l'or...². Oh! mes beaux trésors amassés dans le silence des cryptes, mes chères pierreries, mon coffre-fort à moi qui suis l'Avare! Quel sacrifice tu m'imposes, ô mon fils, quel sacrifice de livrer ces trésors pour lesquels je veille ombrageusement, hypnotisé par le seul astre dont la lueur soit assez funeste pour qu'elle me plaise... Enfin, tu me promettras de m'offrir une pièce de chaque sac d'écus que tu éparpilleras³. Des femmes... ces maîtresses dont je suis jaloux, car leurs caresses encore ensommeillées et personnelles ravivent mon égoïsme et satisfont ma salacité... Tu diras : « Satan, c'est pour toi, » en les possédant et je doublerai vos joies... Fasciner, tu veux fasciner... Je

¹ Voir les *Grimoires*.

² Oui, l'or d'abord; les clavicules abondent en formules pour dompter les esprits qui veillent sur les trésors. L'opération la plus usitée avait lieu du 10 juillet au 20 août. On suspendait au-dessus de l'ouverture de la mine une lampe redoutable, dont l'huile se mêlait à la graisse d'un mort et dont le lumignon fut pris au drap qui enterra cet homme. Les ouvriers sont munis d'une ceinture de peau de chèvre nouvellement tuée et des caractères s'y étalent écrits avec le sang de celui qui déjà humanise de sa graisse la lampe. Le nécromant avait préalablement tracé un cercle autour du précieux trou et l'avait encensé trois fois de suite avec « l'encens du jour... » Ces pratiques firent fureur au XVIII^e siècle.

³ Voir les *Grimoires*.

te dois le regard de mes reptiles... Aime-les et fixe-les, tu auras le regard immobile des morts... Puissance qui m'est charmante ! car les fascinés sont possédés de moi. (*Secouant la tête.*) La science ? tu veux savoir... Tu as raison, je te le permets, c'est le suprême mensonge et la dernière sottise.

L'ÉVOCATEUR

Tu reviendras aussi quand je voudrai¹.

LE DIABLE

Infatigable persécuteur, quoique tu sois mon meilleur ami. Ah ! entre nous liés, même étreints, il n'est aucune paix... Me crois-tu un Méphistophélès fringant ? t'imagines-tu que je vais endosser un justaucorps d'opéra-comique ? Je ne suis qu'une larve, ta larve, ton fils ; je respire l'haleine de la mort et de la pourriture, le cimetière là-bas m'envoie de délicieuses puanteurs... Je me nourris de l'infamie stercoraire : je bois toutes les ordures des âmes.

L'ÉVOCATEUR

J'ai besoin d'un compagnon, d'un confident. Je suis tellement abominable et désolé que je ne puis me reposer sur le sein d'une femme.

LE DIABLE

Tu te reposeras contre mon cœur comme saint Jean² sur l'épaule du Christ... Ah ! ah ! Nous ferons bon ménage. Prêtre d'Onan, tu seras une sorte de moine d'un temple

¹ Condition indispensable du pacte.

² Le patron de la Secte.

qui n'existe qu'en toi, d'une idole qui est toi-même. Moine matérialiste et athée, (car tu le sais bien, étant abandonné de ton esprit, quelle immortalité peux-tu avoir ?) tu ne raconteras pas mon mystère, tu ne feras pas d'adepte. Tu n'auras pas non plus d'enfant charnel. Tu es hors des hommes, tu appartiens aux démons.

L'ÉVOCATEUR

Tutu ! des phrases, je me libérerai de toi quand je voudrai. Même pas de bâton... un coup d'épingle et je te crèverai, ballon flottant.

LE DIABLE

Ne fais pas ça, tu te crèverais toi-même.

L'ÉVOCATEUR

Tu n'auras pas mon âme... si j'en ai une !

LE DIABLE

Je n'aurai pas ton âme... imbécile, tu n'as donc rien encore compris... Mais ton âme, c'est moi ; mes cornes informes sont les oreilles d'âne de ta bêtise et mon pouvoir le sacrifice de ton angélicité à mon enfer.

L'ÉVOCATEUR

Mais tu n'es pas une hallucination, je te vois, je t'entends, je t'ai accouché de mon ventre avec les forceps de mes doigts qui te sculptèrent ; l'appel de mes voyelles t'a donné la vie, et les éléments pervers des quatre coins de la terre se sont coagulés en ta fumeuse carcasse... Tu n'es pas moi, puisque je te parle...

LE DIABLE

Erreur. Après ta mort, tu ressusciteras en moi... Tel est le pacte ! Je suis le corps glorieux de ton infamie, l'âme-sœur de ton abjection, je suis ta gaine de ténèbres... et — ô la chère extase que je promets à mes adeptes, moi très bas comme le Très Haut à ses saints — nous ne nous quitterons plus, mon chéri, et nous ne cuirons pas sur le gril comme racontent les prêtres, nous nous paierons des bombances... il y a tant d'excréments sur la terre... la terre elle-même, notre royaume — car la terre, c'est l'enfer — n'est qu'une énorme déjection !

LIVRE II

L'ÉGLISE DU DIABLE

ET

LES RITES MAGIQUES

CHAPITRE PREMIER

LE SABBAT

L'humanité a besoin de délire ; elle se crispe et s'irrite de rester « humaine » ; elle convoite, elle espère un autre monde en ce monde déjà, un au-delà d'exaltation et de bienheureuse démente, son « là-bas », comme a dit Huysmans. Oui, l'humanité sent nécessaire la folie, pour se distraire autant que pour se grandir. Alors elle se prend à détester la torpeur quotidienne, l'esclavage, le labeur, les affaires, le sommeil, les vulgaires jouissances. L'Ennui féroce, pierre tumulaire qui l'écrase, elle le secoue en se tordant, écumante. L'humanité a sa crise bienfaisante et effroyable d'hystérie. C'est que l'Ennui stimule perpétuellement le monde. Bien plus que les vieilles injustices, bien mieux que l'antique colère, il galvanise en stupéfiant, il crée par la saturation de ses bromures, de ses sulfonals, une réaction d'épouvante épileptique. Les peuples n'ont jamais supporté de vivre normalement. Ils ont somnolé, mornes, puis se sont dressés, gesticulateurs, névralgiques. Au fond, ils n'aimèrent que la splendeur des convulsions ; et lorsque l'énergie leur manque, ils appellent l'influx de

Satan, les poisons excitateurs, les drogues fébriles. Ah ! la morphine mentale, le haschich cordial, ce paradis artificiel dont le désir s'enracine d'autant plus profondément que l'autre paradis, le vrai, absent d'ici-bas et que le doigt du prêtre montre trop loin, là-haut, échappe à des fois incertaines, à de grossiers désirs. Las de s'éreinter vers l'impossible ciel, voyez-les s'exerçant aux horreurs faciles de l'enfer.

Le Sabbat c'est l'ivresse collective des instincts, le déchaînement des baves, la torture essoufflée et joyeuse de la chair.

Je tenterai, l'énorme labeur, je dirai l'insanité splendide, tendre, douloureuse, furieuse de cette fête qui ne s'éteindra jamais, tant que l'homme sera.

I

LE DÉPART

Nuit sublime. Impatience des nerfs picotés par la longue attente du dieu qui s'est enfin promis. Les sorciers et les sorcières, récemment initiés, prêtent l'oreille, mordent le drap, sursautent à la moindre rumeur. Il faut s'être couché pour aller au sabbat ; on n'y va qu'après avoir dormi, néanmoins on s'éveille¹. Quand viendra-t-il le cava-

¹ Une fois pour toutes j'avertis que chaque détail de ce Sabbat est cueilli chez les démonographes, dans les copieux procès de sorcellerie ou dans les traditions populaires anciennes et modernes. J'ai délaissé le



LE SABBAT CLASSIQUE

lier vêtu de noir, dont la jument sombre piaffe des étincelles ? C'est la nuit¹, une nuit d'hiver précoce, neuf heures à peine, nuit du jeudi ou du lundi ou du mardi, du vendredi ou du samedi, jamais du dimanche, car il a été annoncé : « Tu ne seras pas au Diable et au Seigneur à la fois. » Les ais des portes se plaignent, l'hôte approche, le vent qui l'entraîne hurle, annonciateur. L'onguent dont s'est frotté l'adepte, en s'écriant : *Emen-Hétan, Emen-Hétan* (ici et là), son imagination surtout, l'influx démoniaque aussi le marinent dans une sueur froide et épaisse, prodrome de l'extase solitaire ou du départ mystérieux. Manants et grands seigneurs, d'envie, grillent dans leur peau. Les prisonniers, dont le diable est le consolateur, soupirent d'aise, ils vont être enfin pour quelque heures délivrés. Le bon Frère, ami des forbans, les vient avertir, ouvre la fenêtre, descend les barreaux. Toujours tant de pris sur le châtiment, une bouffée d'air libre sentant le soufre. Ah, celui qui, perçant ces toits maléfiques des villes vouées à la folie nocturne, regarderait en ces chambres dévastées par l'apprêt du sabbat, qu'il s'ébahirait de la multiple, de l'incohérente, de la miraculeuse fuite ! Il en est qui bondissent et, jambes nues, étreignent, presque voluptueusement, le petit bâton blanc ; l'air, par un phénomène de lévitation satanique, les emporte, tirés dans les plaines bleues et vides par l'outre du diable, cette mongolfière invisible ; d'autres subissent l'emprise brutale du maître ;

fracas et l'oripeau romantiques qui dénaturèrent l'aventure sordide pittoresque du premier des cafés-concerts et des clubs.

¹ Quelquefois c'est le jour, à midi, l'heure de la sieste, quand la digestion travaille, quand les désirs impurs s'insurgent. Le démon de midi est en somme le démon du solitaire, du savant, du moine. Le roi David en avait connu l'assaut.

il les secoue, les empoigne par leurs cheveux dardés, les casse en désordre ou sans vêtements sur la selle ténébreuse; certains partent seuls, la cheminée-ventouse les aspire, ils raclent la suie, hissés par quelle corde? ou rompent le carreau, trouent le volet, s'échappent, recroquevillés par des chatières, s'enfilent par des trous de rats, chevauchent l'ustensile proche, animé tout à coup d'une vie surnaturelle, le balai¹ des cuisines, le chien réveillé, le bouc de l'étable ou le taureau, parfois le cheval, parfois seulement la fourche, la quenouille et même une canne, le fragile roseau, que l'enfant arracha sur les bords de l'étang. Tout sert de véhicule à l'élève du diable.

Mais d'aucuns, d'aucunes, plus privilégiés ou plus mystiques, pâlisent brusquement, se crispent en un spasme qui vomit leur âme; le corps reste immobile durant la fête impure, quasi mort, sans bouger plus. Par la vision Ezéchiel visitait Dieu; le sorcier et la sorcière peuvent aussi visiter Satan par le seul pèlerinage de leur esprit.

En vain, le mari espionçonne sa femme; ou elle, lui. L'absent ne bouge pas plus que bûche ou effigie; celui des deux qui est resté devine le manège; un tremblement le gagne et il ne peut sauter du lit; le voilà lié pour trois heures, n'ayant même la licence de crier jusqu'à ce qu'ait chanté le coq².

¹ M. Léon Daudet m'a raconté qu'il vit un jour de ses propres yeux un balai prendre vie et marcher devant lui quelques instants; les légendes allemandes de l'apprenti sorcier (*Goethe's Lieder*) ne seraient donc pas si apocryphes.

² Cette catalepsie du fugitif, s'en allant d'âme au sabbat, faisant croire que le diable remplaçait par une poupée dans le lit la vacance de son fidèle.

La foule moins subtile, plus pratique, ne s'associe pas à l'hallucination, ne profite pas de la belle voiture de ces reins formidables où s'entassaient les saints de l'affreuse synagogue; la foule (bohémiens, paysans, cheminots, bateleurs, mauvais clercs), va sur ses pieds, patauge dans l'ombre, roule, longue chenille, dans les chemins peu connus, loin de la police, loin des graves ou des timides hommes, s'enfonce vers la lande, la forêt, l'église en ruines, l'autel du mal. Ils portent des pelles, des vaisseaux de cuivre (ou d'argent pour mieux solenniser la fête), plient sous le faix de tentes, de provisions extraites de sépulcres, s'arment des saints instruments du sacrilège, traînent dans des cages les bêtes complaisantes, la ménagerie du diable.

Les ondes de la nuit s'ébranlent au double courant terrestre et aérien. Là-haut sous la triple Hécate, ce sont rafales d'humanité, étoiles filantes de chair, nuages de toisons noires, rames de bras s'agitant entre des poupes et des proues qui sont des têtes ou des croupes, foudres qui sont des ventres, tonnerres qui sont des cris... En bas grouille la canaille, l'ordure putréfiée des amours, la fiente des haines, la fourmilière vorace des incestueux, des débauchés, des curieux, des misérables, des vagabonds des infirmes, des assassins...

Au loin, sur la tour, qui veille, rigide et chantonnante, pareille à une lampe et à un glas? La Reine du Sabbat elle-même, la belle vieille, la malicieuse inféconde, aux flancs ignominieux, la vestale infâme, celle que les sept vices stigmatisèrent de sept purulences; l'oriflamme de sa chevelure bat à son front de rouges ailes; elle condense au magique miroir la fournaise de ces âmes nomades

en mal de sabbat, boit de ses lèvres fardées et crevassées, de ses narines velues, de ses yeux de chouette, le vin immatériel des meurtres et des viols dans le mirage d'une cuve prophétique, faite d'un cristal maculé de sang...

II

LA FOIRE DU SABBAT

C'est assez loin de la ville. La route meurt en l'inculte lande que les pieds des démons ont à jamais froissée de leur stérilité, « l'aquilarre, » la contrée qu'inondèrent les sacrifices sanglants des Druides, le sanctuaire en plein vent de Moloch et de Teutatès. Ce sanctuaire se dresse quelquefois sur la place des paroisses, devant des églises, afin que le diable puisse planter sa chaire vis-à-vis du grand autel qu'ensoleille le saint sacrement. De l'eau clapote aux environs d'un grand noyer qui abrite un sombre calvaire. La forêt borde l'horizon de sa dentelle funèbre¹.

Les femmes des arènes célestes descendent échevelées comme érynnies, nues ou quasi, graissées ou non, la tête si légère qu'elles n'y pourraient supporter de couverture. Un démon familier, quelquefois en queue, écuyer de la même monture, les fouette tandis qu'elles hurlent « Har ! har ! har ! sabat ! sabat² ! » éperdues. « Vous êtes déesses, leur

¹ Pour les sabbats plus restreints, la horde choisit un cimetière, une caverne, l'hôtel des juges — ô ironie ! — ou simplement les toits ; dans le dernier cas les arbres servent de route ; le vieil anthropopithèque renait en le nécromant.

² Peut-être le « Sabaé, évohé », des chants orphiques, des fêtes dionysiaques.

dit-il, ne descendez-vous pas, pareilles aux dieux, de la porte du Capricorne, qui est cette figure du Bouc par lequel vous êtes transportées. Vous avez franchi la porte des voies suprêmes ; mais que vous êtes lentes et sottes, indignes encore de moi ! » Exaspérées par l'orgueil, par l'outrage, elles essorent et s'élancent, fusées bruyantes. Et elles foncent bas, plus vite qu'un aigle ou qu'un milan sursa proie.

En somme, l'aspect fantastique s'adoucit et s'accroît en réalisme. Si la forêt de Brocéliande s'illumine de féeries, si le ciel est sillonné par les chars des Valkurs où deux chats ailés s'attellent, si la Corne de Mai, le grand vase à boire, le calice, le gobelet du Diable, rappellent les banquetts d'Odin, — la foule déguenillée, éprise de chahut et de lascivités, fait songer déjà, mais avec quelle pompe supérieure, quelle beauté grandiose de décor, quel attirail dramatique, aux infâmes cohues des lieux de plaisirs où s'atrophient les modernes névroses. à nos bals en plein vent, exhibant et vendant de la chair. Au lieu de fanaux électriques, des cierges noirs, égouttant du suif humain, émergent de séants, haussés, de vieilles, ou s'érigent, sur la plante de leurs pieds retournés vers le firmament noir. Certains démonographes romantisant, la fête houleuse l'illumine de bras d'enfants morts ; mais l'allure générale est moins fétide. Je vois le sabbat en foire de marchands mêlés, en kermesse : là des saltimbanques, des ventriloques, des montreurs de bêtes, des faiseurs de tours, des jongleurs, tout ce qu'il faut pour ravir la sottise populaire. Le délire s'accroît par le nombre des délirants ; les bêtes s'en mêlent, et les idiots et les farceurs ; tous les difformes de la terre, disgraciés, boiteux, bossus, estropiés, vieux décrépits et caducs y dansent au milieu du

désordre plus légèrement que les robustes drilles. Voilà leur « Eldorado », leur « foire de Neuilly », leur « Moulin-Rouge », leur mardi-gras, leur mi-carême. Ils y aiment se distraient, se reposent, retrouvent, loin de l'inégalité cruelle des autres jours, une minute incomparable d'égalité, ils ne craignent plus rien, narguent le Seigneur et le prêtre, lâchent leurs tripes et leur révolte, font la figue et la uique au Dieu despotique et clérical ¹.

III

LES ANIMAUX ET LES ENFANTS AU SABBAT

Les animaux les plus décriés, les plus épouvantables, profitent de cette trêve d'ostracisme, usurpant la place des bêtes de luxe, glorifiant leur propre laideur, leur méchancelé.

Mis au banc de l'univers, « jeteurs de sort », sorciers (car le sorcier appartient à tous les règnes, même au végétal, même au minéral), convoqués au sabbat, habitués des prairies désolées et des mares croupissantes, félins ou reptiles, où fauves, les voilà, en tumultueuse et joyeuse cohorte, suppôts de la Bonne-Mère-Perversité : chats, coqs, chats-huants, renards, loups, ours, serpents, porcs, basilics, crapauds. Dans cette mêlée foraine du sabbat, idéalisés par le triomphe, tout à coup métamorphosés à l'emprise d'un esprit inusité, ils s'élèvent par l'abêtissement des hommes et des

¹ De nos jours le sorcier se plaît encore quand il aborde les villes aux mystifications grossières de nos foires où tel « Pipento » rappelle le fascinateur d'antan.

femmes abrutis de cérémonies abjectes. Habitées par des âmes humaines, surhumaines, ces bêtes profèrent des paroles comminatoires, se prélassent graves et féroces, se dandinent, gonflent aux fluides de la luxure et de la cruauté.

Le Chat, de tout temps, fascina. Montaigu raconte lui-même que son chat attirait de sa fenêtre les oiseaux de l'air et des arbres; le Coq — ce terrible coq dont le cocorico sonne l'alarme et le chant du départ de la synagogue satanique, — le coq, dernière incarnation du Diable, sa sentinelle, quand le matin va le faire s'évanouir, le coq, disent les grimoires, a la puissance de fasciner jusqu'aux lions! Quant au renard, déprédateur et louvoyant, brigand de bergeries, escroc de poulailler, il darde contre les dindons ensommeillés sur les branches une prunelle perfidement attentive. Le Jaguar saisit par la queue le caïman, dont la gueule cependant dévorerait un homme; malgré sa petite taille, il happe l'énorme bête qui sous sa dent demeure immobile et charmée, couvant respectueusement son supplice... Mais les vrais fascinateurs, les meilleurs acolytes du Diable, les préfets du Sabbat sont le Crapaud et le Serpent.

Chaque sorcière porte sur l'épaule un crapaud artiste-ment vêtu et la tête ornée de deux petites cornes; ses yeux jamais clos ont la fixité qui ne pardonne pas. Les oiseaux, la belette, la couleuvre, les mouches, les papillons, rien ne lui résiste. Certains même mettent à mal les hommes. L'abbé Rousseau, un fascinateur, qui, plusieurs fois, avait fait mourir des crapauds par le regard, manqua en mourir lui-même; il s'acharnait contre l'un d'entre eux, énorme qui, s'enflant, se dressant sur ses quatre

pieds avec un souffle rauque et regardant sans varier de ses yeux aux rougeoyantes flammes, lui infusa à lui l'homme, le prêtre, l'invincible faiblesse d'un évanouissement. Le serpent est encore supérieur au crapaud. Au Sénégal, des chasseurs se retournent tout à coup, pris d'un incoercible tremblement, et ils aperçoivent une tête plate tendue vers eux et sifflante. Le coup de fusil seul rompt le charme; ou une fuite précipitée.

Ces reptiles ont donc en eux l'âme mobile et prédatrice du grand proscrit; les sorciers se les attribuent. petites idoles, fétiches vivants du Dieu. La Dame de Martibalsarena dansait avec quatre crapauds; l'un vêtu de velours noir, avec sonnettes aux pieds, sur l'épaule gauche; l'autre sans sonnette sur l'épaule droite, et aux deux poings les deux derniers, comme oiseaux en leur naturel.

Bien mieux, les sorcières devenaient bêtes elles-mêmes. Au retour des maudites assemblées, elles se recroquevillaient, tellement bondissantes et griffantes contre l'hostile espion que celui-ci les prenait pour des chattes; ou bien, à quatre pattes, elles aboyaient comme des chiennes. boitaient dans les herbes, pareilles à de gluantes grenouilles. Dans cette immense foire du sabbat, l'humanité redevenait son bestial ancêtre. Lézards, singes, crapauds, limaces, araignées, serpents allaient et venaient selon la fièvre et le rythme des métamorphoses et tout à coup s'évanouissaient ainsi que des éclairs.

L'enfant est un faible, une petite bête, presque pas un homme, le Diable du sabbat antique défend tous les faibles. Comme le Christ il les appelle, il reconnaît ses élus, les petits sorciers futurs, les autres il les déchire et les fait

cuire. Mais, est-ce pudeur, est-ce sentiment d'inaptitude à l'abominable science ? Il se garde en tout cas de les initier à ses redoutables arcanes. Dans un poème latin sur le sabbat, écrit par M. le président d'Espagnet, conseiller du Roy, et traduit par G. Guay, il est dit, non sans grâce :

Plusieurs enfants y vont comme on voit au printemps

Sur les plantes nouvelles

Les oiseaux par amour ensemble voletants.

Le Maître ténébreux a pitié de cette innocence qui cependant marche sûrement à la corruption; il passe les enfants à travers la fumée et le feu, les hypnotise d'une main velue, rapide sur leurs yeux qu'il aveugle pour toute la durée de la cérémonie; puis, leur ayant baillé à manger du pain de millet noir, il les envoie garder la théorie sacrée des crapauds au bord de la mare. Ces démons aquatiques, vêtus de vert, tintinnabulent de clochettes, jacassent un kabbalistique idiome, austère, profond, qui semble initier un peu leur rêveur petit gardien, saint Jean-Baptiste des moutons du Diable.

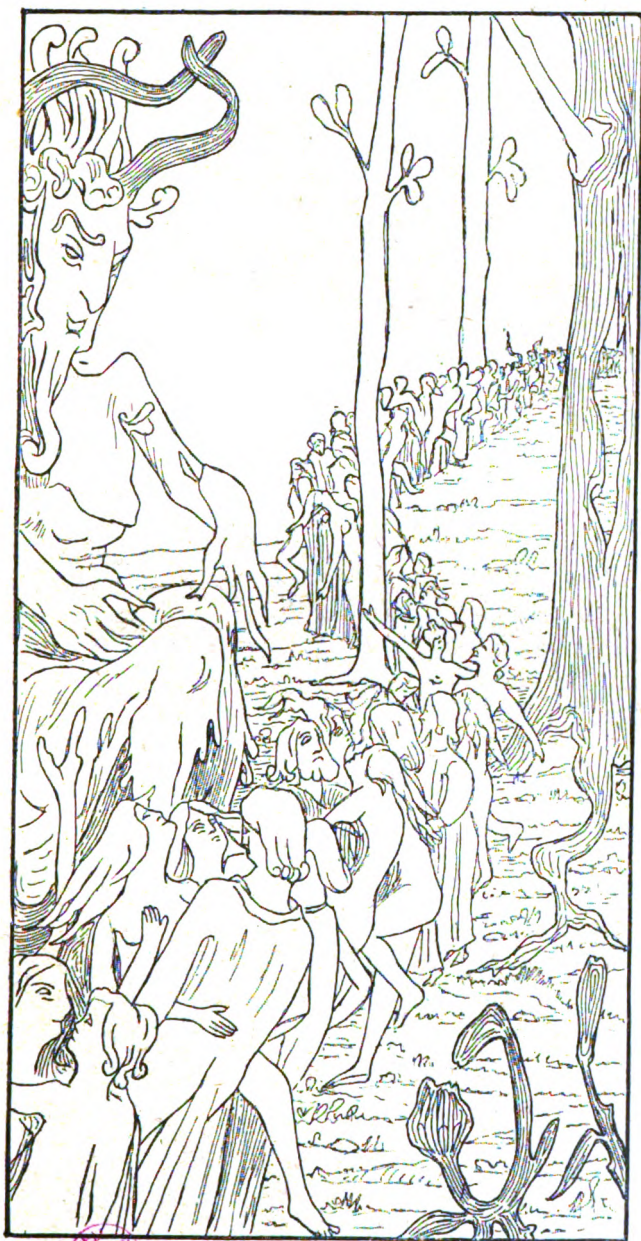
IV

LA DANSE ET LE BANQUET

Ici la danse est violente, passionnée, et non seulement elle enivre, elle est affreusement utile ! elle sauve du mal d'engendrer, elle déchire par la gambade le lien du fœtus, dès le ventre. La sorcière encore assez jeune pour perpétuer l'humanité, lui jette un fruit débile et sans forme, comme un défi rouge. Les hommes s'en excitent plus. Ces

gestes muets demandent plus en leur silence que de véhéments discours ; la réponse, c'est toujours d'accepter, de prêter le corps. Alors le sorcier et la sorcière s'accointent ne faisant qu'un, se mesurent, s'exaucent. Don satanique, c'est-à-dire eurythmique à l'univers que de danser. Vieille volte païenne, tu reparais ! Quelquefois à ses meilleures amies, le Dieu **Pan** accorde la supérieure faveur de transmuier ; tout être humain, serait-il malade de mélancholie, s'il est frôlé par le sceptre de fer, devient un bienheureux titubeur du cosmique branle. Tous tournent le dos au centre du bal, ainsi qu'en les danses bretonnes, se heurtent en des circuits. Pour que l'illusion même de la pudeur et de la défense n'existe plus, les filles s'accoutument à porter les mains en arrière ; leur croupe se baisse, tandis que les bras tournent... Simples chiennes expectantes en une cassure des reins qui ne se redresseront plus, et dont s'enfle le ventre, projeté sur les cuisses, où il appuie son faix d'ordures et de méchantes viandes. « Faute ici, faute là... joue ici... joue là... » Et l'on ne se contente pas de danser, on saute ! quelquefois du haut d'une montagne jusque dans la mer. Cela se passe dans ce cas en Gascogne. Rêve élastique ! On saute dans les feux comme les enfants à la Saint-Jean afin de railler l'enfer clérical et le bûcher. Sorte d'espoir en un saut vers l'au-delà, après les tortures de la vie ; ah ! l'inquisition évitée, le saut au delà du Dieu vengeur, du Dieu déçu !...

N'est-ce pas le binou des rondes de farfadets, qui rappellerait le mieux en son aigreur l'orchestre maigre du sabbat ? Néanmoins non seulement folles clochettes, grincement exigus d'harmonica, cascades de perles d'onde



LE VESTIGE COSMIQUE AU SABBAT

énervent intolérablement, mais le mâle tambour, le tambourin allègre, la flûte des fêtes de Dionysos, le violon larmoyant, et « ce long instrument posé sur le col, s'allongeant jusqu'à la ceinture et battu par un petit bâton », ajoutent encore à l'acrimonie leurs sonorités ou leurs langues. Luxe orchestral des assemblées de douze à quinze mille âmes. Les autres, les moindres, se contentent de la musique des forêts.

Le diable, qui cependant sort d'une cruche, c'est un grand bouc avec deux cornes devant et deux derrière. Celles de devant se rebroussent en perruque de femme. Parfois il n'a que trois cornes formant le schin, la lettre hébraïque de Jésus. Celle du milieu éclaire; on y allume les cierges et les yeux aussi des sorcières. Au-dessus de ces cornes un bonnet ou un chapeau. Caricature d'Adonis, il est nu avec des mamelles féminines, des poils aussi longs que des crinières; mais ce qu'il exhibe avec une ignominie sans égale, c'est sa virilité sacrilège, l'organe démesuré, entortillé, sinueux, aux serpentines écailles, aux piquants de hérissons, et qui semble parfois de bois ou de corne ou un fer rouge. Assis sur la grande chaise dorée et fort pompeuse, il ricane et attend le chœur des suppliciées d'amour qui réjouiront sa lascivité et le remercieront du baptême des baves par les baisers déviés, à cet autre visage qui orne sa fesse, visage morose, masque d'effigie, lavé sans cesse par les lèvres des sorcières.

Le voilà le dieu à rebours, le Dieu de l'Inceste! Inceste indispensable au sabbat, peut-être parce qu'unissant la mère vieille au jeune fils, la jeune enfant au vieux père, il conspire l'extinction de la race; à coup sûr pour des raisons plus obscures, le recommencement des orgies

païennes, la reconstitution sur le plan humain des théogonies déchues, où se mêlent les parents. — pour l'inferral spasme du baiser consanguin.

Parfois le péché s'accroît encore ; la Bête subjugué la femme. Tous les règnes de la création influent vers elle, tentent de mettre au monde, réel, le sphinx de chair qui résumera l'univers. (Voir le Belthis de l'*Eternelle Poupée*.)

Rarement, il s'absente, le Diable, président de ce cercle effréné, magnétiseur de cette chaîne aux anneaux de bêtes, de démons, de femmes, d'enfants et d'hommes. Cependant de peur, il échappe, levrier noir subit, à de profanes yeux. La semaine suivante quand il s'excuse, il raconte qu'il est allé plaider devant le Christ, devant « Janicot », la cause de ses fidèles à lui, persécutés.

La posture des adorateurs est variée, innombrable. Ils l'adorent à deux genoux, se renversent sur le dos, jettent les jambes en l'air. Après avoir baissé la tête sur la poitrine, ils la relèvent de façon à ce que le menton chavire vers le ciel. Ils approchent du diable le dos tourné, marchant en crabe ; leurs mains se joignent sur leurs reins, et ils râlent sans revirer vers lui, les yeux contre terre.

Le banquet n'a rien d'officiel ; chacun s'assied à la place qu'il veut, près de l'autre, la préférée, celle que la société ou l'Église lui refuse. Au lieu du bénédicité, on blasphème ; c'est plus drôle ! on confesse Belzebuth pour créateur, dateur et servateur. Mais elle est médiocre la nourriture du Satan populaire ; il ne veut pas qu'on s'amollisse à de succulentes friandises. Il recommande les alcools qui tuent, ces quintescences dont Paracelse garda toute sa vie un égarement, ces épais liquides pareils à de l'encre ou à

du sang gâté, ces mets suppedités par lui, viandes fades et nauséuses, affligeant l'estomac d'un famélique aboi de mâle faim. Et on se lève de ces tables magnanimes avec plus d'appétit que lorsqu'on vint s'y asseoir. C'est du vent qui gonfle l'intestin, un vent de revanche, qui se vengera du mensonge par la tempête.

Communion des vivants, communion aussi des morts ! ceux-ci sont de la fête ; le sorcier récemment enterré était déterré pour le sabbat. En chœur on processionnait vers les sépultures. A coups de pelles et de pioches, les cadavres exhumés, déliés de leur suaire béni qui les envoutait pour le ciel, livraient pour la cuisine ou pour le taudis alchimique leurs entrailles éventrées. Le reste du corps était partagé entre les parents, qui, jaloux de la terre, voulaient à cette chair si proche de la leur, un tombeau parental ; quoi de mieux pour chaud sépulchre que le propre estomac des vivants, surtout s'ils ont faim ? les os mêmes n'étaient pas épargnés ; grâce à une plante basque, appelée balaronna, ils devenaient souples et savoureux autant que navets cuits.

Cependant le sabbat était joyeux quoique funèbre. On y allait comme à des noces, pas seulement pour la grossière licence de s'accointer, mais pour la diabolique communion des âmes. « Le Diable, disait Marie de la Ralde, très belle femme de vingt-huit ans, tenait tellement liés les cœurs et les volontés, sans y laisser entrer d'étranger désir, que je me sentais ravie et croyais être dans quelque paradis terrestre¹. »

¹ Malgré cet accord des volontés, cette tension des organismes, jamais de miracles bienfaisants, de cure durable au sabbat. L'excitation, vite

Naturellement les femmes devaient accourir en foule; les démonographes, les inquisiteurs s'exténuaient pour en savoir la raison. Quoi de plus simple. Ève est faite pour la sensualité ou pour l'extase. Le sabbat lui apportait l'une et l'autre et à sa portée, truculentes, sans ascétisme. Elle en profitait pour prêcher sa doctrine en l'assemblée, pour défendre ses intérêts particuliers. Le sabbat fut en somme le premier des clubs féministes. Ou y proclama la victoire prophétique de l'éternelle opprimée.

V

L'EXCUSE CRIMINELLE ET SCIENTIFIQUE DU SABBAT

Les anciens sorciers furent les anarchistes du passé; eux aussi détestaient le prêtre, le roi, le riche; eux aussi préparaient en ces occultes cérémonies les bombes des maléfices; ils empoisonnaient surtout, détruisaient cependant avec plus d'ampleur, savaient répandre dans les campagnes la poudre qui tue les moissons, ensevelir sous les étables la charge magique dont les troupeaux dépérissent. Et ils s'en prirent surtout à la tendre race des enfants, (celle qui, ne gardant pas les crapauds, a refusé l'initiation), décimèrent plus radicalement, plus religieusement que les anarchistes modernes, frappèrent la race avant tout, partout, sachant que, quoi que fasse l'homme, il sera tou-

tombée, donnait seulement aux nerfs une factice souplesse. En fait l'impureté ne produit aucun doux prodige. Il faut le pur visage de la Vierge pour qu'à Lourdes les infirmes soient guéris. Ce mystère aurait dû faire réfléchir M. Zola, n'attribuant les guérisons de Lourdes qu'à l'autosuggestion et au magnétisme des foules.

jours l'homme, le vil, l'égoïste, le déprédateur du patri-moine d'autrui, la honte du monde ! Cela devient pour eux un but mystique de débarrasser l'univers de cette lèpre humaine, gagnant la bonne nature, corrompant la terre faite pour être libre et qui s'avilit d'être l'esclave nourrice. Les animaux, sur qui l'homme appesantit son joug, ne sont plus dignes du soleil ; leur abaissement mérite la mort, afin qu'un aussi funeste exemple ne gagne pas les bêtes indépendantes et maudites. Les objets inanimés ne méritent guère plus de pitié ; il faut amonceler les ruines sur les ruines ; la Ruine seule est belle, douloureuse, digne de Satan, habitée par ses fidèles, les parias de la société, les vagabonds et les hibous. Les cimetières sont pardonnés, à condition que la tombe opulente meure elle aussi, que les morts pauvres aient leur coudées franches, que hors de la terre remuée, ils puissent s'évader en vampires, tuer, tuer encore même après avoir été tués, ou servir à l'œuvre meurtrière par leurs os mis en poudre, l'essence de leur nourriture extraite du cadavre inutile, l'offrande, au Dieu des morts, de la mort exaltée jusqu'à l'assassinat.

L'anarchiste confus et intraitable se doublait aussi d'un savant superstitieux et trouble.

Qui sait si, en un coin du sabbat, loin du ménétrier, loin de la foule funéraire, beuglante, dansante, banquetante, quelque Agrippa, quelque Paracelse, mêlé à des grands seigneurs attentifs, épeurés sous leurs masques, ne profitait pas de ce spectacle inouï pour rénover la science, devancer nos découvertes, même les plus futures ? Les sorcières voyageant dans les airs, c'est la direction des ballons trou-

vée par le Diable; en tout cas il est bien l'inventeur du parapluie : « Haut le coude, Quillet, » disait la voyageuse mouillée par l'ondée, et le démon galant allongeait sur cette tête chère l'ombrelle de sa queue, parodie du dais. Qui sait si ce branle cosmique, faisant communier aux mêmes forces des organismes divers, ne trahissait pas, sous le manteau comme dilué des apparences, l'identique et naturelle extraction? la lente évolution des espèces apparaissait à ces précurseurs de Darwin, leur involution aussi, l'origine de l'homme en l'animal, le retour de l'homme vers cet animal qu'il fut et dont il conserva en les affinant les instincts? A la fumée des chaudières et des bassins qui débordent de crapauds et de mandragores, Paracelse prophétisa la chimie au delà de la nôtre, celle qui, secourue d'une physique encore inexplorée, fixera le rôle des forces cosmiques et vitales dans l'élaboration des éléments. Qui sait si ces obscurs poisons manigancés par les sorcières ne lui suggérèrent déjà les découvertes de Pasteur? si Brown-Séquard dans les obscénités sabbatiques ne s'annonçait point? La thaumaturgie savante des siècles prochains surgissait en lueurs fauves dans les atrocités et les démences. Satan fut peut être le père douloureux et maudit d'un avenir de matériel bonheur.

Là git le grand mystère, mystère d'où naissent la chirurgie, l'anatomie, la médecine des simples, et la médecine chimique, la science bienfaisante et redoutable des poisons¹. Mystère de la sorcellerie qui fait se coaliser contre elle tous les pouvoirs constitués : le roi, le pape, l'inquisiteur, le

¹ Car le Diable ne protège pas que les animaux et les gens décriés, mais aussi les plantes maudites, celles qui rendent fou, tuent et sauvent à la fois, selon les doses. Nos ordonnances déjà!

juge, le savant retardataire et officiel, le seigneur, qui-conque possède matériellement, moralement. Elle choque à la fois leur ignorance pudibonde, et leur culte du despotisme et de la servitude ; elle est l'éternelle ennemie de l'homme médiocre et gras qui a machiné sa destinée, a consolidé son lourd séant sur le coussin de la misère universelle, rit, boit, mange, crache, vomit, éclate d'obésité huileuse. Mais le coussin se hérisse en venimeuses têtes, les vieux membres des pauvres se révulsent et s'épointent en bois de justice ; la sorcellerie ou l'anarchie fermentent sous le triomphe grossier, et la lâcheté outrecuidante s'écroule tout à coup cul par-dessus tête parce que le coussin a fui, la chaise a sauté comme un cabri, le fluide de colère électrisa l'élément en sommeil. Satan est le grand révolutionnaire, le transformateur obstiné de la création.

CHAPITRE II

LA MESSE DU SABBAT

Office désespéré et morne, dépouillé d'alleluia, auquel il faut pardonner un peu pour sa dolence, ses rites fantomatiques, son indécision, son incertitude désolée, l'effort de son ombre ! Si le sabbat est joyeux jusqu'à l'immondice, la messe du sabbat est terne, décolorée, crépusculaire, comme édentée.

Michelet n'a pas saisi cet aspect du Diable d'être tout à coup sans force, reculé, obscur. Le Grand Nègre, le bou Bouc paillard, le phallus en éveil, la révolte des sens et de la liberté, voilà ce qu'il a vu, ce qui caractérise le sabbat, non point toute sa messe. Deux diables en effet, le dieu Pan, l'Incube, le drille solide et à point, dont le gabarit est le gouvernail du monde — puis le mélancolique fugitif, le plaignant qui n'a presque plus de voix, le forcené assis sur une pierre druidique, s'enlisant dans le rêve de son passé, vieillard qui renonce à la lutte, n'esquisse ses gestes sacrilèges qu'avec la lassitude des moribonds, n'existe plus que par le souvenir de lui-même, — plus guère que le monstre d'une image !

La Femme seule galvanise ce rite discret et âpre ; elle y est affreuse, car son attrait s'allie à la luxure et au deuil. L'une de ces reines du sabbat, prêtresse et autel du diable, Nécato la bien nommée, se montra superlative et cruelle par-dessus toutes. La nature l'avait raturée de son sexe pour en faire une sorte d'homme ou plutôt d'hermaphrodite, dont elle exhibait le visage, la parole, le maintien. Rude, bizarre et fumée comme un sylvain ; les yeux petits, enfoncés, furieux et hagards. Devant les juges, elle s'efforça de pallier et d'égayer cette fierté intolérable ; mais son regard était le regard de Satan.

Nécato, sur son trône, accueille les disciples d' « Hérodiade », les étudiants de l'âpre « Tolède »¹. Ils durent la croire belle, quoique trop virile ; elle avait en elle la force, levait sa tête opprimée sous la couronne de fer, annonçait l'ère lointain encore où la Femme à son tour régnerait dans le ciel et sur le monde. Et les cérémonies purgatives commençaient.

I

LA CONFESSION ET LE PACTE

On se confessait de tout le mal omis ; le Diable imposait des pénitences, usait de l'amende et du fouet, n'absolvait qu'à mauvais escient. Les initiés apportaient alors leurs recrues, qui, après les épreuves, les examens et les serments, gagnaient leur diplôme de sorcier.

Voici les onze points communs aux pactes du sabbat. Je les cite tels quels ; je doute que de nos jours on soit aussi

¹ Tolède fut longtemps la grande université kabbalistique.

difficile. Mais le moyen âge n'admettait pas les tièdes. Il fallait adopter une église ; la blanche ou la noire. Celui qui entrait dans la dernière devait s'y dénuder de tous les souvenirs et de tous les rites antérieurs, pour se vêtir de nouveaux sacrements :

On abjurait le baptême et la « foi christine », on se retirait de l'obéissance de Dieu, on répudiait le patronage de la Vierge Marie, appelée la « Rousse », on reniait les sacrements, on foulait la croix, les images de la Vierge et des saints. Fidélité et vasselage éternels au prince de la Ténèbre étaient jurés sur ses écritures maudites et noires. « Jamais, s'écriait-on, je ne retournerai à ma première foi, je ne garderai les ecclésiastiques mandements ; mais j'irai sans retard au lieu des assemblées. J'y ferai ce que les autres sorciers font, je m'efforcerai d'amener autrui à leur créance. Et le Prince répondait : « Je t'assure, en retour, des joies que tu n'as point encore savourées, immenses, en ce monde et pour l'autre, et que ton imagination elle-même ne rêva point. »

Ensuite le néophyte est rebaptisé au nom du Diable ; (par exemple, Cuno de Roure y fut appelé Barbe de chèvre).

Le saint-chrème et le signe sacré sont grattés du front par la griffe maudite.

De nouveaux parrains et marraines sont assignés, et les anciens bannis.

Le Diable reçoit un morceau de vêtement en gage de possession. Par la foi et le baptême il règne sur les biens spirituels, par le sang sur les biens corporels, par les enfants sur les biens naturels, par les vêtements sur les biens terrestres.

L'âme est abandonnée au maître noir dans un cercle,

symbole de la divinité qu'on lui octroie, sur la terre qui est l'escabeau de Dieu.

Le néophyte dit : « Raye-moi, ô Satan, du livre de vie, inscris-moi sur le livre de mort. »

Puis : « Je te promets les sacrifices qui te plaisent et j'occirai magiquement chaque mois, voire chaque quinzaine, un petit enfant dont je sucrai le sang. »

Et encore : « Je t'apporterai en tribut une fois l'année, en rachat de mes anciens démérites, l'impôt d'une victime ayant la couleur noire qui t'agrée. »

Alors le Seigneur obscur marque d'un ineffaçable coup d'ongle les hommes à l'épaule, aux paupières, aux lèvres, sous les aisselles, au fondement, les femmes aux mamelles ou en les chairs secrètes ; c'est une patte de lièvre ou de crapaud, d'aragne, de chatton ou de lice. Les inconstants surtout sentent profondément l'incision satanique.

Enfin l'initié s'écriait : « Je m'engage à ne jamais plus adorer l'eucharistie, à briser et à conspuer les saintes reliques ; jamais je ne me confesserai entièrement de mes péchés, et je garderai un sempiternel silence sur mon commerce avec toi, Diable ¹. »

II

L'OFFICE DU DÉSESPOIR

Le vrai Diable ne s'est pas encore montré, un diabolin tout au plus, ironique, aux griffes prestes. Il faut que les noirs rideaux de la nuit soient tirés pour que

¹ Voir dans la première partie les chapitres *Le Sorcier* et *l'Évocation du Diable*, où il est parlé des pactes et des marques sataniques.

l'énorme idole remplit le horizon de tous les yeux. On dirait d'abord d'un géant noir ou rouge, gehenné, tourmenté et flamboyant, telle une fournaise crépusculaire. Comme sa voix articule à peine, cassée, morfondue, pareille à cette clameur qui traversa le monde païen aux heures des nazaréennes victoires : « Le grand Pan est mort ! » En effet, c'est le spectre de Pan ; car si vous vous rapprochez, il devient simplement un haut tronc d'arbre obscur, sans bras, sans pieds, sans tête ; parfois, çà et là, l'illusion d'un sexe qui n'est qu'une branche morte, le mensonge d'un visage qui n'est qu'un nœud de bois dur. Ah ! la reine maintenant redevient une simple laide femme ; la fausseté des affluents vulgarise leur pompe ; le sordide de son âme noircit sa robe rutilante et même sa resplendissante chair.

C'est l'Introït.

Necato s'est levée, elle marche vers le Dieu amer, de ce même pas somnambulique des sacrificateurs d'Osiris ou des prêtresses de Moloch, ou des vestales de Muténus, qui asseyaient leur virginité sur les genoux rugueux du mystique mari. Elle s'affale sur le tronc d'arbre, s'y vautre, y périt au lavabo stérilisant d'une rosée de glace. L'office continue, tandis qu'elle agonise, hostie écorchée et doucée. Sur elle les démons pâtisseries et sommeliers fabriquent le pain et pressurent le vin des communions ; ses seins fument comme un fourneau mouillé de sueur ; la nappe est mise sur la croupe. Chacun se repaîtra de la formidable nourriture ; le lait vénéneux des euphorbes coule pour la boisson du sacrifice ; le gâteau est pétri d'une farine rouillée où fermenta la mort. Cependant,

d'autres sorcières, pour simuler la rupture de l'hostie chrétienne, déchiquetent un crapaud en hurlant : « Ah ! Philippe¹, si je te tenais, je t'en ferais autant. » Revêtus d'une chape noire étoilée de pommes de pin, des prêtres damnés élèvent un rond de rave, criant : « Bouc en haut ! Bouc en haut !... » Et les sorciers répondent : « Seigneur, aidez-nous ! »

Le peuple, maudissant la Trinité des Églises, chante en chœur dans la cathédrale des arbres et de l'ombre, l'hymne : « Cruel Dragon, serpent venimeux, Cerbère à trois têtes... » Dès que tout le monde est rassasié, le dieu Pan articule son *Ite Missa est*, qui est : « Allez-vous-en à tous les diables. »

Quand on a le temps, Necato se repose quelques minutes à l'offertoire. Alors il lui est permis d'être infidèle au pal brûlant et froid. Le vieil arbre se met à discourir de toutes ses feuilles pâles ébranlées ; la doyenne prend place non loin de lui, tenant en main une paix, figurant l'image du Très Laid. Sur ses genoux un petit plat pour recevoir la quête. Chacun apporte son présent en nature ou en monnaie. Puis silencieux chacun retourne à sa place, et Necato retombe sur les genoux du tronc d'arbre en gémissant.

Encore des variantes moins mornes. Sur l'obéissance de ces reins maudits et résignés, deux simulacres sont déposés par les paysans : l'un représente le dernier mort de la commune, l'autre le dernier né. Du blé aussi était

¹ Michelet s'est beaucoup débattu pour expliquer ce mot si clair : « Philippe ». Philippe, c'est l'image du Christ (le mot Christ ne saurait être prononcé au Sabbat sans danger). Saint Philippe fut transporté comme Jésus sur le pinacle du Temple et sur la montagne où le tenta Satan ; il fut crucifié aussi comme son maître.

répandu, car la femme, c'est le symbole de Cérès, et par elle on se rend propice la terre; de petits oiseaux picoraient les grains jolis, puis s'envolaient, simulant le vœu têtus des serfs : manger et être libres !

Le départ ne diffère jamais beaucoup. Dès que le matin tache de blancheur le nocturne daïs, dès que les basses-cours résonnent, les sorciers s'évadent en grelottant. Et on laisse là sans pitié le vieux Diable que le soleil achève de dissiper; et le pauvre, « nul ne sait ce qu'il est devenu ! » La forêt garde son secret, l'antique chêne délabré connaît l'exil et le mépris des clairières...

Ce culte de Satan, malgré ses monstruosité, malgré ses erreurs, garde pour l'homme pitoyable aux désespoirs et aux rancunes, de l'ampleur et même une triste et dérisoire beauté. Le fanatisme des théologiens fortifia Satan de tout ce qu'il enlevait au Christ en douceur et en miséricorde. Ils imposaient trop la haine de la nature, le meurtrissement et la malédiction de cette chair, misérable, mais assistante, seul trésor des humbles, des petits, des ignorants, de ceux qui ne sont pas arrivés jusqu'à la connaissance de l'âme. Une réaction formidable éclata; et le sabbat eut lieu. Puis la haine grandit, on ne s'en prit plus au seigneur, au prêtre, à ceux qui avaient fait les lois et les exécutaient; on s'en prit à Dieu. On décréta qu'on le punirait d'avoir permis tant d'injustices et de noires rancœurs. Et l'on parodia ses sacrements, on les souilla, on leur supprima la majesté, la roideur, pour y injecter la licence et même l'ordure. Le culte à lui dû, on le restitua à son ennemi séculaire, à ce Satan compatissant qui, prenant soin des humbles, des infirmes, avait remplacé tri-

vialement, le communiste de Nazareth, l'ennemi des riches et des puissants. Certes, le pur visage du Messie, toujours présent à nos misères, dut se détourner des abominations incestueuses, de ce charabia malfaisant, de ces poisons, de ces parodies, mais son cœur qui en souffrit les méprisa-t-il ? N'étaient-ils pas, ces détracteurs de son culte, des persécutés eux aussi ? ne devinait-Il pas dans leurs âmes, atrophiée et furieuse la foi de ses premiers apôtres, gens aussi simples, indignés et opprimés aussi ?

Il n'a pas dû maudire le Satan des pauvres, celui du moyen âge comme il a maudit le Satan théologique, sacrilège et corrupteur. L'âme du peuple naissait, mal dégagée encore des immondices de la servitude et des bassesses de l'inconscience ; et il l'a couverte de ce sourire qu'il avait même au milieu de ses fidèles qui ne le comprenaient jamais entièrement. L'avenir tonnait dans ces gambades frénétiques ; la rébellion s'éveillait au milieu des sacrifices. Ah ! dans la vie de la terre, pourquoi la boue entache-t-elle les plus nobles revendications ? La légende raconte que Judas embrassa Jésus afin que le monde soit sauvé ; je rêve de l'invisible Christ se penchant au moyen âge sur les cornes souillées de Satan et les purifiant, ces armes de vengeance et de luxure, par une larme lointaine, l'immense pitié fraternelle du Crucifié, pour tout ce qui gémit, se révolte, ayant souffert...

CHAPITRE III

LES MESSES NOIRES

(TEMPS MODERNES)

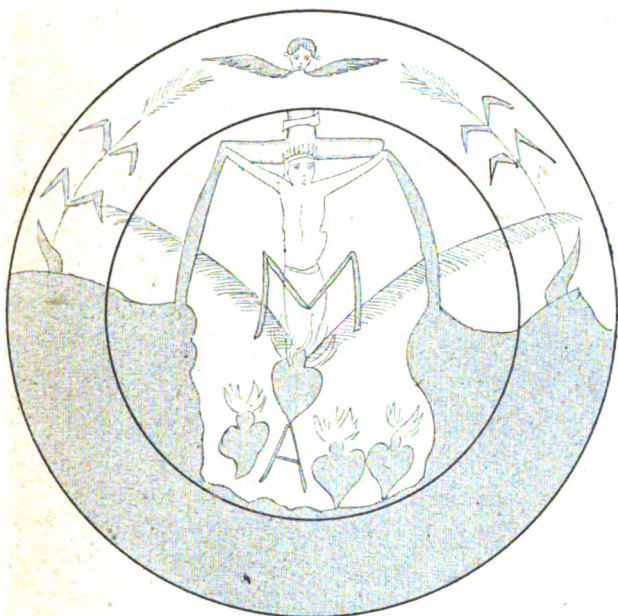
Dès que la messe noire quitte le plein-air du sabbat pour entrer dans l'église, — hypocrite et raffinée, elle perd sa grandeur, cet aspect religieux et si humain, quoique à rebours, dont elle sanglotait aux époques de large désespoir. C'est affaire d'ambitieux, jeu de dépravé, haine et amour à la fois, mais basses et viles toutes deux. Non plus le culte naïf des naturelles forces, non plus le priape instinctif, la souffrance des humbles, qui dansent, le ventre creux, afin d'étourdir la colère, mais la lubricité de prêtres sans vergogne, l'exaltation de nonnes viciées, le caprice des grands, la distraction des politiciens, l'empoisonnement des sociétés secrètes.

Satan semble avoir renoncé à cette tragédie mystique où il retrouvait le triomphe et les honneurs des anciens dieux qu'il fut ¹. Il a reconnu la suprématie de son ennemi,

¹ Sathan, dépouille enfin ton épais moyen âge
Sois svelte et mélancolique, rappelle-toi
Ta jeunesse à l'Inde et la Grèce et le visage.
Du suave Iacchos que tu fus autrefois.

Les Noces de Sathan.

le Christ. Il n'ose plus, en face de lui, dresser un autel égal : il renonce à la guerre ouverte, se résigne à des hostilités d'embuscade, de dissimulation. N'ayant plus l'Église du Diable, il prend l'Église de Dieu, s'y insinue



HOSTIE CONSACRÉE PAR VINTRAS-ÉLIE
(Devenue d'elle-même sanglante et pantaculaire.)

aux heures indues, avant que les cloches du premier angelus n'aient sonné, ou bien quand nul profane ne pénétre plus au delà du seuil que la nuit a clos.

Le prêtre de Satan est en effet le prêtre de Dieu ; le Maudit combat avec les armes de la religion la religion elle-même. Et sacrilège il l'empuantit pour son ignoble gloire ; il ne fait pas de frais, n'ayant à payer ni entretien

du temple, ni clergé, ni ornements : il s'installe dans la maison de l'ennemi, capte ses desservants, endosse l'étole et escalade l'autel !

Tout est pour le mieux (c'est-à-dire au pire), l'apparente déroute cèle la profonde victoire, et si devant d'aussi sordides aberrations les documents historiques ne suffisent pas pour qu'elles soient crues des honnêtes et simples âmes, ce raisonnement les leur expliquera peut-être par une logique, que confirme le fait quotidien :

Qui peut, plus aisément que le prêtre, devenir magicien noir ? Sous sa main, tout est prêt pour le sacrilège, il n'a qu'à faire un geste pour salir, déchirer, assassiner son Dieu. Or, tout prêtre médiocre, — et combien y en a-t-il hélas ! — s'il a gardé sa foi, en sentant l'impossibilité pour son cœur de tout héroïsme, sombrera bientôt dans l'irréparable Crime, alléché par la promesse de ces réalisations immédiates et grossières que Dieu clément ne donne pas quand on le prie, mais, qu'impitoyable, il accorde parfois à qui l'outrage et le recrucifie encore !... La puissance d'évoquer Dieu fraternise par en bas avec le pouvoir d'appeler le Diable ; qui sait ouvrir le ciel n'ignore pas l'art d'arracher les portes de l'enfer. Puis, le suprême condiment du blasphème n'est-il pas de cracher en embrassant ou de mordre avec une bouche onctueuse ? La cafardisse s'impose au disciple de Satan, à ce point que nous voyons les mages impurs de notre époque s'adjuger un vain sacerdoce, jouer avec l'hostie vide, — car leur consécration est heureusement impuissante, — manier le saint-chrême et d'un doigt érotique tacher des calices qu'ils firent bénir à des prêtres avarés.

1

L'OFFICE DE LA VAINES OBSERVANCE

Une seule de ces cérémonies dérisoires garde encore une austère allure, car son rite est vivifié d'un inéluctable souffle religieux. Cette Messe, en désuétude dès le ^{xvii}^e siècle, perpétue la doctrine des anciens Albigeois; un gnosticisme trouble y chuchote, perversi encore par le souvenir de la Chaldéenne magie. Elle est célébrée en l'honneur d'un Sathan bifront, Dieu et Diable, Bien et Mal, Esprit et Matière, roi de l'Avenir.

La grille du chœur cède au tâtonnement d'une main qui se glisse hors d'un vaste manteau. Des plis du noir vêtement jaillissent trois livres. L'homme les dispose avec symétrie, un à chacune des extrémités de l'autel et le troisième au milieu, s'étayant au tabernacle ¹.

Minuit tinte.

Le prêtre, à la douzième vibration, s'abîme contre les marches et son rigide corps, bras étendus, s'immobilise en croix vivante.

Préparatoire veillée qui conjurera l'occulte Puissance; le vouloir maudit se condense et s'affermi en celui qui prie Satan.

Quatre heures : les hauts cierges du chœur frétilent d'une flamme; dans la sacristie, l'ombre téméraire s'enfonce pour revêtir l'aube, l'étole et la chasuble; le calice,

¹ *L'Aventure d'une Ame en peine* de M. Gilbert Augustin-Thierry m'a mis sur la bonne piste de ce rite mémorable; je dois dire aussi que dans *Être*, de M. Paul Adam, farandole un impétueux Sabbat.

qui entre ses doigts s'affuble d'un voile noir, reçoit antirитуellement, l'eau puis le vin.

Maintenant un reliquaire étincelle entre ses doigts. Trois sceaux l'occluent, rompus sur la pierre de la consécration. Voilà trois têtes humaines luisantes sous la mourante lune, mais si vieilles en leur décrépitude respectée, que l'on dirait les crânes d'anthropoïdes ou des premiers fils d'Adam.

Non, ce sont les ossements des trois rois Mages ¹, de Theobens, de Menser, de Saïr, fils de Job, qui avait habité près du Caucase et disciples du prophète Balaam ; la légende les a nommés Gaspard, Melchior et Balthazar.

« Puissants astrologues, soyez-moi propices, marmonne l'évocauteur, il faut que vos poussières soient éloquentes comme si les flammes de votre cœur décomposé y passaient encore en inspiratoires flambeaux.

« Mieux même ! car vos esprits attirés, mais non plus enchaînés par ces crânes qui furent leurs prisons, ont accumulé les pensées de la mort et la sagesse d'au delà le sépulchre ! »

Sans enfant de chœur, solitaire comme un lévite d'Hecate, le dissident, arraché à l'orthodoxie souveraine, dit sa messe nocturne à voix basse, sa messe d'avant l'éveil des cloches, l'office superstitieux qui n'est pas fait pour le vulgaire Dieu conculcateur de ces foules, ivres de soleil².

Il commence à rebours par l'Evangile de saint Jean, l'Evangile aux révélations gnostiques, et au lieu de s'écrier :

¹ Voir les visions de Catherine Emmerich.

² Les catharres célébraient leurs cérémonies sans lumière.

« Et le Verbe s'est fait chair, » il affirme : « Et la Chair s'est fait verbe » ajoutant : « Car il a été dit que Nous serons sauvés par la chair ; il faut marcher nu dans la vie et anéantir le mal par le mal en s'y abandonnant avec frénésie ¹. »

Alors s'approchant des crânes immobiles, prenant un peu de poussière à leur ricanement, l'officiant le répand dans le calice :

« Béni sois-tu, dit-il, pain de la mort, béni mille fois plus que le pain de la vie, car tu n'as point été moissonné par une main humaine, aucun labeur inexorable ne t'a broyé, c'est le Dieu mauvais seul qui t'a porté au moulin du cimetière afin que tu deviennes le pain de la révélation ². »

L'hostie chrétienne se mêle à l'essence des mages. *

Le prêtre mange et boit ; puis accomplissant enfin la promesse de sa secte, il extirpe du retable sa croix, met en loques ses vêtements sous ses pieds nus et crie :

« O Croix, je t'opprime en souvenir des anciens Maîtres du Temple.

« Je t'opprime parce que tu fus l'instrument de torture de l'Eon Jésus.

« Je t'opprime parce que ton pantacle oppose une promesse de supplice et de honte pour qui se hausse hors de l'humanité, répudie la condition d'esclave.

« Je t'opprime encore parce que ton Règne est fini, qu'il

¹ Doctrine albigeoise issue de certaines gnoses.

² Il y a, dans Epiphane (Hæres. 66), des lignes qui prouvent le grand respect des manichéens pour la nature entière, leur quietisme monacal et leur crainte en touchant à la terre de meurtrir un Dieu.

n'est plus nécessaire aux hommes de s'enfoncer dans les ténèbres et la douleur, mais qu'ils doivent ressusciter enfin pour saluer l'esprit de Manès qui est le Paraclet. »

Puis regardant la pompe ecclésiastique éparée sur les marches et les dalles :

« Toi qui veux rappeler, par les dorures et par l'ampleur, qu'il y a des pouvoirs humains et des maîtres hiérarchiques, toi qui cèles l'auguste nudité seule agréable à Dieu et à la Dame, toi qui prétends faire croire, selon le mensonge de Pierre le faux apôtre, que l'exotérisme vaut mieux que l'ésotérisme, laisse à la chair glorieuse, — ô livrée qui n'est, malgré tes chamarrures, sur elle, que de l'ombre, — sa splendeur et sa lumière ! »

Le long silence semble troublé par le bégaiement de l'aurore aux vitraux offensés.

Et le prêtre, de la voix cadencée et monotone des incantations :

« Vie, écoute ; Mort, parle.

« Têtes puissantes vous qui fûtes l'Orient saluant l'Etoile d'Occident, Jésus annonciateur de Manès.

« Toi d'abord, Gaspard, ô très cruel, toi qui apportas, de l'or à nos pauvretés, livre-moi la sagesse de l'Avenir, apporte-moi le métal précieux du Conseil.

« Toi aussi, Melchior, vieillard orgueilleux, longue barbe semblable à la pâle Lune, toi qui offris l'encens à l'humilité, exalte ma sécheresse, fouaille ma lâcheté, enivre ma défaillance.

« Toi enfin, Balthazar, toi plus proche de moi, ô luxurieux ! tu aimas la reine de Sabba jusqu'à en mourir, aux pieds de la pureté tu répandis la myrrhe ; effrène la passion toute-puissante en mes sens rajeunis, marie-moi avec le

Vertige afin que je sois inspiré sinon par la Grâce, du moins par l'irrésistible Désir.

« Chacun des trois livres est en face des trois crânes. Que les crânes aussi morts que les livres m'expliquent la vie.

« Ma main guidée par vos fantômes, en feuilletant ces pages éteintes, découvrira en trois versets les trois flambeaux de mon avenir ! »

Et la main du prêtre, conduite par de mystérieux effluves, fend chaque livre après avoir baisé d'une lèvre en fièvre le maxillaire-édenté du mage initiateur.

Le parchemin, bordé de lacs de soie alternativement verts et jaunes formant sur la tranche du rouleau une longue touffe latérale et multicolore, s'ouvre, ici ou là, car chaque lac correspond à des passages et à des figures symboliques.

En voici quelques exemples relevés par M. Jolibois, archiviste paléographe de la préfecture d'Albi :

« Après le soleil se lèvent les étoiles, puis de nouveau revient le soleil. De même ton courage qui fléchit te viendra de Dieu avec la lumière. »

« Sur mer le vaisseau bien gouverné arrive au port, tu atteindras aussi ton désir, si tu invoques Dieu. »

« Les vents sont légers, prends garde aux tempêtes, ne te mets pas en mer. »

« Tu veux te jeter dans une forêt sans issue et pleine de serpents. »

« Garde-toi du grand Lyon. »

« Invoque Dieu, tu ne craindras pas la mort. »

« En ce moment le sort t'échappe, il ne te répond pas ; viens un autre jour le consulter et il te dira la vérité. »

« Tu dis que tu crains : tes ennemis tomberont et tu seras meilleur. »

« Tu veux fuir la lumière pour les ténèbres, prends garde de te créer des inquiétudes. »

« Le moment venu, la chienne mettra bas six petits : de même pour ce que tu recherches le courage te viendra et tu obtiendras satisfaction. »

« Tu recherches la richesse, c'est dangereux, mûris ta résolution et attends sagement. »

« Voilà les sorts des saints Apôtres qui ne trompent jamais. »

Et telle fut l'antique messe Albigeoise, la messe « vaine », car elle avait ritualisé la sensualité et l'orgueil.

II

LA MESSE SACRILÈGE DE L'ABBÉ GUIBOURG¹

La magie vers la moitié du xvii^e siècle est si profondément ancrée dans les mœurs que des paroisses sont vouées — et non pas secrètement — au su de tous, à l'accomplissement ritualisé des maléfices. L'église du Saint-Esprit sur la place de Grève entend des messes pour causer la mort des personnes détestées; d'autres cérémonies empêchent encore les voleurs de fuir. L'abbaye de Montmartre, au sommet de la montagne, voit, le vendredi, les pèlerins de Sainte-Ursule l'envahir. Là un tableau de « Jésus et Madeleine » est le point de mire des hommages. Madeleine y dit

¹ Je délaisserai les vieilles histoires rebattues de Gaufridy, d'Urbain Grandier, du jésuite Girard. Je me contenterai de citer selon *La-Bas* l'abbé Beccarelli qui, suivi de douze Apôtres et de douze apostolines, distribuait en guise d'hosties des pastilles qui donnaient aux sexes l'illusion d'être transposés, le prêtre Bénédictus (xvi^e siècle) qui cohabitait avec la démons Armellina et consacrait, la tête en bas; et le carme déchaussé Jean de Longas (1743)...

à Jésus : *Rabboni*... etc. Ce mot (*Rabboni*, maître) devient un talisman, bien plus un personnage, bien mieux un saint. Les femmes, agitées par des inquiétudes de ménage, vont là-haut prier saint *Rabboni* de « rabonnir » leurs mauvais maris, parfois sans doute leur demandant de les « rabonnir, jusqu'à la mort ».

La foi n'est pas absente, mais rapetissée, mise à la geôle : on ne sait quoi de morne alourdit les âmes, épaissit l'entendement. La messe sert à tout. Dieu qui descend dans l'hostie doit infuser à ce qui avoisine ce miracle une force incomparable. Superstition qui veut une fatalité dans les dons du Christ et, profitant de cette infusion d'un dieu en ce pain et en ce vin, l'oblige dès lors à fortifier les adultères, les honteux négoce, la prostitution, le massacre — et jusqu'à la puissance des démons. Poussés par des grands seigneurs libertins ou ambitieux, des bourgeois curieux, le sorcier et la sorcière, prêtres, femmes de joies, aventuriers et sacristains glissent à d'odieuses et niaises pratiques : courtiers d'amour, maîtres chanteurs exploitant le cadavre futur auprès de celui qui, lâche, leur confie le soin d'assassiner pour lui ; marchands de poudres abjectes, détrousseurs de cimetières, voleurs de marmots, frôleurs d'hosties. Décidément ce siècle manqua de grandeur et il fut monotone. Le pittoresque manie y affecte un tel air cafard qu'on la vomit.

Cependant la messe noire y évolua d'une abjecte façon et je me dois d'inscrire ici l'office de Guibourg, dont l'érotisme sanglant s'encrasse d'avarice et de servilité.

Guibourg n'est pas le seul prêtre noir de son époque abondante en courtisanerie de laquais sacrilèges. Gille Lefranc, évêque, Davot, Mariette, Lesage qui fait office de

clerc¹ et tant d'autres, ne se contentent pas, vêtus du surplis et de l'étole, d'asperger d'eau bénite la riche ambitieuse sur la tête de qui repose l'évangile des rois. C'est préliminaire simagrée que les pigeons brûlés, la passion de N.-S. lue les pieds dans l'eau, « le mystère de la quarantaine » enseigné par « l'apostolat des Sybilles », le livre des conjurations et des blasphèmes placé sous le calice afin d'en être fortifié. Le complet blasphème fait resplendir la messe de l'enfant égorgé sur la nudité lubrique de la femme.

... Les acolytes de Guibourg sont allés boire au cabaret : les uns manient sur une table envinée, cartes crasseuses ou dés faussés, d'autres jouent aux boules ; mais l'enjeu, c'est toujours le gain d'un sacrilège.

Cette fois, c'est pour une grande dame, une ardente pécheresse ; le sacerdote opère rue Beauregard, non loin de Notre-Dame de Bonne Nouvelle. Pour qui ? la d'Argenson, la de Saint-Pont, la Bouillon, Luxembourg, Vendôme, ou encore quelque Lord (Buckingham peut-être) jeune et déjà las des laïques voluptés ? En tout cas l'autel vivant, celle qui doit venir, pour qui, sur qui, en qui le Jésus damné va descendre, corps et sang, — sang surtout ! — c'est sous luxueux vêtements une nudité païenne, au sein de plénitude et de vigueur, aux hanches larges et profondes des Danaé où pleuvent les voluptés de Louis XIV — Jupiter...

¹ Tous les soirs, chez la Voisin, cet aigrefin empoisonneur donnait à sa maîtresse une comédie dérisoire et même inoffensive. Pendant quarante jours il se travestissait d'une jupe noire sur laquelle tombait une chemise blanche ; mouillant à des verres de cristal des branches de laurier, il faisait allumer deux cierges sur un autel improvisé orné d'une croix ; il célébrait la messe se servant d'un des verres comme calice et disait en faisant le simulacre de la consécration sur l'hostie : « Seigneur, je vous offre cet holocauste, en attendant, comme je vous le promets, qu'il vous soit offert par les mains des prêtres. » Préparation carnavalesque au mystère infâme.



LA MESSE NOIRE DE L'ABBÉ GUIBOURG (FIN DU XVII^e SIÈCLE)

(Enfant égaré; l'autel c'est la Montespan.)

Ne serait-ce pas la Montespan ? Elle n'a point parlé à la vicieuse fillette, enfant de la magicienne qui ouvrit discrètement et salua très bas ce masque impatient et parfumé... Au fond d'un jardin, loin des bruits et des distractions, un pavillon tendu de noire étoffe. C'est là. Une hâte convulse les lèvres du masque : « Malheur à Lui s'il résiste... mort à Elle... je serai reine. » Elle déchire sa robe, avec l'emphase des anciens prophètes qui — au nom de Dieu, non pas comme elle au nom du Diable — mettaient en pièces leurs vêtements. Ah, la Voisin, l'affreuse sorcière, élève de Brinvilliers, doit l'avoir reconnue. Certes une telle créature, qui la comparerait à ces trop timides ou moins belles sacrilèges, n'osant se livrer toutes, et, hypocrites ou demi-consentantes, s'étriquant seulement à un retrousis jusqu'à la gorge irritée ? Non, celle-là risque tout, voulant tout ; et elle y met cette fougue, cette sincérité dans l'atroce dont ne disposent point les coquettes curieuses, se faisant dire une petite messe niaise sur un bout de peau comme on ne demande, par économie, à la somnambule, que le « petit jeu ». Sa chevelure flambe. D'un seul élan, elle s'est étendue, impudiquement fière, sur le grossier matelas recouvert de ce drap sombre qu'on jette sur les cercueils ; sa tête pend, soutenue d'un oreiller, contre une chaise renversée ; les jambes au dehors glissent et comme un monticule de chair, le ventre saillit, plus haut que la gorge, capital, divin.

Le prêtre la regarde, tranquille, avec cette sorte d'indifférence des horribles sacrificateurs, lorsqu'ils n'ont pas encore pour tenailler leurs nerfs l'ivresse du sacrifice. Lumineux dans le noir du masque, les yeux de l'autel vivant fixent le prêtre : « Tu vois bien, vieux Guibourg, tu

faiblis ; n'es-tu pas ivrogne ? Celles qui se confessèrent à toi ont épuisé ton énergie ; la concubine qui depuis vingt ans t'attend au sortir des églises t'a fait ce visage hébété, où éclate seule d'un rouge de lie populaire ta laide trogne... Sauras-tu ? »

Mais Guibourg sans l'écouter a revêtu l'aube, l'étole et le manipule ; son œil louche lance une basse lueur :

« Sois respectueuse et assurée — ô trop altière femme ! j'ai soixante-dix ans, mais j'ai tellement bu et mangé les mets du Prince des ténèbres que mon âme, victorieuse de l'âge et de la mort, sait par un miracle rajeunissant affermir une chair ridée et fléchissante. Aie foi en l'alliance de Christ et de Lucifer qui s'accomplira sur toi. Fertilise ta fureur, où mugit l'impitoyable Vénus, par les mérites de cette alliance. L'opération du sacrilège te nantira Déesse, toi qui cependant ne convoites que la moitié d'un sceptre ! »

Déjà ce n'est plus Guibourg, le titubeur des alcools de banlieue, c'est l'homme de Satan, le renégat haussé à une majesté farouche à force d'avoir sondé les abîmes de la crapuleuse obscénité. La femme nue s'est rallongée dans le silence ; et le seul bruit dans le pavillon solitaire, c'est le rythme sourd de son cœur et de son ventre gonflés. La petite Voisin étend une serviette sur cette charnelle colline, une croix s'insinue entre les globes dardés ; le calice s'incruste près des cuisses.

La messe commence ; la lèvre torse du pontife baise l'autel frissonnant... La minute de la consécration approche. Alors la porte s'ouvre ; la Des Œillets entre, tenant entre ses bras un paquet qui bouge et glapit. « La victime ! hurle le prêtre, apporte la victime ! » Les langes tombent et une

chair débile et toute blanche, où coule un peu de bave, luit comme une hostie innocente dans la noire salette. Un canif tremble aux doigts du prêtre ; voilà que l'enfant, contre le monstre, s'accroche aux vêtements sacrés gracieusement. Alors Guibourg chuchote :

« Notre Seigneur Jésus-Christ laissait venir à lui les petits enfants. Aussi j'ai voulu que tu viennes, car je suis son prêtre et tu vas par ma main, que tu dois bénir, t'incorporer à ton Dieu. »

Ceci dit, il frappe. La tête « languissante » se penche, miniature du Divin Mis en croix ; de la blessure tombe à flots le sang dans le calice et sur l'autel qui houle. La femme détend ses bras, qui s'écartent du corps, symbolisant le supplice surhumain de Jésus, eux qui forment avec le tronc pantelant une croix de luxure, où luisent, par chaque poing, les clous colossaux de deux candélabres allumés !... Puis le frêle cadavre enfantin vidé, tordu comme une éponge de chair, la Des OEillets le reprend, en arrache les entrailles qui doivent servir à d'autres enchantements.

Guibourg remue dans le calice le sang et le vin. L'hostie rompue épaissit le liquide rosâtre embourbé d'une poudre criminelle, os d'enfants broyés, cendres sans baptême. Telle doit être la matière du sacrement !

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » prononce-t-il.

Il boit ; l'autel boit aussi ; la sanguinolente rosée inonde les lèvres, le ventre, les seins d'un divin flux de meurtre. Le drame palpite maintenant dans les trois mondes, sur terre, au ciel et dans les enfers. La Voisin, sa fille, la Des OEillets se penchent sur le définitif sacrilège qui s'achève par l'orgie d'un sacerdoce enragé secouant d'une étreinte le vivant autel parmi le ruissellement de Jésus-Christ !

Dégoûtantes pratiques, mais non inutiles, car Montespan, en disgrâce, le lendemain d'une messe regagnait, on eût dit par miracle, le cœur de Louis XIV. Seule son ambition dernière fut déçue; convoitant le diadème, elle ne conquit que le roi.

Quand se rhabille l'affreuse courtisane, non contente de cette cérémonie où Satan lui transmet ses pouvoirs — ô blasphémante ironie ! — par l'obéissante humiliation du Christ, elle emporte une arme qu'elle croit plus sûre que son inexorable désir, le mélange effroyable du calice où, pour grandir la royale concupiscence, s'ajoute du rut masculin et féminin, du sang mensuel et de la farine. —

• PATE CONJURATOIRE ! tel était le pharmaceutique nom de cette innomable potion.

Il semble que l'athéisme et le scepticisme moderne aient exalté la messe noire au lieu de l'anéantir.

Si la religion dépérit, le mysticisme se relève, et le culte de Satan c'est du mysticisme encore.

Jésus, décloué de sa croix qui est son trône, son auréole dégrafée de son front douloureux, brille d'un éclat plus fauve, on dirait, qu'aux premiers soirs d'après le calvaire et l'ensevelissement. Blasphémé de tous, par les catholiques pourris et par les renégats impudents, il grandit sous l'universel outrage, plus vigoureux et plus vivant d'être massacré sans cesse et par d'innombrables adversaires.

Il semble que les grands jours prédits du combat acharné et décisif entre saint Michel et le Dragon appartiennent à nos temps.

Du choc de ce nouveau Satan contre Jésus, jaillit un

suprême éclair où il y a du soleil, du Ciel et du brasier des gouffres.

Aussi ai-je pensé qu'Ézéchiél et Vintras, le prophète antique hanté par les hontes de Jérusalem et le voyant moderne tourmenté par les épouvantements de Rome, me seraient propices en cette tâche de ressusciter, grandiose, la Synagogue de Satan, sa légende, son symbolisme et le miracle de sa réalité.

III

LA MESSE NOIRE SELON ÉZÉCHIEL ET VINTRAS

Tout autour de la maison de l'Enfer pleurent des femmes; elles pleurent sur la mort de Tammuz¹ et leur tâche éternelle n'est que de pleurer. Elles portent des voiles de veuves et leurs flancs sont serrés de cilices où elles se roulent soupirantes; car elles sont destinées à l'amour inassouvi, à la complaisance solitaire, à l'unique joie de se lamenter intarissablement : « Tammuz, disent-elles, que d'autres ont nommé Adonis, toi qui es mort sans cesse, et qui renaiss, ô aussi cruel que notre cœur! à seule fin de remourir; toi notre désir inextinguible, notre inextinguible soif, notre mélancolie savoureuse et sans borne! toi l'émasculé pareil à ce rut enflammé que nos caresses ne peuvent guérir d'une inquiétude toujours nouvelle, ô Dieu de la débauche mystérieuse, de la tristesse plus mystérieuse encore! toi qui embrasses d'une lèvre froide, et dont les flammes dévorent paresseusement et qui fais toucher le

¹ S'en rapporter à Ezéchiél.

dégoût au moment où l'on croit atteindre le plaisir, ô Tammuz, toi qui, étant divin, n'es même pas un homme, ô statue du Néant, ô signe du Vide, ô Tammuz creux et désolé comme notre envie et notre désespoir ! »

Quand tu auras franchi le cercle des lacrymanthes, tu pénétreras dans le parvis du dedans et à l'entrée de la porte tu apercevras l'idole de la Jalousie.

Une couronne de soucis alourdit sa tête, cache les rides du front aussi profondes que des socs de charrue, chatouille les joues lacérées par les griffes de la maigreur. Elle est elle-même Satan, le Satan femellè qui guette et appelle, prostituée et prostituée. Car il doit être jaloux celui qui s'agenouille dans la maison de l'Enfer ! Mécontent irrassiable, il convoite, loin des hommes qui l'ont dédaigné, le coin d'ombre où opérera royale sa colère, le lieu où, selon la promesse, les derniers seront les premiers, les vaincus écraseront les vainqueurs, les excommuniés régneront dans le sanctuaire, et jusqu'au fond du calice de pureté vomiront et excrémenteront les impurs !

L'idole de jalousie au mortuaire visage s'évase vers les hanches en double flot charnu de concupiscence ; Le jaloux se repaît d'ignobles frairies ; enragé de sentir sa tête vide, son cœur calciné, il fomenté dans l'abjection sa voracité de haine et sa fringale grossière de vie.

Les murs de l'Eglise de Satan¹ s'enorgueillissent de fresques diaboliques qui glorifient meurtre, sacrilège et stérile amour.

Les statues, dressées contre ces murs ou sur des autels adjacents, telles dans nos temples les effigies des saints,

¹ Ezéchiél, ch. viii, v. 8, 9, 10, 11.



LA MESSE NOIRE SELON ÉZÉCHIEL ET SELON VINTRAS

révèlent l'abomination d'un vice qui amalgame la monstruosité d'un démon à la beauté tentatrice d'une païenne divinité. Une tare subite déforme la mensongère grâce. Tout autour de la nef, une procession silencieuse et immobile d'infirmes ricane, ctéiques et phalliques, archanges goitreux, martyres bossues, évêques aux tripes crevantes, Astartés dont les seins pendent en outres noirâtres, Apollons aux trognes phénoménales d'éléphant, papes lucifériens coiffés d'une mitre de bouc, Christs aux oreilles d'âne cloués, dos contre face, à un noir priaïpe qui devient une lancinante croix.

Les soixante-dix assistants agitent tous des encensoirs de cuivre où les poisons les plus dangereux cuisent et fument : les solanées imposteuses, la jusquiame, l'aconit, la belladone qui insinuent l'ivresse du Sabbat, la rue, la sabine qui soulagent avant terme des enfantements.

Dans l'épaisse nuée des parfums les Démons doivent choisir les éléments vénéfiques d'une matérialisation.

L'office suprême verra Satan lui-même et les princes de sa cour : Belzébuth, Astaroth, Asmodée, Béliar, Moloch, Baal-Phegor. Ce corps latent de démons, cette vaporeuse liqueur, qui roule déjà leurs âmes, enivrent les fidèles abominables et propagent au fond de leurs sens l'illusion de ces prochaines présences.

Le prêtre à l'autel monte nu ¹.

¹ Voir J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, l'extraordinaire et inoubliable messe noire à laquelle assistent Durtal et M^{me} Chantelouve (de la page 365 à 383). Je juge inutile de revenir sur les détails définitifs selon l'art et la science apportés par le romancier inspiré; je ne ressuscite que la plus excessive thaumaturgie satanique qu'il semble avoir délaissée. A lui d'ailleurs je dois la documentation de l'office ténébreux et de l'office qui le combat, sans compter son exemple qui guida mon style.

Déjà sur le rétable un bouc à face humaine est apparu, excité par quelques hommages préliminaires, créé par les parfums et par l'adoration.

Le prêtre a ouvert une boîte fermée avec un cadenas¹ ; il en a tiré les hosties servant d'ordinaire aux fidèles.

Le bouc dit au prêtre qui l'encense doublement, pour son caractère sacré et pour son obéissante abjection :

« Allons, Chien, mon sacrifice ; vêts-toi de la mascarade. »

Hélas ! les ornements du sacerdoce sont conformes au blasphème, défigurés par des hiéroglyphes de grimoires et d'obscènes rébus, souillés enfin tout fraîchement et dérisoires sur cette nudité !

Tandis que dans le Livre le sacerdote essoufflé lit d'une voix sourde et rauque, le monstre toujours debout sur le rétable se tord en une affreuse colique de joie, évacue une odeur infamante que hument religieusement les hommes et les femmes rapprochés.

Deux actes seuls sont essentiels dans le sacrifice pour sa validité de messe noire :

1° L'offrande du pain et du vin ;

2° La consécration du pain et du vin.

Un troisième acte est seulement partie intégrante, quoique indispensable : la Communion.

A l'offrande le Bouc pousse deux ou trois beuglements, saute de l'autel à terre, et de terre à l'autel ; puis à la consécration il disparaît dans une fumée noire.

« La puissance irradiée du Verbe au moment où il se fait chair est si irrésistible que Satan et sa horde seraient

¹ Document de la 1^{re} classe, extrait des archives de Vintras.

foudroyés s'ils persistaient en fluïdique présence au milieu de leur Église tout à-coup transfigurée par l'arrivée du Fils de Dieu. »

Mais dès que Jésus-Christ est emprisonné dans le pain et le vin, le prêtre suant et grommelant ayant chuchoté : « *Hoc est enim corpus meum...* » alors le Bouc reparait, maître de nouveau de la terre et de ce temple.

Indescriptible et honteux délice ! Le Bouc sort de sa gueule convulsée en un ignoble rire une langue qui, aussi laide qu'un pal rouge, purlèche et brûle ses babines ; serait-ce une lave de l'enfer coulant, en sang gluant, le long de son cratère ?

Cette face hideuse se penche vers le prêtre d'iniquité ; et, lui soufflant son infection, elle ordonne encore :

« Allons, Chien, l'hostie ! »

Effaré, l'homme donne l'hostie.

Le Bouc l'a recueillie dans sa griffe tendue ; alors la subodorant avec lenteur, s'en frottant le dos et le ventre, puis y crachant, puis y bousant, il vaticine, en une danse coupée de borborygmes :

« Je te tiens, mon vieil ennemi, je te tiens et ne te lâcherai plus maintenant que ta sottie pitié pour les hommes t'a lié à cette farine ; tu es emprisonné par ton vouloir et ta bonté, pendant qu'à loisir je t'insulte et te piétine, toi qui, remplissant le ciel et la terre, n'a pas craint de te faire aussi petit que cette hostie. Ton prêtre te vend ; ton sacrifice, au lieu de te glorifier, te dégrade ; ton miracle te fait mon esclave ; le pain et le vin de la vie éternelle se changent en ta moquerie ; voulant rédempter tous les peuples, tu n'as réussi qu'à les accabler sous plus de damnations. »

L'église infernale est prête pour le grand prodige, pour l'immense communion du mensonge, du libertinage et de l'horreur.

Renouvelant le mystère de la multiplication des pains, se souvenant aussi de cette apparition de Krishna unique, tout entier à chaque bayadère en même temps, le bouc simiesque, qui ne sait que contrefaire, levant l'hostie dégoûtante, glapit :

« Qu'elle soit pour vous tous et que vous tous abominiez dans sa maison le Dieu vivant ! »

Alors les encensoirs tombent des mains convulsées, râlent vers l'autel les hoquets des dernières vapeurs empoisonneuses ; l'assemblée se mêle en folie d'amour et de carnage ; chaque baiser, chaque morsure, chaque coup d'ongle troue pour s'assouvir le bouclier sans cesse déchiré d'une grande hostie palpitante, d'où ruisselle un pus divin et à travers laquelle on se déchire, on se caresse.

.

Donc selon Vintras la messe noire serait surtout le grand sacrifice qu'accomplit le Bouc du Mal sur l'Agneau du Bien, afin que, de par le sacrifice, la puissance soit au méchant.

Conception peut-être pas très nouvelle de la messe noire ; mais, poussée à l'idée fixe, elle devient magique et solennelle, arc-boutée aux anciennes immolations des cultes passés. Hydre qui renaît, Bête de l'Apocalypse dont la gueule s'ouvre pour dévorer les anciens justes, glaive de Dieu volé par Satan, pour frapper Dieu.

Mais Vintras s'était arrogé un peu arbitrairement la puissance de briser la toute-puissance du rite infâme ; les fluides de sa pensée et de sa prière passaient en bourrasque

sur l'Église du Bouc ; il s'imaginait à distance rompre le faisceau des méchants, sauver Dieu, des ultimes profanateurs de par sa volonté de prophète. Cette magnifique illusion fut partagée par le D^r Johannes (l'abbé Boullan), son successeur.

Voilà l'exemple d'une victoire de Pierre-Michel-Vintras-Elie ; elle a la beauté des cauchemars mystiques ; mais je ne lui accorde qu'une médiocre importance de documents.

IV

UNE MESSE NOIRE TERRASSÉE

Le 28 février 1853, dans une petite ville, près de Paris, au fond d'une maison adossée à un cimetière, un occulte conciliabule s'agitait.

Trois personnes endormies du sommeil cataleptique : une jeune fille de vingt ans, un prêtre âgé, un homme viril.

Des fils de fer de diverses grosseurs s'enroulent à ces corps, dominés par l'action des fluides et la possession de certains esprits.

Ces *fils* passent à travers la cloison, en une chambre voisine où trois tables-guéridons entourent une autre table en autel, élevée sur deux degrés. Là, une croix sans christ et la statue d'une déesse nue. Au pied de la croix, un pain pour la célébration des Mystères. A droite, une petite coupe où du sang se fige ; à gauche, un serpent qui siffle

¹ J'ai interprété ici un extrait des archives de Vintras communiquées à M. J.-K. Huysmans.

sorti d'un bocal. La nuit s'éclaire sinistrement par deux autres vases où grésille une mèche enfoncée dans de la graisse humaine.

Les trois guéridons commencent à tourner avec lenteur d'abord, puis, sous l'influence des quatorze opérateurs, hommes politiques, dominicains, ecclésiastiques avec une furie qui communique le vertige.

Une lettre de Vintras ductilise les fluides du prophète jusqu'aux tables et de là aux sujets où, évoqué, il sera dominé.

Des deux chefs enveloppés de soyeuses douillettes, le premier enduit le fil de fer avec une huile empoisonnée.

Puis il crie :

« Omnipotente Intelligence qui vas t'habiller de nos fluides, révèle-toi. »

L'Esprit apparaît flottant dans l'air embué de maléfices, visage de terreur, serré de bandelettes, corps de brume.

« Je suis Ammon-Ra, répond-il, l'Ammon-Ra de l'Aminti ; je conduis les âmes des morts dans la barque impitoyable.

« Il me faut le sacrifice du grand Dieu des Chrétiens si vous voulez que j'écrase son dernier prophète.

« Que tous ici livrent à un brasier les noms maudits de leurs baptêmes — et je commence le combat. »

Tous, se découvrant, épelèrent leurs noms sur des papyrus que dévorèrent les flammes.

Alors l'Esprit :

« Vous me devez en récompense la chair virginale de la jeune fille endormie.

— Tu l'auras, répondit le chef des opérations ; mais fais que nous recevions ton active puissance comme nous l'abandonnons la nature immaculée de cette enfant. Ne

nous cèle aucun de tes dons comme nous te faisons présent de cette vierge souplé.

« Possède-la. Nous célébrerons tes voluptés par l'immolation du sacrifice. Soulève et excite le prêtre que nous l'avons consacré. »

La jeune fille entre nue, liée toujours aux fils dominateurs. Elle chante, quoique endormie. Sa grâce est telle qu'une lascivité matérielle émane de sa peau.

Alors le chef enduit encore d'huile empoisonnée le fil de fer qui enveloppe le prêtre.

Celui-ci à ce commandement, sans interrompre son extase, vient de lui-même dans la chambre aux guéridons; autour de lui, en cercle ouvert, les assistants se groupent.

Les criens presque droits, de petites gouttes de sueur brillant à leurs pointes, — la lumière du suif humain donnait à ce hérissément mouillé une étrange phosphorescence, — il laisse tomber ses vêtements, et nu, monte sur la table-autel.

Une joie belliqueuse enivre les opérateurs, sûrs désormais du triomphe.

Mais le vieillard fixe au-dessus de sa tête un point invisible et formidable. Il demeure inerte et muet.

« Consacre ! Consacre ! » hurlaient les hommes.

Le prêtre semble pétrifié, tandis que la jeune fille se tord comme un blanc serpent; et les cercles de fer sonnaient sur le parquet.

« Qu'as-tu, lâche ? » interroge le chef, en tendant le bras vers le prêtre.

Une sueur glacée ruisselle maintenant de cette victime sacerdotale : « Il y a ici, invisible, un étranger », dit-il,

(C'était Vintras, qui de Londres entravait tout.)

— Réponds, est-ce Lui ?

— Je ne sais, mais j'ai cherché son rayon visuel que les fluides dégagés de cette lettre conduisent jusqu'à moi. J'ai pris la réflexion du feu ardent qu'il porte. Il est mille fois plus puissant que vous ne le croyez. On ne résiste pas en vain à son Verbe d'Autorité. Son commandement — plus fort que le vôtre — m'a couvert d'une onction impérative.

« Maintenant je suis lié par sa volonté.

— Consacre quand même !

— Vous voyez bien que mon corps chancelle, que ma langue s'embourbe, — je n'entends plus que l'onction magistrale de sa parole.

— Consacre, consacre ! »

De nouveau, les fils de fer reluisent sous l'huile infâme. La jeune fille agonisait ; les trois tables recommençaient à virer, vertigineuses. Trois spectateurs roulèrent sur le parquet frappés d'une foudre sans éclair et leurs têtes comme mues par des mains furieuses ébranlaient de chocs infatigables les murs. Le prêtre, en vésanie, bondit sur la table et sa vieillesse tout à coup rajeunie foula la croix maudite, la statuette de luxure, le pain profané... tout fut haché sous ses inflexibles pieds.

Le deuxième chef dit au premier :

« Continuez-vous la lutte et serez-vous de force pour enchaîner cet esprit adversaire que nous a lancé Vintras ?

— Tentons ! » dit l'autre.

Trois assistants s'affaissèrent encore sous le prodige, la bave coulait des coins de leurs babines et ils se mor-daient.

« Arrêtons-nous, » dit quelqu'un.



PIERRE VINTRAS (ÉLIE-STRATANAEI)

Fondateur de l'Œuvre de la Miséricorde (dans les habits de son sacrifice).

— Non !

Le grand opérateur d'un geste muet appela le jeune homme resté seul dans la chambre voisine. Il vint vêtu lui aussi des fils de métal.

La lettre de Vintras toucha le fer conducteur ; un cercle avec le sang humain séché fut tracé, prison magnétique du jeune homme.

Dans la chambre, ceux qui avaient pu se maintenir debout suffoquaient à s'en trouver mal, les cataleptiques se blottissaient le long des murailles. Les tables retentirent d'énormes coups intérieurs.

Le jeune homme resta droit :

« Prêtre, dit-il, viens te mettre sous mes pieds, je suis possédé par sept esprits qui veulent être entendus. »

Or, il était en communication avec le guéridon de la lettre.

« Lutte ! » crièrent les assistants.

Alors, ses efforts furent si impétueux, que le sang lui sortait par les yeux, par le front, par les oreilles. Tel un damné qu'agite et qui combat son tourment, il brandissait le poing.

« Lutte ! » reprit le maître.

Mais le jeune homme était tout à coup devenu doux comme un agneau victimal. Tombant à genoux, les mains en prière, tendues vers l'invisible volonté du prophète Vintras, il s'écria harmonieusement :

« Tu es bien celui qui précède la Grande Justice. »

Puis redressé comme un taureau furieux contre la Horde magique :

« Lâches assassins, féroces bêtes, monstres impies, vous entendrez la vérité malgré votre stupeur. Je suis le

nouveau Balaam qui prophétise pour celui qu'on l'a envoyé maudire.

« Vos opérations ont échoué, violateurs de la vie, de la pureté des corps, de la vertu des âmes, de l'honneur des esprits.

« Écoutez, princes et dépositaires de l'Église Romaine, et vous, brutes maléfiques, liguées avec eux.

« Hypocrites qui, de votre lever à votre coucher, prêchez la pitié, l'oraison et la foi, cachant sous vos honorifiques vêtements, les huiles essentielles de la prostitution et des cadavres flétris, — Honte sur Vous, et Gloire à votre ennemi le Grand Prophète ! »

Le silence éteignit la chandelle humaine et la jeune femme qu'Ammon Ra avait possédée mourut.

V

CÉRÉMONIES POLITIQUES ¹

Voici d'autres documents transmis par Johannès ; je les restitue à peu près dans les mêmes termes emphatiques et crédules, voulant leur laisser leur bizarrerie plus poétique certes qu'historique.

« Les historiens les plus perspicaces sont impuissants à pres sentir pourquoi la France osa attaquer la Prusse en 1870.

« Aux évocations, il faut en demander la vraie et décisive raison. Tous les esprits évoqués, — et l'on évoquait beaucoup aux Tuileries, surtout l'Impératrice, je l'ai appris du Père Ventura, — annonçaient la chute de l'Empire, pour le mois de septembre.

« Comment conjurer le danger ? La guerre parut être le moyen de salut ; en vérité, elle était la cause de la chute.

¹ Documents de l'ordre politique pour M. Huysmans.